B-VI
53

LF.C.
B582u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

JANVIER, Ier. Vol. 1782.

209719
4. 3. 27

A PARIS;

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine; pour Paris.

AU BUREAU, & chez GUEFFIER, Libraire-Imprimeur, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

JANVIER Ier. Vol. 1782.

PREMIERE CLASSE.
ROMANS ETRANGERS.

LA DOROTOA,

Accion en prosa, par Frey Lopez Feliz de Vega Carpio.

LA DOROTÉE,

Composition dramatique en prose, par frere Lopé Félix de Véga Carpio, huitieme édition. Madrid, Padilla, 1736, 2 vol. in-8°.

Le titre & la forme de cet Ouvrage sembloient devoir l'exclure de la *Bibliotheque des Romans*; mais après la lecture

que nous en avons faite, nous n'avons pas balancé à le traduire avec la liberté d'un extrait. Il prouvera que dans la littérature, comme dans les sciences plus sérieuses, on est encore loin de pouvoir bien assigner & séparer les classes, & que tous les genres ont leurs monstres & leurs intermédiaires. La nature & l'imagination sont vastes, ou, si l'on veut, capricieuses; elles moulent comme il leur plaît, & elles ne connoissent point de Linnée, ni d'Aristote; point de définitions, de bornes, ni de loix qu'elles se soucient de respecter beaucoup.

La Dorotée est une production bisarre du génie le plus bisarre & le plus libre qui se soit encore fait connoître. Elle peut tenir au genre dramatique par le dialogue, mais c'est tout; & par rapport à nous, une Piece en six actes immenses, dont la fable n'est point ordonnée ni circonscrite, dont l'action est nulle, sans intrigue, qui du reste est semée d'une foule de poésies en tout genre, & de digressions qui passent les privileges de l'épisode; une Piece de cette fabrique, disons-nous, ne peut être appellée Comédie, mais un Roman d'un tissu sin-

gulier, ou, si nous voulons lui faire plus d'honneur, un tableau sans art d'un événement domestique, une peinture des mouvemens & des révolutions de l'amour, tirée non de l'ordre chimérique où puise le Roman, mais de l'usage ordinaire & des mœurs familieres de la société.

On n'ignore guere que les Espagnols ont enrichi le genre dramatique d'un plus grand nombre de productions qu'aucun autre Peuple moderne. Ils ont aussi bien fourni la classe des Romans, & ils y ont introduit tant de formes & de cadres divers, qu'on pourroit dire qu'ils ont appellé tous les genres dans cette espece de composition. La moitié de leurs Comédies sont des Romans, & un grand nombre de leurs Romans ne se rapportent absolument à rien.

Il fut un tems où l'ignorance des genres étoit telle, qu'on appliquoit à toutes sortes d'ouvrages en langue vulgaire les noms de Comédie & de Tragédie, selon que le sujet étoit bas ou relevé, facétieux ou touchant. Delà cette singularité du Dante, qui intitula son Poëme *Comédie*, & cette absurdité d'un homme qui,

ayant traduit les Epîtres d'Ovide, ne fut annoncer sa traduction que par le titre de *Comedia dell'Epistole d'Ovidio.*

Ce ridicule usage étoit venu d'un goût universel qu'on avoit alors pour les représentations théâtrales. Ce goût étoit fort naturel dans un siecle où l'on ne savoit pas lire, & où l'on aimoit mieux représenter la Religion au peuple, que de leur enseigner la croix de par dieu. On représentoit tout. Les Pélerins de Jérusalem & de Compostelle représentoient leurs cantiques; les Docteurs, leurs sermons; les Régens, leurs leçons; les Troubadours, leurs chansons & leurs contes. On représentoit en France le Poëme du Dante de la même maniere qu'au vieux tems de la Grèce; les Rapsodes alloient représenter l'Iliade de Ville en Village, un Acteur prenant pour lui le récit du Poëte, & les autres, les paroles qui étoient mises dans la bouche des Héros.

Cet histrionage conservé par le goût des Italiens, fut la cause de cette profusion comique de mots *Comédie, Tragi-comédie & Mystères.* En Espagne, sur-tout, lorsqu'un Auteur avoit fait parler deux personnages, il appelloit son œuvre *Comé-*

die, & s'il en avoit introduit quatre avec les nuances d'un Héros, d'un *Gracioſo*, d'une vieille & d'une Nymphe, il relevoit alors ſon titre par les épithetes ſuperbes de *famoſa y mui grande Comedia.*

Un extrême ſe trouve toujours en même lieu que ſon contraire. L'eſprit de l'Eſpagnol eſt également ſimple, ſolide & ſérieux, exalté, fou, déréglé, burleſque : il fait remarquer ſon ſtyle par la pompe la plus curieuſe & la miſere la plus rebutante; ſon goût, par des tableaux de l'héroïſme giganteſque, & par la copie de ces mœurs familieres, bourgeoiſes & populaires, que Rabelais nous feroit mieux connoître que Leſage ne l'a fait dans ſes Romans.

Ce dernier genre parut plaire, ſur-tout en Eſpagne, lorſque Cervantes eut décrié la Chevalerie, & perfectionné le genre des nouvelles. On ne vit plus que des nouvelles & un déluge de Romans plébeïens, dans la maniere de *Timoneda*, de *Franciſco de Santos*, d'*Alonzo de Caſtillo Solorzano*, & d'*Alonzo Salas Barbadillo.*

C'eſt dans ce même genre que, ſans

considérer la forme, il faut ranger les premieres Comédies des Espagnols : elles ne sont, à leur jugement même, que des Romans dialogués, où la morale pure & familiere se trouve malheureusement trop près des peintures qui la font oublier.

La plus ancienne & la plus célebre de ces Pieces, est la *Celestina*, en vingt-un actes & en prose, qui traite des ruses & des séductions des serviteurs, des vierges diaboliques & des vieilles officieuses. Comme elle a été deux fois traduite en François, nous n'en dirons rien de plus, sinon qu'elle a servi de patron à cinq ou six autres qui sont encore assez estimées.

Ce sont la *Tragedia Policiana*, en vingt-neuf actes, & qui est fondée sur les événemens de la Célestine, dont elle fait l'avant-scene : la *Selvagia*, tout-à-fait rare aujourd'hui ; la *Tragi-comedia* de *Lisandro y Rosena*, la *Doleria del Sueño del mondo ;* la *Escuela*, & la *hija de Celestina ;* la *Lugeniosa Helena ;* la *Sabia Flora*, & la *Dorotea*, qui les suit avec moins d'honneur, quoique née d'une plume plus fameuse.

Ce fameux & extraordinaire Lopé de

Véga composoit néanmoins dans le siecle brillant des Lettres. Le Pape Urbain VIII en Italie ; les Rois Philippe IV en Espagne, & Sébastien en Portugal ; Richelieu en France, & la Reine Elizabeth en Angleterre, honoroient ce siecle, & environnoient les Trônes de l'Europe d'assez de rayons de lumiere. On ne faisoit rien de médiocre dans les Arts, les Lettres & les Armes ; & l'esprit humain étoit remonté dans son période éclatant, lorsque Lopez Feliz de Vega Carpio naquit à Madrid en 1562, & reçut avec la vie le double privilege de la noblesse & des talens. On a dit qu'il avoit été Poëte *dans le ventre de sa mere ;* & il est vrai qu'avant de savoir écrire, il versifioit ; que le premier usage de sa langue fut le signe de l'enthousiasme, & l'éruption d'une cervelle poétique.

On lui fit faire ce qu'on appelle des humanités, & il s'en ressentit toute la vie. Le vice de cette espece d'instruction coula dans la belle source de son génie, & se manifesta dans les taches qui déshonorent le plus ses ouvrages. Il apprit à noyer ses pensées dans le verbiage, à prodiguer les ornemens faux & les res-

sources de l'érudition ; ensuite il acheva de gâter son goût durant quelques années dans la maison de D. Jérôme Maurique, grand Inquisiteur & Evêque d'Avila. Il ne lui manquoit, pour le perdre, que les bontés des grands Seigneurs, & il les eut. Il fut successivement Secrétaire du Duc d'Albe, du Marquis de Malpica, & du Comte de Lemos dans le tems de sa Viceroyauté de Naples.

Mais les services domestiques & militaires de Lopé ne le détournerent point de celui des Muses ; il exerça sa plume avec autant d'assiduité que son épée ; il voyagea par devoir, & s'instruisit par goût. Il étoit avec son frere sur la flotte si malheureuse que Philippe II envoya contre les Anglois. Le digne enfant du Pinde chantoit au milieu des balles ; & pareil au Poëte de Pétrone, il composoit des vers tandis que son équipage se recommandoit à la miséricorde divine.

On ne disconviendra point que sa jeunesse n'ait été très-occupée. Il fut presque en même tems Soldat, Courtisan, Poëte, Amoureux, marié & pere d'une fille à pourvoir. Il eut deux femmes, qu'il perdit en peu de tems. Alors, fidele à son

second veuvage, il se fit Prêtre par dispense; il fut ensuite Supérieur d'une Congrégation de Prêtres, s'associa au tiers-Ordre de St. François, & se revêtit du titre de Familier du St. Office, un peu plus noble en Espagne qu'au Parnasse.

Moreri l'a cru Chevalier de Malthe; il est certain que le Pape Urbain VIII lui envoya la croix de cette Religion, & des lettres de Docteur de la Sapience de Rome. Cet envoi fut accompagné d'éloges, de témoignages d'estime extraordinaires, & qui s'expliquent pourtant de Poëte à Poëte. Personne n'ignore que ce Pape, d'abord Maffée Barberin, se piqua toujours de poésie. Son regne fut celui des Poëtes: il se fit un plaisir de rassembler les Muses dans la cabane de Saint-Pierre, & il ne regarda point la jouissance de ces belles Fées comme une irrégularité canonique.

Ce bon Pontife écrivit dans le genre lyrique des poésies latines, qui ne manquerent pas d'être louées; il échoua dans les vers Italiens; mais il n'échoua point à l'écueil ordinaire des Grands & des gens de lettres; il fut sans jalousie, & respecta les talens de ceux qui faisoient

mieux que lui. Les écrits de sa main qui lui font le plus d'honneur, ce sont ses Eloges & ses Mandats accordés au *Testé*, au *Chiabrera*, & à notre Lopé, qui ne reçut jamais, dans sa Patrie même, aucune autre récompense littéraire.

Des demi Poëtes Larins-Goths recevoient les couronnes que distribuoit l'Université d'Alcala, tandis que Lopé se voyoit réduit à attendre toute sa gloire de ses Histrions. Ils la lui firent éclatante, & la voix publique lui confirma celle qu'il avoit méritée par la réunion des talens & des vertus. Lopé fut admiré, aimé, négligé & pauvre, la derniere moitié de sa vie : d'abord parce qu'il étoit si prodigue des Ouvrages qui lui coûtoient si peu qu'il les donnoit la plupart du tems à ses amis ; ensuite parce qu'il avoit cru devoir consacrer le produit de ses travaux dramatiques à la charité chrétienne, & que d'ailleurs le théâtre étoit, comme il le disoit lui-même, une table maudite où les Harpies venoient dérober dans la coupe des Muses, le doux nectar d'Hypocrene.

On voit en différens endroits de ses Ouvrages, qu'il ne se cache, ni ne se

vante de sa pauvreté, il en badine assez naïvement dans ses écrits burlesques : il a pourtant l'air de s'en plaindre, dans l'épître dédicatoire de sa Comédie *d'el remedio en la desdicha*, qu'il addresse à sa fille Marcela del Carpio.

« La nature, lui dit-il, vous a fait » assez belle, pour n'avoir pas besoin » d'esprit, & elle vous a donné assez » d'esprit & de qualités aimables pour » n'avoir pas besoin de beauté. Je prie » le ciel que vous soyez heureuse, ce » qui vous sera difficile avec tant de gra- » ces & de mérites, & bien plus en- » core si vous n'héritez que de ma mau- » vaise fortune ».

Le caractere de Lopé offre peu de choses qui le distinguent des autres Poëtes. On dit qu'il étoit en amour trop passionné & trop clairvoyant, un peu jaloux, un peu indiscret & soumis du reste comme un Espagnol ; qu'il fut assez facile & fidele en amitié, mais capricieux & colere ; dans son ménage tendre & confiant ; dans ses affaires aussi insouciant d'acquerir que prodigue de l'acquis, & dans toute sa conduite bon & fier à l'excès, toujours libre, libéral & sensible.

Ce qui le distingue peut-être, c'est qu'il étoit laborieux jusqu'à l'opiniâtreté, c'est qu'il étoit sans vanité & sans tendresse pour les enfants de son esprit; c'est qu'il parloit avec des levres d'or, avec une pureté & une abondance incroyables; que tout étoit plaisant en lui; & qu'on ne pouvoit le voir remuer qu'on ne crût qu'il alloit jouer une scene, ni lui voir ouvrir la bouche qu'on ne rît d'avance de ce qu'il alloit dire.

Cet homme qui pouvoit dire avec le noble orgueil de Corneille,

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

goûta la douceur de la voir s'étendre à mesure que la vieillesse rétrécissoit sa carriere. Toutes les réputations se trouverent submergées par la sienne. On n'osoit approcher personne de Lopé; on se servoit proverbialement du nom de Lopé pour désigner ce qu'il y avoit de beau, de grand, de merveilleux; & cette Cour de Philippe IV si riche en Poëtes & si spirituelle, ne marquoit presque point à côté de l'idole colossale du fameux Lopé.

Il mourut enfin sous ce regne celebre après avoir vécu sous les deux précédens;

il mourut brûlé par la fievre poëtique, & desséché par le travail, le 27 Août 1635, âgé de 73 ans & regretté de toute l'Espagne comme si toute l'Espagne eût été sa famille.

Tous ses rivaux de gloire allerent gémir sur sa tombe : on y apporta des fleurs de toutes les parties de l'Europe : la Poésie & l'Eloquence y épuiserent leurs voix, & l'on a formé plusieurs volumes de tous les chants funebres qu'on y entendit.

Il n'étoit pas possible de louer un homme tel que Lopé, sans s'égarer dans les exagérations. Le Docteur Juan Perez de Montalvan, le disciple, l'ami & l'imitateur de Lopé de Vega, s'y perdit. Ne jugeons point son maître avec le même sentiment qui le fit parler.

Devons-nous en effet tenir compte à Lopé d'avoir rempli de sa main & du fruit de sa tête jusqu'à cinq feuilles d'impression par jour, en divisant ses Ouvrages par le nombre des jours qu'il a vécu ? Ce n'est pas pour avoir composé 2200 pieces de théâtre, ni pour avoir enfanté vingt cinq ou trente autres volumes en différens genres que nous devons le regarder

comme un homme rare, & ce ne fut jamais un mérite que la fécondité; mais pour avoir étendu la langue, & donné le mouvement à l'esprit de sa nation; pour avoir défriché un nouveau champ dans la littérature; pour avoir perfectionné son genre, marqué sa trace par des coups éclatans de génie, & pour s'être mis avec tous ses défauts barbares au-dessus de la censure, comme un Roi qui ne peut être blâmé que par ses sujets, qu'on révere, qu'on admire, & qu'on envie encore en le blâmant.

Ce n'est pas un mérite que d'avoir de l'esprit quand tout le monde en a: mais c'en est un très-grand que de savoir épeler quand personne ne sait lire. Ce n'est qu'hors du pair que se trouve la grandeur, & pour la bien comprendre il faut la considérer dans ses rapports. Lopé de Véga eut à lutter toute sa vie contre des Nations déjà célebres par les lettres, & dans son pays contre des hommes renommés, tels que Cervantes, Gongora, Quevedo, Liñan, le Prince d'Esquilache, le Comte de Villamediana, le Colonel Salzedo, les Argensola, & contre toute une Cour remplie de Poëtes

distingués par l'esprit, les talents & la galanterie. Il traversa toute cette foule, en se faisant remarquer par sa hardiesse, par la rapidité de sa marche, & il alla se placer sur des hauteurs d'où il vit tout le monde au dessous de lui.

D'abord il s'empara des Muses du théâtre, & pour nous servir de l'expression de Montalvan, il les trouva paysannes & il en fit des Dames. *Las hallo rusticas y las hizo Damas.* Aux tems anciens les Espagnols écrivoient leurs Comédies en prose, comme les Italiens. Ce n'étoit qu'un dialogue que la regle d'alors fixoit à quatre feuilles. C'étoit, comme nous venons de le dire, le tableau des mœurs domestiques, plutôt que la peinture des caracteres, des discours plutôt que des situations; & du reste point de comique si ce n'étoit celui du bon mot & du dicton populaire. On ne connoît de ce tems que le vieux Lopez de Rueda qui n'a rien fait que de bien grossier, de bien grotesque, & le vieux Cota qui commença la Célestine.

On fit ensuite parade de deux tragédies, (*la Venganza d'Agamemnon*, *Hecuba triste*,) empruntées aux Grecs,

par Fernand Perez d'Oliva, & de deux autres, (*la Nise Lastimosa*, *la Nise Laureada*,) que fit un Jerôme Bermudez, sous le nom d'Antoine de Silva. Miguel Sanchez revint à la Comédie, & se fit remarquer par une certaine maniere de l'intriguer, mais il n'avança point l'art: & tout cela n'est aujourd'hui regardé que comme des productions romanesques d'une contexture bizarre, & d'un style assez plat.

Quelques Légiſlateurs dicterent des regles, & alors Jean de la Cueva fit paroître un volume de Tragédies & de Comédies sans aucune regle, mais avec un génie & des succès moindres pourtant que ceux du Capitaine Christophe de *Virues*, qui des rives de la Catalogne vint réformer l'art, réduire les quatre actes ordinaires à trois, qu'il appella *Jornadas*, ou Journées, recommander l'oubli des préceptes anciens & modernes, la hardiesse d'en faire de nouveaux, & qui donna l'exemple des siens avec assez de bonheur.

On en étoit là quand le jeune Lopé sentit la puissance de son génie, se mit en tête de n'obéir à personne & de tout

confondre. Il se fit un art inconnu, tantôt mélangé de l'ancien & du moderne, tantôt écarté de l'un & de l'autre. Il étudia l'esprit & les goûts du peuple; & le considérant comme Juge des théâtres, il chercha les ressorts qui pouvoient l'émouvoir.

L'étendue & l'indocilité de son esprit le firent révolter contre ses modeles nouveaux, contre Aristote & Horace, qu'il enferma sous la clef, & auxquels il ne permit jamais de le corriger de ses heureuses fautes. Il mêla toutes les parties de l'art, le comique & le tragique, les maximes, les passions, le sérieux & le burlesque, selon le besoin qu'il en eut. Il se débarrassa du scrupule des unités & de la vraisemblance; il déploya toutes les rênes à sa vaste imagination, se laissa égarer par ses caprices, se perdit dans ces irrégularités neuves & frappantes, négligea le naturel dans le style, la justesse dans les pensées, la finesse dans ses graces, le fini dans ses détails, la liaison dans les parties, les gradations dans la conduite, la vérité dans le dessin des caracteres: il fit de toutes ces pieces de monstrueux Romans d'aventures; & son théâtre retentit des cris de miracle & de victoire.

Les Savans lui reprocherent d'être trop ami de la licence, trop confiant dans ſes forces, trop prompt à produire, trop érudit, trop hardi dans l'uſage de ſa langue, trop peu difficile, peu judicieux, peu exact, peu châtié & correct. Mais pour lui, la regle du bien étoit le ſuccès. On s'étouffoit à ſes pieces; il permettoit aux Savans de parler; & continuant de miracle en miracle, il donnoit ou chaque jour ou tous les trois jours au plus tard, une nouvelle œuvre, étincellante de feu, raviſſante par l'élévation des penſées, attachante par les ſujets d'honneur ſi chers à des cœurs Eſpagnols, par l'art ſurnaturel des intrigues, par la magie de ſa diction, & par cet heureux & habile mélange des ſtyles qu'il employa dans le genre dramatique. (1)

(*) Les Eſpagnols écrivent leurs Comédies avec pluſieurs ſortes de vers; ce qui ne veut pas dire qu'ils les mélangent indifféremment comme dans nos Pieces en vers libres. Chaque genre de Poéſie a ſa meſure de vers qu'il ne doit point changer pour une autre, comme nous le faiſons. Cette méthode conſiſte à compoſer le

Ce fut ainſi qu'il amoncela durant ſoixante ans ſes productions théâtrales, ne dédaignant aucun ſujet & fécondant ſous l'immenſe foyer de ſa tête les plus petits & les plus ſtériles. L'Hiſtoire d'Eſpagne, celle des anciens peuples & des nations modernes ne lui ont point offert d'événemens célebres qu'il ne les ait repré-

drame de toutes ſortes de genres, & à ne pas en abandonner un après l'avoir commencé.

Lopé de Vega fut heureux dans l'emploi qu'il lui plût d'aſſigner à chaque genre, & dans l'ordre où il les faiſoit paſſer. Il faut, dit-il, accommoder avec intelligence le genre des vers aux différens objets; la plainte s'exprime d'une maniere plus touchante avec les *Dizains*; le *Sonnet* plus lent convient dans les monologues à ceux qui attendent ou qui réfléchiſſent. Les récits charment avec la meſure de la *Romance*, & brillent avec celle de l'*Octave*. Le *Terzet* noble & bref eſt beau dans la bouche des Rois, & fait ſentir la gravité. La *Villanelle* eſt douce à chanter, & le *Rondelet* eſt charmant ſur les levres de l'Amour. Lopé de Vega. *Arte nueva de hazer Comedias.*

sentés, & souvent il ne lui falloit qu'une romance, un trait, pour faire une Comédie ; comme celle de l'*Arcadia*, fondée sur la simple anecdote d'un berger Grec, qui apprit à des oiseaux à répéter son nom dans les montagnes, & à se faire passer pour un Dieu.

Sa réputation fit paroître une foule d'imitateurs, ou plus reguliers & plus foibles, ou aussi peu reguliers & plus fous que lui, Luis Velez de Guevarre, Antoine Hurtado de Mendoza, Montalvan, &c. &c. & dès que ce grand soleil fut caché, Solis & Calderon brillerent : Francisco de Roxas, Villegas, Villarizan, Guillen de Castro, Moreto, Zabaleta, Diamante ; cinquante autres Poëtes se précipiterent sur la scene Espagnole, & ils y trouverent l'ombre de Lopé qui les en chassoit encore.

Cette ombre osa venir jusques sur la scene Françoise où elle reprit une autre voix & plus de docilité. Ce fut alors que les cinq Ouvriers du Cardinal de Richelieu fouillerent dans les mines ouvertes par Lopé ; que Voiture, Sarrazin, Scarron sur-tout semblerent avoir entrepris d'introduire, dans notre littérature,

le genre des vers, l'usage des *conceptos*, des locutions emphatiques, des finesses, des allusions & des arguties consacrées dans la Castillane.

Plus récemment on a tenté de réconcilier les deux goûts, par une traduction de dix Comédies de Lopé de Vega, & par celle d'une apologie du théâtre Espagnol. Mais pour nous en faire adopter l'esprit, il faut traduire comme traduisoient Corneille & Moliere, & ne pas s'abuser jusqu'à espérer la lecture même d'une traduction fidelle. Parmi la foule de traits brillans & originaux dont l'esprit est souvent frappé, l'ame étonnée, on rencontre du bas, du trivial, de l'insipide & du ridicule. Il faut une main délicate pour aller cueillir les fleurs au milieu des chardons & des ronces que Lopé fait germer ensemble.

Nous avons dit qu'il écrivoit rapidement, avec cette assiduité qui tue l'esprit & ne fait qu'une machine de la main du Poëte. On en jugera par la liste des Ouvrages, reconnus jusqu'alors pour être de lui.

Dix-huit cens Comédies & quatre cens Actes sacramentaux dont l'Académie

Royale n'a pu recueillir que trois cens qu'elle a fait imprimer dans vingt-cinq volumes in-4. & une cinquantaine d'autres placées en différens lieux. Nous ne pouvons opposer à cela que les huit cens pieces de notre Hardi, qui, disoit-on, composoit ses vers, comme s'il les eut fait à quatre francs le cent, les grands, & à quarante sols les petits.

Des Romans, tels que *le Pélerin dans sa Patrie*, Ouvrage tout-à-fait fou; *l'Arcadie*, plus estimée; *les Bergers de Bethléem*, pastorale sacrée; *l'Homme détrompé*, sous le titre *d'el desengaño del Hombre*, qui le distingue d'un Ouvrage de Balthazar Gracian; *des Nouvelles* & la *Dorotée*.

Des Poëmes dont le plus célebre est la *Jerusalem conquise*, *la Dragontée*, ou les expéditions de l'Amiral Anglois, François Drak; *la Beauté d'Angélique*, suite de l'Arioste en vingt chants, avec une suite in-4.; *la Couronne tragique*, ou la mort de Marie Stuard; *l'Enlevement de Proserpine*, *l'Isidore*, hommage sacré au Patron de Madrid; & la *Gatomachie*, Poëme burlesque sans imitation de la Batrachomyomachie d'Homere.

Divers

Divers petits Poëmes en vers, de toutes sortes de forme, comme la *Ficomene*, *la Tapade*, *la Circe*, *la Silve sans amour*, *la Matinée de S. Jean*, *la Rose Blanche*, *la Vierge de l'Almodène*, *l'Orphée*, *le Laurier d'Apollon*, & *l'art nouveau des Comédies.*

Enfin des recueils de Fugitives sous les titres divers de *Rimes humaines*, *Rimes sacrées*, *Rimes divines & humaines*, *Rimes diverses*, *Eclogues*, *Epîtres*, *plaine du Parnasse*, *Actes*, *Intermedes*, *Panégyriques*, *Fêtes*, *Triomphes divins*, *Romances*, *Satyres & Critiques.*

Si ç'en est assez pour dire que cet homme étoit une production monstrueuse de la nature, ne nous arrêtons ni dans l'extrême des Espagnols qui l'ont appellé un miracle de la puissance divine, ni dans l'extrême de Louis Racine qui appelle miracle de patience quiconque peut le lire sans mourir.

On est prévenu que Lopé de Vega étoit libéral de ses Ouvrages. On soupçonne qu'il a donné, ou qu'on s'est emparé de la plupart de ses Comédies. L'Académie royale a paru croire, que celle des *sept enfans de Lara*, imprimée

ſous le nom d'Hurtado Velarde, & d'*Inès de Caſtro* ſous le nom du Licencio Mexia de la Cerda, étoient de Lopé, puiſqu'elle les a replacées dans ſa collection. Lopé d'ailleurs étoit Obſervateur ſcrupuleux des bienſéances de ſon état & ſe cachoit ſouvent ſous des noms empruntés; & lorſqu'il écrivit dans le genre galant ou bouffon, il évita de mettre le nom de Frere à la tête de ſes qualités.

Ce fut lui-même qui forgea le fantôme de Thomas de Burguillos pour lui attribuer le recueil in-4. de ſes Poëſies burleſques. C'eſt un genre qu'il rapprocha du naturel quand il s'en écartoit dans tous les autres, un genre qui ne reſſemble point aux facéties du Bervi, du Bracciolini, du Lalli & du Caporali qui lui en donnerent l'idée, dans lequel il forma notre joyeux Scarron, & où il s'exerça pour faire piece aux Poëtes badins de la Cour de Philippe IV, à Canur, à Velez de Huevarre, Ulloa del Tauro, Ant. Hurt. de Mendoza, Salas Barbadillo, & Pantaleon de Ribera.

C'eſt dans le volume dont nous parlons qu'on lit ſa Gatomachie avec l'étonnement de voir tant d'eſprit perdu, &

tant de choſes ſolides parmi des balourdiſes. Nous allons paſſer au Roman ou à la Comédie de la Dorothée, s'il plaît à quelqu'un de l'appeller ainſi. Comme cet Ouvrage n'a point encore été traduit, nous lui conſerverons ſa forme dramatique pour le faire mieux connoître. Nous eſpérons que les curieux qui ſeront tentés de relire l'original, voudront bien nous pardonner les infidélités volontaires qu'ils remarqueront, & ne pas nous accuſer d'avoir fait une excurſion trop hardie hors du plan de notre Bibliotheque parcequ'elle n'admet que les Romans proprement appellés ainſi.

LA DOROTÉE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DOROTÉE, la mere GÉRONDE, THÉODORE.

La mere Géronde.

Ecoutez-moi, Théodore ; si je ne suis qu'une sotte, le conseil du sot vaut de l'or ; l'or trouvé dans la boue n'en est pas moins de l'or, & souvent on cueille de jolies fleurs au milieu des buissons. Ce que je veux dire, c'est que vous ne savez pas assez bien qu'il y a long-tems de notre premiere connoissance, long-tems que je vous aime, votre fille aussi. Ecoutez-moi donc bien ; car il faut que je vous en parle ; car c'est un scandale unique, abominable ; & sachez, ma belle Dame, que je ne puis m'en taire.

Dorotée. Et de quoi ? bonne Géronde,

La mere Gér. De Dorotée, de votre fille, de cette belle enfant que j'ai baisée avant son baptême, & qui se gâte, qui se perd, qui périt, qui s'abîme dans une amourette de rien.... Ne riez point, & laissez-moi parler.

Dorotée.

Qui veut boire sans cesse, & ne jamais se taire,
C'est la grenouille & ma comere.

La mere Ger. Enfin je vous dis de m'écouter. Le malheur des enfans, c'est d'avoir des peres & meres qui les perdent, ou pour les aimer trop, ou pour les négliger de même. Tu es fils, dit le Proverbe, tu seras père : tu l'auras tel que tu sauras le faire. La chevre a sauté dans la vigne, de même y sautera sa fille. Caresser sa belle, ce n'est pas amour, & son enfant, ce n'est pas tendresse : c'est s'aimer soi même, c'est se complaire, &

Des enfans, des valets, si tu veux du plaisir,
Il faut souvent savoir rebuter leur desir.

Théodore. Cela peut être raisonnable ; mais vous savez, Géronde, que la tendresse ne l'est pas. Faut-il briser le miroir qui nous retrace ? L'innocent cristal ne

rend que l'image qu'on lui prête ; & votre sévérité, bonne mere, conduiroit à faire, à l'égard des enfans, ce qu'on fait à l'égard des tendres animaux qu'on éleve en un an pour les tuer en un jour, ou pour les tourmenter toute leur vie.

La mere Géronde.

Le fils de ta maison, s'il se trouve méchant,
Vaut mieux estropié que non pas bien portant.

Si votre enfant retrace vos bonnes qualités, frappez-lui en de meilleures, sinon brisez le miroir qui est infidele, comme au tems où vous étiez jeune, vous le faisiez de la glace qui ne vous faisoit pas assez gentille.

Théodore. En vérité, bonne mere, vous auriez pu vous passer de ce quand vous étiez jeune. Me trouvez-vous si décrépite ?

La mere Gér. Ah ! Théodore, Théodore, je le sais bien que vous êtes jeune. Mais convenez que ce n'est pas par les années, & que, comme l'on dit, vous recommencez à vivre en commençant de mourir.

Théodore. Il est vrai, Géronde, je ne

suis pas si jeune que je ne me souvienne bien de vous avoir toujours connue plus raisonnable & plus discrette que je n'étois. Mais je m'étonne qu'avec tant de discrétion, vous ne songiez pas que le secret de se débarrasser de toutes ses amies, c'est de révéler celui de leur âge & que s'il en est un plus précieux que celui des amours, c'est celui-là. Au reste on ne trouve que trop de gens de cette impertinente franchise qui sont aussi curieux d'aller remuer les regîstres du baptême d'autrui que de cacher le nom de la Paroisse où ils furent eux-mêmes baptisés; qui viennent vous donner des leçons & qui se disent des enfans.

Grace à Dieu, j'ai encore le mérite d'être enviée, & la satisfaction de croire que ce ne sera pas encore demain que les défauts de mon âge seront remarqués.

La mere Géronde.

La cerise se farde à l'instant de sa fin;
La maison qu'on blanchit écroulera demain:
L'enfance du courtier fait toute sa parure:
Le vieux sur un frein d'or soutient son encolure.

Mais, ma chere Théodore, n'en parlons

plus. Je ne prétends ni me vanter, ni vous dépriſer : je me ſouviens auſſi que quand vous étiez petite, j'allois vous chercher à l'école : c'étoit un enfant qui ramenoit une poupée ; & je ne vous aurois jamais lâché ce, *quand vous étiez jeune*, que vous ſouffrez avec tant d'impatience, ſi vous aviez ſouffert de même les déportemens de votre Dorotée.

Théodore. Quoi qu'elle puiſſe faire, il eſt certain que je l'ignore, & que cela doit être plus innocent que la remarque que vous en faites. Vous voulez me dire qu'elle reçoit les ſoins de Don Fernand. Eh bien, le grand crime ! le beau ſujet de honte ! Parce qu'ils s'aiment ſous mes yeux, & comme deux enfans ; qu'ils ne ſe parlent qu'en termes honorables ; & que je penſe à leur mariage ; eſt-ce pour cela que vous êtes venue ſi rudement, armée de vos ſentences & de vos conſeils ? Ce n'étoit pas la peine.

La mere Géronde. Ecoutez, ma belle Théodore ; je ne ſuis pas de ces amies du déjeûné, du jeu, des cadeaux, & de la promenade à la riviere : je ſuis connue, Dieu merci, & non pas pour une complaiſante : on ne m'a pas vu careſſer ni

mener avec moi les enfans des autres. Je ne vais point dans les maisons pour en décrier les ennemis, ni pour m'arrêter une heure dans les anti-chambres à regarder les portraits de famille : je n'ai, ma chère amie, que deux vues qui me reglent par-tout ; le service de Dieu, & l'honneur de mon prochain.

Théodore. Eh ! vraiment, voilà le porte-respect de toutes les mauvaises langues. C'est toujours pour le service de Dieu qu'on va déterrer les vices & les secrets d'autrui ; c'est pour l'honneur du prochain qu'on l'offense, qu'on l'afflige, qu'on le déchire, & qu'on le perd. Vous êtes comme le petit Maure, frere du Lazarille de Tormes : quand il voyoit venir son pere, il disoit : Maman, bête noire !

La mere Géronde. C'est que l'enfant ne se voyoit pas. Mais moi, Théodore, je ne vois rien de noir chez autrui que je ne l'aie corrigé chez moi. Je n'ai rien souffert à ma fille Felipotte ; je l'ai mariée, & si elle n'est pas femme de bien, cela roule sur le compte de son mari.

Avez vous vu les oiseaux ? Leur tâche est finie quand leurs petits se portent sur

leurs aîles : mais votre Dorotée sort de l'œuf, elle n'est point hors du nid, & vous ne songez point à ce qu'il lui faut. Y a-t-il cinq ans, Théodore, que ce joli Don Fernand la tient enchantée, qu'il la laisse sans raison, sans remede, sans profit, sans espoir ? Et, pour vous tout dire, où sont ses robes, ses bijoux ? Vous ne le savez pas. Elle vous dit que c'est pour une certaine dévotion qu'elle se met en simple burat gris ; & tant en toiles qu'en velours, en passemens qu'en dentelles, ce que la Flandre, ce que Venise, Naples, Milan transportent de plus riche, elle l'avoit dans ses armoires.

Elle l'avoit ; mais c'est comme de sa premiere chemise, elle ne s'en souvient plus : ce sont maintenant ses amies qui se parent de tout cela ; c'est le petit Monsieur qui se fait brave de l'argent qu'elle en a reçu : & la pauvrette en est-elle bien pénitente dans son habit de Sœur-grise ? Oh ! que non pas : on a un petit cœur qui se félicite au contraire de ces tendres sacrifices ; on est toute ravie de voir son cher Amant bien beau. Et qu'importe la petite robe pour soi-même ? on est assez parée par les yeux de l'amour.

Quelle vilenie ! Mais sans doute cela se fait pour un homme important, un homme solide, point gueux, bien en place?... Il est Gentilhomme & Poëte; n'est-ce pas de quoi faire enrager ? Tout son avoir consiste en nobles parchemins signés du Roi Bermudès de Leon; ses hauts-de-chausses finement tricotés, ses précieuses mitaines d'ambre, son plumet héroïque, son écharpe, sa douce guittare & sa bienheureuse vierge d'épée : ajoutez mille tendres poulets de sa belle, & surtout les jolis vers qu'il a composés; car c'est-là ce qu'adore l'innocente, qui ne voit pas que faire célébrer ses charmes, c'est publier ses foiblesses.

Théodore, Théodore, me diriez-vous bien ce que c'est que la beauté? Pensez-vous que le Créateur la moule de bronze, ou que ce soit comme le fondement d'une montagne que le tems ne peut offenser? C'est une minute de printems que suit un long été stérile & un hyver sans fin. Que ferez vous de l'hyver, si vous n'avez rien fait du printems? Les amoureux sont de jolies fleurs, j'en conviens; mais vous savez bien quelle odeur elles laissent au vase où elles ont séjourné.

Or, voici ce que je sais de meilleur : c'est, ma chere, qu'il y a dans la Ville un bon & honnête Cavalier, revenu de Lima. Lima est au Pérou, Théodore, & ce sont des pays qui méritent attention. Ce Péruvien donc a vu votre fille à la fête derniere ; depuis il ne fait qu'humer l'air sous ses fenêtres ; & je sais, de personnes honorables qui me l'ont dit, qu'il ne lui faut qu'un mot pour se faire un mérite de toute sa richesse, de quantité de joyaux qu'il possede, d'une riche vaisselle qui ne lui sert point, de magnifiques tapisseries qui conviendroient..... tenez, à merveille dans cette chambre, & de deux ou trois négresses fortes, laborieuses, ménageres, enfin faites pour des Reines.

Je l'ai vu cet honnête homme : trente-sept ou trente-huit ans à peu-près, c'est ce que je lui prête, quoiqu'il grisonne tant soit peu : mais la mer, comme vous savez, la mer & la femme vieillissent l'homme. En tout cas, en passant hier dans une rue, je lus sur une enseigne : *eau pour les cheveux blancs.* Et puis, au bout du compte, moins un homme est aimable, plus il est aisé de le forcer à

l'être : s'il n'amuse pas, il satisfait : il tient compte d'un rien qu'on fait pour lui, & on a le droit de ne lui tenir compte de rien. Enfin, celui dont je parle est un homme d'appui, un homme d'excuse : & qu'est ce que c'est qu'un jeune homme ? un zéphir qui couche une fleur en passant, & qui ne peut la relever.

Théodore. Eh bien ! la maman, ne vous l'avois-je pas dit que vos histoires à vous autres commençoient toujours par le service de Dieu, & finissoient par celui du Diable ?

La mere Géronde. Ma chere amie, songez-y : c'est pour votre bien, votre honneur, pour remédier au désastre de la pauvre enfant, qui va passer demain comme une rose ; c'est pour vous faire entendre que votre Don Fernand ne la ressuscitera point ; qu'il faut un homme, Théodore. Un homme, un homme ! c'est, de la coëffe au soulier, la couverture de la femme ; c'est son rempart de droite & de gauche : & ce ne sont pas des hommes que ces marmots à qui la premiere barbe croît sous l'haleine des filles. Songez-y, vous dis-je. Moi, je m'en vais à la Merci prier pour vous, & faire

intercéder la Reine du Ciel pour vos affaires.

SCENE II.

THÉODORE, DOROTÉE.

Dorotée.

L'HONNÊTE converſation que vous venez d'avoir, ma mere ! En vérité, la bénite Géronde ne m'a jamais paru ſi charmante. J'étois ici à côté, raccommodant ma coëffure, les yeux ſur mon miroir, & les oreilles à votre entretien : j'étois édifiée de voir mon honorée mere ſe laiſſer perſuader d'introduire des hommes auprès de moi.

Théodore. Enfin, vous nous écoutiez, ma fille ?

Dorotée. Oui, ma mere, & avec bien du dépit de vous voir écouter ſi patiemment. Comme elle a ſu dénigrer les mérites de mon Fernand ! que la Circé le transformoit avec artifice ! & comme vous ſouriiez à la phyſionomie libérale du Péruvien !

Théodore. Ma fille, ſi l'on ne m'a pas reſpectée, vous ſeule en êtes cauſe. Gé-

ronde eſt vraiment une bonne amie, une bonne ame, une femme toute céleſte, qui de ſa vie n'a mis un verre d'eau ſur ſes levres avant que d'avoir viſité toutes les Egliſes, tous les lieux d'indulgence de ſon quartier; qui ſait par cœur toutes les oraiſons que les autres liſent, & qui jamais n'a paſſé de Samedi ſans aller pieds nuds au Saint Autel d'*Atocha*.

Combien de filles qui s'égaroient n'a-t-elle pas mariées! combien de mariées n'a-t-elle pas remiſes en grace avec leurs maris, & de maris en paix ſur le compte de leurs femmes! Qui eſt-ce qui conſole une triſte & jolie veuve? qui eſt-ce qui ſait réjouir un enfant qui pleure? quel eſt le nourriſſon qui n'ait pas proſpéré lorſqu'elle a béni ſon berceau? quelle herbe, quel ſecret & quelles reſſources ne connoît-elle pas? Qu'eſt-ce qui parle, auſſi, plus ſouvent qu'elle? me direz-vous. Ma fille, c'eſt le défaut de l'âge & de ceux qui ſavent. Foncièrement, Géronde eſt une femme d'or, & qui, pour faire le bonheur d'une maiſon, n'a rien qu'à le deſirer.

Dorotée. Ane ſoit qui peut honorer l'âne, dit le Proverbe. Je ne le rappelle

pas pour vous, ma mere, puiſque je ſuppoſe que votre panégyrique n'eſt rien qu'une ironie.

Théodore. Une ironie ! poulette. Commencez-vous à me parler la langue de votre Amant ? Eſt-ce de ſes chanſonnettes que vous avez tiré cette docte expreſſion ? Le voilà, ce qu'apprend l'ignorante, plutôt que l'uſage de ſa jeuneſſe & de ſa raiſon. Et, dis-moi, que m'importe de te voir bien joliment agencée dans un livre de bergeries, bien relevée dans une romance ſous le nom chrétien d'*Amarillis*, ou moreſque de *Xariſa* ? que m'importe que tu ſois immortaliſée, quand c'eſt à moi de ſonger que demain tu n'auras pas de coëffe ?

Dorotée. Ah ! ma mere, je vois qu'il eſt heureux de vous parler la derniere. Hier ſoir, je ne m'étois jamais cru ſi bien avec vous ; mais ce matin, vous avez entendu Géronde, la ſainte Géronde : hélas ! oui, c'eſt une ſainte ; rien de moins hypocrite que ſa dévotion, de ſi miraculeux que ſa médecine : on pourroit même ajouter à toutes les herbes de ſa connoiſſance le tamis & la baguette qu'elle ſait tourner ; à toutes ſes oraiſons, les

conjurations qu'elle fait faire ; à tous les services qu'elle rend au prochain, ceux qu'elle rend aux amours, excepté à ceux de Don Fernand. Ce n'est pas un Saint, lui qui est pauvre ; mais la pauvreté n'ôte pas le mérite, non plus que la richesse ne le donne.

Théodore. Je ne sais, ni ne veux savoir s'il y a du mérite sans richesses ; mais je sais que le riche vaut quelque chose, puisque tout le monde veut être son parent, & que le pauvre est bâtard au milieu de sa famille ; que nous avons un jour pour amasser, un siecle pour dépenser ; qu'il faut regarder en avant pour ne pas tomber en arriere ; que la fille qui file peu ne porte pas long-tems de belles chemises ; qu'il est accordé à l'homme d'avoir le bien, à la femme de savoir le mettre où il y en a ; que, par rapport aux graces d'un homme, il vaut mieux avoir un âne qui nous porte, qu'un beau cheval qui nous démonte ; & que, par rapport à l'esprit, tandis que le plus avisé pense, le plus imbécille arrange sa fortune.

Ainsi, ma tendre amoureuse, préparez-vous à me rendre votre écritoire,

vos papiers, & la clef de votre balcon : je ne prétends plus que rien vous rapproche de votre bel ami ; & puissai-je vous ôter son image de la pensée, comme sa personne de devant les yeux !.. Que me regardez-vous ? quels gestes me faites-vous là ? Dorotée, vous l'avez belle votre chevelure ; mais prenez garde que je ne vous en laisse qu'une couronne, & que je ne vous mette en lieu où le Soleil lui-même ne pourra vous trouver. Vous pleurez, eh bien, consolez-vous avec vos larmes ; car je vous préviens qu'elles seront vaines pour m'attendrir.

SCENE III.

DOROTÉE *seule, essuyant ses larmes.*

LE beau caprice ! ne vouloir plus aujourd'hui ce qui lui plaisoit depuis cinq ans ! me voilà bien : fille, jeune, jolie, aimable, & renfermée avec un chat & des oiseaux.

Au reste, je ne sais qu'en penser : je crois bien que je suis folle avec mon pauvre amour. La fin de tout cela, je le vois comme elle. Du plaisir, un peu de

plaisir, & puis rien. En vérité, ce que m'a donné la nature ne méritoit pas d'être ainsi perdu. Mais quelle pensée! par exemple, je n'aurois pas cru qu'elle me viendroit, & je ne voudrois pas pour ma vie qu'elle fût connue de Don Fernand.

Tendre & malheureux ami, si ton bonheur dépend de mon amour, ton bonheur est éternel. Que pourrai-je aimer qui ne soit au dessous de ce que j'aime en toi? Quel usage plus beau de ma raison, de ma jeunesse, que de t'adorer & de te plaire? quel usage plus doux de ce tems volage, que de le passer avec toi? Où menera-t-on mes desirs, qu'ils ne reviennent s'unir aux tiens? La richesse! en est-il une autre que dans les trésors de l'amour, & n'est-ce pas tout avoir que de ne rien desirer que ce qu'on aime?

Je suis pourtant bien malheureuse. Voilà justement que notre amour offense le Ciel, ma famille, ma renommée; ma mere me persécute, mes amies me font la guerre, & la langue des voisins, & l'envie, le péché d'envie qui s'étend comme une goutte d'huile autour de moi. Combien de fois n'a-t-on pas entrepris de me ravir mon Fernand?

Ah! Don Fernand, je rougis de le penser; mais vous avez bien des charmes pour être long-tems fidele. Mille rivales que je redoute sans cesse ont de trop bons yeux, pour ne pas remarquer la beauté des vôtres. Qui peut se sauver de la magie qui se répand sur toute votre personne, de la magie plus souveraine & plus touchante qui coule de vos levres, levres divines que l'amour forma, & ne réserva que pour lui. On plaît à l'homme dès qu'on veut lui plaire, & le coup est sûr dès qu'on lui montre qu'il est aimé.

Je ne sais pourquoi je n'y pense qu'aujourd'hui, Don Fernand se pare avec richesse, avec curiosité: je voudrois qu'il ne fût beau que pour moi; il va l'être aux yeux de toutes les femmes, qui lutteront d'atours avec lui; & moi, (sotte que je suis,) je ne mets qu'une robe, tous les jours une robe; la variété dans la parure varie les formes de la beauté. L'amant voit tous les jours une maîtresse nouvelle. Les yeux & le desir se fatiguent à la fois sur le même objet: & toujours une même robe, toujours une même femme, quel Amadis y tiendroit!

C'eſt une choſe ſinguliere comme il me vient des idées! Un enfant qui ſe cache ferme les yeux, & croit n'être point vu : les amans ſont de même ; ils s'imaginent que le myſtere couvre aſſidûment leurs amours, & rien n'eſt ſi public. Je ſonge que le nôtre pourroit bien finir par tous les malheurs de la publicité.

Don Fernand, Don Fernand, il eſt auſſi sûr que je vous aime, qu'il l'eſt que le Soleil vous éclaire, & ne voit rien d'auſſi beau que vous. Mais que je périſſe de mes regrets & de ma douleur, ſi je voudrois attendre la fin de votre amour, le moment où vos yeux ſe refuſeroient aux miens, le moment où votre cœur ne palpiteroit plus en ma préſence, le moment où ma petite robe de pénitente ſeroit le ſupplice de votre vanité; le moment où le reſte de vos égards ſeroit pour moi, & vos hommages pour les beautés plus parées; le moment de calme enfin qui précede l'inimitié, l'inimitié plus terrible quand l'amour a été plus parfait.

Je ne puis porter la charge de pareilles idées. Il faut qu'une Amante ſache l'art d'aimer; il faut ſe quitter quand

on s'aime, si l'on veut s'aimer toujours; il faut jetter une épine au cœur de l'homme avant que le dégoût y survienne. — Célie, donne-moi mon voile; dis à ma mere que je vais à la Messe.... Il faut voir si de bon accord.... Où vais je? & que vais-je faire? En vérité, l'amour a des aîles, mais il n'a point de jambes. Allons, puisque je l'ai résolu : on dit qu'aux femmes la résolution est difficile, mais que l'exécution ne coûte rien.

SCENE IV.

DON FERNAND, JULE, *son ami, se réveillent.*

Don Fernand.

N'A-t-tu pas entendu frapper?

Jule. Et vous, ne l'avez-vous pas rêvé?

Don Fernand. Rêvé, Jule! ne me parles pas de rêve; j'en ai fait un qui me désole.

Jule. Quelque rêve d'amour, d'infidélité, sans doute?

Don Fernand. Malédiction sur ta langue, devin maudit. Je rêvois que la mer étoit venue depuis l'Amérique jusqu'à

Madrid ; qu'elle apportoit un brillant vaiſſeau, & que ſur la pouppe il y avoit un vilain homme qui jettoit des lingots & des pieces d'or pêle-mêle dans une chaloupe où étoit ma divine Dorotée.

Jule. Et que la divinité ramaſſoit humainement, n'eſt-ce pas ?

Don Fernand. Avec les deux mains, Jule, avec les deux mains.

Jule. J'ai lu dans Pline l'ancien qu'un homme de l'antiquité rêva qu'il devenoit aveugle, & qu'il ſe trouva tel en ſe réveillant.

Don Fern. Je vous ai déjà dit, Monſieur l'antique, que votre érudition mennuyoit. Voulez-vous me prouver la vérité des ſonges ?

Jule. Vous n'y croyez pas ?

Don Fernand. Non, certes.

Jule. C'eſt donc pour vous amuſer, que vous vous déſolez du vôtre ?

Don Fernand. Ah ! mon ami, c'eſt qu'après avoir quitté la chaloupe, Dorotée & Célie s'en revenoient ſi chargées d'or, qu'à peine elles avançoient. Je me ſuis approché de mon ange, & comme j'ouvrois la bouche pour lui parler, il a paſſé comme un éclair de devant mes yeux.

Jule. Voilà ce qui eſt vraiment déſolant; car vous auriez pu lui demander un peu de ſon or.

Don Fernand. Le Ciel m'eſt témoin que je ne voulois que lui parler. Il eſt certain qu'un ſonge eſt un menſonge; mais tu verras qu'on en veut à Dorotée. Nous ne ſommes plus au tems des Léda; il n'eſt plus d'yeux ni d'oreilles pour un beau plumage & pour une voix harmonieuſe; & ſi l'amour ramenoit ſon divin Amant parmi nos mortelles, il ne deſcendroit plus qu'en nuages d'or au ſein de nos Danaës. Que l'or eſt une abominable matiere!

Jule. Les Héros, les Poëtes & les Amans n'en diſent pas de bien; mais je le crois comme la femme, que tout le monde maudit & que tout le monde deſire.

Don Fernand. Donne-moi mon luth, & répétons un peu ma romance d'hier.

Jule. Tenez, répétez vos imprécations, voici la divinité qui vient les entendre.

SCENE

SCENE V.

DOROTÉE *& les précédens.*

Don Fernand.

MON bien, mon ange, ma Dorotée! Jésus, Jésus! que vous m'avez fait tressaillir! Entrez, mon ame, entrez, mon unique souveraine. Quoi! Dorotée, le voile sur vos charmes! la bouche muette! vous reculez, vous chancelez! asseyez-vous ici, ma chere Dorotée, reposez-vous: l'escalier vous a fait perdre haleine. Jule, de l'eau.

Pouvois-je m'y attendre aujourd'hui? Quel excès de bonté, ma chere, ou quelle grande occasion vous a amenée?... Mais ma divinité pleure, ne me regarde pas: on lui aura dit quelque chose d'un malheureux: sa mere ne m'aime plus: on veut peut-être qu'elle m'abandonne. Ah! s'il est vrai que j'aie regardé, entendu, ou pensé rien qui ne soit pour le triomphe de Dorotée, pour la justification de mon amour, que l'or dont j'ai rêvé cette nuit puisse conquérir la foi

qu'elle m'a promiſe ; que la mer qui l'apportoit puiſſe me noyer dans ſes abîmes !

Jule. Voici de l'eau & des conſerves.

Don Fernand. Mangez, buvez, ô mon ſouverain dieu ſur terre ! Que ne puis-je porter tout mon cœur ſur vos levres, Dorotée ! Vous ne mangez pas : ma miſere vous fait peine ; ne me la pardonneriez-vous plus ? Jule, tu ne vois que ſa beauté qu'elle a pris dans les Cieux, que ſon goût dans ſa ſimple parure, que ſes graces dans le moindre de ſes geſtes : tu ne connoîtras jamais les merveilles de ſon eſprit, ni le tréſor de ſon cœur, & ſes bontés pour moi.

Dorotée. Don Fernand, le tems eſt paſſé où je jouiſſois avec délices des exagérations de votre amour. Il n'eſt point de mérite dans l'infortune, point de volonté contre les deſtins, point d'amour contre la violence, point de fidélité contre l'impoſſible & la raiſon.

Don Fernand. Quel eſt donc ce langage ? vous me tuez à coups d'épingle, Dorotée. Dites-moi ſans détour : Don Fernand, tu es mort. La crainte fait ſouffrir le coup d'avance, & le coup, du

moins, laisse la consolation de songer au remede.

Dorotée. Ne m'interrogez plus, ne me parlez plus; haïssez-moi, Don Fernand; je ne suis plus à vous.

Don Fern. Plus à moi, Madame?..... J'avoue que c'est un sujet bien indifférent pour une affliction comme la vôtre. Quoi! ce n'est que cela, Dorotée; vous pouvez essuyer vos yeux, vous pouvez les lever sur moi, & ramener la couleur sur vos joues charmantes. Par l'amour dont je brûlois pour vous, Madame, je jure que je me figurois que votre mere étoit morte.

Dorotée. Dont vous brûliez, Monsieur?

Don Fernand. Et dont je brûle encore, Madame: ce n'est pas une ombre qui fuie si légérement, mais on la tourne comme on veut.

Dorotée. Cruel que vous êtes! hélas! non, ma mere n'est pas morte, & c'est elle; ce sont ses outrages, ses menaces, ses ordres qui me font aujourd'hui noyer dans mes larmes. Elle m'a dit ce matin que vous me perdiez, que c'étoit avec vos vers enchanteurs, votre voix de Sirene,

que vous m'entraîniez doucement au gouffre de la vieilleſſe, & que votre cœur un jour s'éteindroit pour moi. Je lui ai répondu, Fernand; & voici les cheveux dont tu diſois que l'amour t'avoit fait une chaîne, ingrat, ces cheveux dont tu deſirois la couleur à ceux qui ornent tes levres; les voilà tels que ſa main me les a cruellement arrachés : je te les donne; ce qui m'en reſte n'eſt plus pour toi : il eſt venu un monſtre du Pérou, c'eſt à lui que ma mere les donne : l'or l'a ſéduite, & Géronde a tout fait. Ah! laiſſe moi fondre ces yeux qui ne te verront plus, & qu'il n'y reſte que ton image pour confondre les regards de celui qui les achette.

Don Fernand. Ma chere ame reſte-t-elle ici ?

Dorotée. Quoi! Don Fernand, ſitôt conſolé! Oui, certes, je pars, & toute ravie de voir que mon Amant ſait qu'il me perd, & s'en conſole.

Don Fernand. Non, Madame, j'ai tout ce que j'avois; c'eſt-à-dire, une volage : c'eſt vous-même qui vous perdez... Ma divinité reſte-t-elle ?

Dorotée. Allons, Célie; mon galant

Chevalier me chasse : adorons sa fermeté de cœur, sa prudence, & l'hommage sans doute qu'il rend ainsi à quelque tendre objet qui sourit peut-être derriere son alcove.

SCENE VI.

DON FERNAND, JULE.

Don Fernand.

FERME la porte, Jule, & vois un peu par la fenêtre si elle tourne la tête en haut.

Jule. Tout au contraire, elle fuit la tête baissée.

Don Fernand. Allons, mon ami, je suis perdu : ferme ces vîtres ; le jour m'est odieux, puisque je la perds pour toujours. Grand Dieu ! grand Dieu !... détourne cette épée, car il me vient des tentations.... je m'étoufferois dans mes propres mains.

Jule. Eh bien, ne voilà-t-il pas l'enfant qui ne veut pas de son pain, & qui trépigne quand on le lui ôte... Qu'allez-vous faire-là ? Bon ! toutes les épitres déchirées, les cheveux foulés ; il ne veut

plus les baiſer. Ah! Don Fernand, grace pour le portrait; l'image eſt innocente: ſi vous rattrapez la belle, crevez-lui les yeux; mais que du moins il en reſte ce charmant modele au monde.

Don Fernand. Son regard m'empoiſonne: tiens, prends, cache-le moi cent pieds ſous terre. Allons, Jule, quittons ces lieux horribles.

Jule. Partons.

Don Fernand. Allons nous cacher aux extrêmités du monde.

Jule. Partons.

Don Fernand. Allons chercher quelque pays heureux où n'arrive point l'or des Indes, & où la beauté ne ſe laiſſe point acheter.

Jule. Ce n'eſt pas la peine de partir.

SCENE VII.

MARFISE, CLAIRE.

Marfiſe.

CLAIRE, à quelle heure eſt rentré Don Fernand?

Claire. Il étoit quatre heures lorſqu'il m'a réveillée en ouvrant la porte.

Marfiſe. Quelle vie ! je crois que ſa Dorotée le tient enchanté.

Claire. A vrai dire, cinq années d'amour ne ſont pas naturelles.

Marfiſe. Eſt-elle auſſi jolie que je l'entends dire ?

Claire. Elle a ſur-tout des yeux qu'on admire, & qui paſſent pour tendres à l'excès : on dit que les hommes ſont fous de ces yeux-là.

Marfiſe. Oui, Claire, juſqu'au mariage ; car alors ils les veulent plus fiers que paſſionnés. C'eſt une ſuite de la biſarrerie qui leur fait deſirer, la veille de la fête, une fille très-humaine, & le lendemain une femme ſainte.

Claire. Sa taille dut être moulée ſur celle des Anges : elle a le rire d'une Fée, & de ces jolies joues rondes qui font briller la joie dans les yeux de ceux qui les voient : rien n'eſt ſi doux que ſa voix, & qu'un certain accent amoureux qui porte ſa parole au fond des cœurs.

Marfiſe. Don Fernand ne la peindroit pas plus charmante dans ſes vers. Mais vous ai-je prié, ma belle, de me la vanter ?

Claire. Ce n'eſt pas pour la vanter

que je la peins jolie ; c'eſt pour excuſer votre Don Fernand de ſon aveuglement pour elle, & de ſon ingratitude pour vous.

Marfiſe. De mon Don Fernand ! Ce n'eſt pas m'appartenir, que de ne m'avoir jamais quittée ; & ſi nous avons été nourris enſemble, cela ne m'a valu que la liberté de nous traiter ſans compliment.

SCENE VIII.

DON FERNAND, JULE & *les précédentes.*

Jule à l'oreille de Don Fernand.

DE l'or, de l'or, de l'or.

Marfiſe. Voici nos Gentilshommes en bel équipage .... Comment pouvez-vous venir ainſi délabrés ?

Don Fernand. Claire, à la fenêtre, vîte, & voyez s'il ne vient pas quelque barbet de la Juſtice.

Marfiſe. Encore un tour de l'inſenſé. Qu'avez-vous fait ? vous me faites frémir.

Don Fernand. Cette nuit, cette nuit, entre une & deux heures, j'étois avec...

Marfiſe. Je la nommerai pour vous, avec Dorotée.

Don Fernand. Oui, Marfiſe, avec cet ange d'enfer. Je lui parlois, deux hommes paſſent, s'arrêtent, cherchent à me reconnoître ; je deſcends du perron : Que demandez-vous ? — Ce que vous faites à cette fenêtre ? me diſent-ils. — J'attendois qu'il paſsât deux faquins aſſez forts pour me le demander. — C'eſt ma réponſe, que ſuit un coup d'épée, dont je tue l'un, tandis que l'autre s'enfuit.

Marfiſe. Il faut vous cacher, Fernand.

Don Fernand. C'eſt ce que Jule me diſoit ; il veut me mener à Séville ; mais, ma chere Marfiſe, il y a bien des auberges ſur la route.

Marfiſe. Venez, Fernand ; je n'ai plus que mes pierreries ; mais je n'en ai plus beſoin, puiſque vous partez.

Don Fernand Vous pleurez, Marfiſe. Ah ! daignez me laiſſer recueillir vos larmes.

Marfiſe à voix baſſe Souvenez-vous, ingrat, que ce ſont les miennes dont j'arroſe votre viſage : moi, je tâcherai de m'abuſer en penſant qu'il s'y en eſt mêlé une des vôtres.

SCENE IX.

THÉODORE, GÉRONDE.

La mere Géronde.

HONNEUR à l'honneur des veuves, au modele des meres, à la reine des femmes.

Théodore. Eh bien, la mere, d'où venez-vous ?

La mere Géronde. Je viens d'où tout le monde vient; je vais où tout le monde va; du lieu de ma naiſſance à celui de ma mort : je viens de la Merci. Le pere Prieur a touſſé; le ſermon ne valoit rien. J'ai prié pour vous : j'en étois au cinquieme roſaire quand on eſt venu me détourner. Devinez qui ?

Théodore. Cette béate mortifiée, qui ne ſait d'Eſpagnol que le mot Jéſus, & qui va toujours croiſant ſes mains dans ſon roſaire, Marthe la pitoyable, qui mâche le miel aux malades, & qui dit du bien de tout le monde.

La mere Géronde. Nous nous brouillâmes. La colombe n'a pas de fiel; je me ſuis raccommodée : mais malheur au vin

que nous boirons enſemble. D'un ami réconcilié garde-t'en comme du diable. Le précepte dit de pardonner, mais non pas de renouer. Ce n'eſt pas elle qui m'a volé ma bonne œuvre; c'eſt un homme qui me la rendra : c'eſt le bon Péruvien.

Ah ! ma chere amie, ce doit être un ange : il étoit ſur ſes deux genoux, priant comme un agneau béni, la face en terre, & les mains ſur ſa poitrine. C'eſt un homme que cela ! & non pas votre Fernandille. Il m'a dit ſon nom, m'a déclaré ſes intentions : ce n'eſt pas de faire l'amour au perron de la rue, & de donner à parler au voiſinage ; c'eſt de ſervir avec myſtere, avec décence, avec conſtance votre fille Dorotée.

Théodore. Ecoutez, bonne Géronde; ce n'eſt pas regagner la coignée que de jetter le manche, ni ſortir du mauvais chemin que de paſſer dans l'eau. Ce ſeroit un bon remede que votre Cavalier Péruvien : mais dites-le-moi vous-même, le remede n'eſt-il pas la même choſe que le mal ?

La mere Géronde. Comere, comere ! le ſage ſait bien qu'il ne ſait pas; il n'y a que le fou qui penſe bien ſavoir. Le

conseil de qui te veut du bien, écris-le, quand il te sembleroit mauvais, dit le Proverbe; & sois plutôt aveugle que de voir mal. Il faut se hâter dans les mauvais chemins, & il vaudroit mieux passer au feu que de n'en pas sortir. Entre honte & honte, le profit est le plus honorable. Si vous êtes bien sensée, regardez-y, & demandez-le cette nuit à votre oreiller. Ne peut-il pas arriver que ce bon Péruvien soit bon pour faire une sottise, & qu'il épouse votre fille?

Théodore. Il faudroit que l'amour & la fortune se réconciliassent. Je sais bien que les tours s'abbaissent, & que les fumiers se haussent. Mais dans la situation où se trouve Dorotée, comment oserai-je faire un tel mariage?

La mere Géronde. Je vous entends: amour d'enfant, ma chere, c'est de l'eau dans un petit panier. Loin de l'œil, loin du cœur, l'amour est aveugle pardevant, & n'a point d'yeux au derriere de la tête. La jeune fille est comme la glue, qui plus elle est prise, mieux elle se manie.

Théodore. Eh bien! justement vous ne m'entendez pas. Je vous demande si Dorotée est assez novice pour le bonheur d'un époux?

La mere Géronde. C'eſt la mienne qui l'étoit novice! Quand je lui dis que je voulois la marier : Ma mere, qu'eſt-ce que c'eſt que ſe marier? me dit-elle. — Ma fille, c'eſt filer, enfanter & pleurer. Savez-vous ce qu'elle me répondit? Elle me demanda ſi l'on ne danſoit donc pas? Etoit-elle innocente? Eh bien, elle eſt devenue comme la fumée & la gouttiere, qui chaſſent l'homme hors de ſa maiſon. Votre fille eſt méchante aujourd'hui? par l'inſtabilité naturelle à ſon ſexe, elle ne peut que devenir bonne. Du reſte, pour le bonheur du ménage, il faut que la femme ſoit comme la corde à guittare, ni molle, ni fauſſe, mais fine & ferme ſous le doigt du joueur.

Théodore. En vérité, maman, vous ne m'entendez pas encore, & je voudrois ſavoir ce que dira le matié.

La mere Géronde. Ah! que voilà une belle difficulté pour interroger Hyppocrate. L'épée & la bague entre les mains de qui elles ſont, Théodore : un marchand d'or ne regarde pas de près : où il y a de la confiance, auſſi-tôt y entre la tromperie. Une fille n'eſt pas ſi ſotte qu'elle ne ſache mentir. Vous vaez aimé,

lui dira-t-on : je ſerois une ſotte moi-même ſi je lui dictois ſa réponſe.

Théodore. Paix, la mere; la voici qui vient avec Célie.

SCENE X.

DOROTÉE, CÉLIE *& les précédentes.*

Théodore.

Y a-t-il encore des Egliſes ouvertes, ma fille ? d'où venez-vous ? achevez-vous ainſi l'ouvrage de la maiſon ? depuis quand avez-vous commencé votre canevas ? c'eſt la toile de Pénélope, qui ne finit point. On a bien raiſon de dire que le ſervice des Saints deſſert la table à la maiſon..... Ne voyez-vous pas quelle en revient ? Comme elle eſt rouge, dégraffée, déchevelée ! M'a-t-il bien maudite, votre Chevalier de l'ardente épée ? En ſerai-je quitte pour une épigramme ? Les voilà qui ſe parlent, qui rient peut-être. C'eſt le Proverbe tout fait : ma mere me gronde, & moi je la trompe. Allons, Géronde, allons à table. Ces Dames ne reviennent pas à jeun, & leur brillant Che-

valier aura bien retrouvé quelques fruits au fond de sa valise.

Célie. Laissez-les aller, & ne répliquez pas.

Dorotée. Malheureuse que je suis ! il ne me falloit plus que cet accueil.... Célie, n'entends-tu pas des chevaux dans la rue ?

Célie, la tête à la fenêtre. Ce sont deux Cavaliers qui passent, & il me semble reconnoître la voix de Jule.

Dorotée. Comment, de Jule ! tu me fais trembler.... Ah ! Ciel ! celui du plumet noir est Don Fernand ; c'est lui qui tourne la tête, qui me tend la main : le barbare ! il me salue. Appelle, au nom de Dieu, Célie, rappelle-le : c'est de dépit qu'il s'en va. Je n'en puis plus : qu'ai-je fait, insensée ? Mon Amant s'en va, je n'ai plus qu'à mourir.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GÉRONDE, DON BELA, *son valet* LAURENT.

Don Bela.

VOYEZ-vous bien, Géronde, j'en ai de toutes façons; de l'or crud, de l'or coulé, de l'or filé, de l'or tourné, de l'or ciselé, & dans ces coffres là, de l'or monnoyé. J'ai des diamans de la Chine, des perles du Sud, & des rubis de Ceylan. Quant à l'argent, vous pouvez en prendre dans cette manne; moi je n'en fais pas de cas.

La mere Géronde. Que voilà bien la parole d'un sage, Monseigneur! que le Ciel vous accorde de longs jours & de bons amis avec ces vertus du mépris de l'argent & de la libéralité.

Don Bela. Laurent, donne-moi un peu cette aiguiere d'or où le Cupidon tire une flêche au Dieu marin. . . Géronde, vous la donnerez à Dorotée, vous lui

direz que c'eſt le vaſe des Dieux, & qu'il ne lui manqnoit que d'être touché par les levres d'une Déeſſe, pour être digne de ſervir au firmament.

La mere Géronde. Eh bien, Monſeigneur, vous ne croiriez peut-être pas que Dorotée baiſeroit un papier où cela ſeroit écrit; rien ne la paſſionne comme ces penſées brillantes, ces fleurs, ces graces & ces ſurprenantes applications. *Omnia vincit aurum.*

Don Bela. Quoi! friande, vous avez mis le nez ſur le bombon. Qu'en dites-vous? c'eſt exprès que j'ai fait graver cela: c'eſt un hémiſtiche que j'ai raccommodé tout ſeul d'un Poëte latin.

La mere Géronde. En vérité, Monſeigneur, je crois maintenant pouvoir vous répondre de Dorotée; car après les belles figures, elle n'aime rien autant que les hémiſtiches: on peut dire que ceux de nos Poëtes ont bien de l'eſprit; mais que les vôtres ont un grand ſens.

Don Bela. A propos, je crois avoir par-là je ne ſais quelles guenilles de brocard; c'eſt pour vous, Géronde.

La mere Géronde. Je diſois quel grand ſens! mais quel noble cœur! Allons,

allons, je m'en vais maintenant porter votre offrande à Dorotée; & des écus que vous m'avez donnés, je lui acheterai des coëffes en passant. Comme je vous disois, la mere & la pauvre enfant sont vertueuses, si bien que durant toute l'année il faut que la fillette aille en cheveux; &, doux Jesus, quels cheveux! quand elle les déroule, & qu'elle les étend sur son corps, vous jureriez que c'est une Magdeleine dans le désert; à peine les puis-je enfermer dans mes deux mains.

Don Bela. Non, Géronde, gardez vos écus. Voici quelque chose dont il faut que vous empliſſiez l'aiguiere, comme si cela y avoit été oublié: elle en fera ce qu'elle voudra.

La mere Géronde. La pauvre petite! elle achetera donc aussi des mules... Je voudrois que la langue eût un autre mot; car avec deux points de pieds, ce ne sont pas des mules qu'on porte; figurez-vous qu'elle se chausseroit avec deux coquilles de noisettes.

Don Bela. Vous me donnez une bonne idée, Géronde; je me souviens que j'ai deux gros diamans qui brilleront à merveille sur les deux rosettes de ses petits

pieds. Tout cela me fait penſer d'aller à la foire de Guadalayera, où je verrai ſi je ne trouve pas quelque miſere qui vaille mieux que cela.

La mere Géronde. Mon doux Gentilhomme, vous n'oublierez donc pas la pauvre vieille; car ſur mon ame & conſcience, la robe que je porte ſous la mante ne vaut pas le petit ſarrot que portoit l'enfant prodigue à l'ombre des buiſſons.

Don Bela. Vous en aurez une de mon goût, Géronde.

La mere Géronde. Que le Ciel vous couvre de toute ſa gloire, généreux Cavalier. Je lis dans vos yeux que vous me la donnerez garnie. Adieu, ſeigneur Don Bela; je me recommande à vous, & vous recommande la ponctualité.

Don Bela. N'eſt ce pas à trois heures? *Géronde lui répond par un ſigne de tête.*

Laurent. Ce que les maîtres diſperſent, les valets le pleurent d'abord, & les maîtres un jour, Monſieur.

Don Bela. Tais-toi, Laurent: ne vois-tu pas que c'eſt la forme des attaques amoureuſes, & que quand la place eſt priſe, on retire ſon artillerie.

Laurent. A la bonne heure; mais la poudre eſt brûlée.

SCENE II.

DOROTÉE, CÉLIE.

Célie.

COMME vous voilà charmante avec ce joli fard de la douleur ! ce n'eſt rien que ce ſcapulaire azur, tranchant ſur le gris de la robe ; ce n'eſt rien que d'avoir fait ſauter les agraffes de la colerette, rien que toutes ces boucles qui s'égarent ; ce ſont ces beaux yeux contrits, ces lys de la joue, cette tête ſi mollement inclinée ; c'eſt ce petit air inconſolable qui vous donne un charme que je ne vous connoiſſois point encore.

Dorotée. Tu m'as fait ſourire ; donne-moi mon miroir, Célie. Nous autres filles, quand on nous loue, nous deſirons auſſi-tôt de voir ce qu'on a remarqué de bien, non pas pour abuſer de la vérité, mais par un certain plaiſir que nous goûtons à penſer qu'on nous croit mieux que nous ne ſommes. Tu as raiſon, Célie : comme je ſuis faite ! & ſi pourtant je ne me hais point dans ce déſordre, avec

cette pâleur, avec ce benet d'air attristé : cela vient de ce que j'ai dans l'ame. Comme notre extérieur ment quelquefois à notre pensée ! quand nous sommes sinceres, nous aimons en nous tout ce qui appuie notre sincérité.

Célie. Il n'y a, je pense, que les Amans pour s'affliger & se repentir de tout ce qu'ils ont voulu.

Dorotée. Ah! Célie, je ne sais où j'avois l'esprit, quand j'ai pu prendre cette imbécille résolution qui m'a perdue; cette audace de dire à mon Amant des choses qui vont le faire mourir de chagrin. Ah! Don Fernand, charme de mes jours, premier plaisir de ma vie, que fais-tu ? ô mon déplorable ami ! pleurez-vous maintenant comme moi ?

Célie. Ne vous souvient-il plus que vous avez adoré sa fermeté de cœur ? Les héros ne pleurent point, Madame; ils oublient; & le généreux Don Fernand, dont le courage a été assez robuste pour partir, en aura de même pour changer. Vous ne connoissez guere les hommes, Dorotée.

Dorotée. C'est notre faute s'ils sont volages, Célie : nous leur avons appris à l'être; & puis ils sont hommes.

Célie. Comment ? ils sont hommes ; je voudrois bien voir le privilege de la nature qui leur accorde cette liberté qu'ils nous refusent. Qu'ont-ils de plus que nous ? ils naissent & ils meurent.

Dorotée. Oui, Célie ; mais nous vivons ; & c'est sur leur charge.

Célie. La belle charge, quand le plaisir la porte. Et n'est-ce rien que la nôtre, quand nous les portons avec douleur dans nos entrailles, & delà sur nos bras ? que sont-ils alors ? des vermisseaux qu'une mouche tueroit sans notre protection : les vilains sont humbles quand leur petite langue d'enfer ne sait dire encore ni papa, ni maman, quand leur bouche ne sait point encore empoisonner la bouche qui les caresse, quand les pauvres meres les appellent : mon roi, mon ange, mon petit homme, & qu'elles les font rire en les amusant du son des grelots. Mais, les serpens ! dès que la crête leur est venue, ils ne s'approchent plus de nous que pour nous entortiller, nous mordre, & nous laisser le poison dans les veines.

Dorotée. Ecoute, Célie ; je suis femme ; il n'est pas naturel que je les défende : qu'il y ait parmi eux des colombes

& des ſerpens, comme il y a parmi nous des tourterelles & des viperes, ce n'eſt pas de cela que je m'occupe; il n'en étoit qu'un pour moi; je l'ai perdu; je ne puis rien faire que d'y ſonger ſans ceſſe.

Ne viens point me donner d'alarmes: dis-moi que d'où il eſt ſa penſée revient à moi ſans ceſſe; dis-moi que la nuit ne lui porte plus de repos, le jour plus de plaiſir, les amis plus de joie, & les femmes plus de deſirs: rappelle-moi tout ce qui ſe paſſoit entre nous, Célie, quand je le faiſois aller & venir, bouder, pleurer, chanter au gré de mes amoureuſes fantaiſies; quand je l'appaiſois en lui tendant la main; quand je rallumois auſſi tôt ſa colere par une feinte jalouſie; quand je lui diſois: Ne paſſez point par-là, ne parlez point à celle-là; quand aux promenades enſemble, je me faiſois regarder, je m'amuſois à parler à d'autres, & que je frappois du coude pour avoir l'œil ſur lui: enfin, rappelle-moi tous nos momens heureux, nos chagrins, nos querelles, & juſqu'aux moindres mots de nos levres attendries.

Célie. Faut-il vous rappeller auſſi ſon dernier outrage, qui annonce une réſolution de vous outrager encore?

Dorotée. Tu te trompes, Célie : l'homme n'eſt jamais moins capable d'offenſer que quand il eſt maltraité, & nous ne le voyons hardi contre nous que quand il eſt ſatisfait d'être aimé.

Célie. Vous rappellerai-je auſſi tous les vers charmans que le noble enfant des Muſes a faits pour vous.

Dorotée. Ecoute-moi, Célie ; les hommes ont mille reſſources pour ſe rendre célebres : il n'eſt point d'autre honneur pour une femme que celui d'être éterniſée : la beauté ſe paſſe ; la vertu qu'on loue dans les femmes eſt une vertu qui reſte dans l'ombre ; les vers l'attirent au grand jour, & l'Amour couvre de diamans la trompette qu'il met aux mains de la Renommée On ſait que l'amour ne germe point aux cœurs vulgaires ; mais dans les grandes intelligences, dans les cœurs ennemis de l'intérêt & de toute autre baſſeſſe. La beauté chantée par l'amour acquiert, chez les races futures, un caractere de divinité. Mais laiſſe-moi ; va reprendre ton ouvrage : les dernieres idées qui me ſont venues m'élevent au-deſſus des mortelles.

SCENE

SCENE III.

MARFISE, CLAIRE, DOROTÉE, CÉLIE.

Marfise.

CES Dames auroient-elles un verre d'eau pour une femme incommodée?

Dorotée. On aura tout, Madame, pour quelqu'un qui se présente avec autant de graces que vous. Voilà un siége; Madame veut-elle une chaise pour la reconduire?

Marfise. Mille pardons, Madame; je ne veux qu'un verre d'eau.

Dorotée. Ne le buvez pas pur. Je ne sais s'il est resté de la glace, Célie? voyez s'il y a quelques biscuits de reste, de ceux du Révérend Pere.

Marfise. Que cette maison est propre! quel arrangement! on diroit d'une nacre de perle. Mais, Madame, je ne voudrois pas être indiscrete, & je voudrois savoir pourquoi vous portez cet habillement; est-ce un vœu? avez-vous été indispoſée?

Dorotée. Oui, Madame, avec péril.

Marfise. Et quel mal encore?

Dorotée. Un châtiment.

Marfise. Et de quoi ?

Dorotée. D'une audace.

Marfise. Cela prend l'air d'une maladie d'amour : quand on est aussi belle que vous l'êtes, on ne peut en avoir d'autres. J'ai cru entendre dire, Madame, que c'étoit à votre porte qu'un Cavalier très-aimable, nommé Don Fernand, avoit tué un homme.

Dorotée. On ne peut vous avoir dit un pareil mensonge, à moins que ce ne soit ce Don Fernand lui-même.

Marfise. Je ne le connois pas ; mais il l'a dit à une Dame qu'il estime beaucoup.

Dorotée. Qu'il estime ! C'est certainement une femme qu'il trompe.

Marfise. C'est aussi ce que la Dame imagine. Pardon, Madame ; ce Cavalier vous touche peut-être, peut-être est-il de vos parens ou de vos amis ?

Dorotée. Ni ami, ni parent ; mais vous m'obligez de dire que c'est un homme faux qui trompoit une de mes amies.

Marfise. Et comment la trompoit-il ?

Dorotée. Comment ! avec de la passion, des regards, des caresses, des idolâtries, avec des missives discretes, avec des vers amoureux, avec de l'assiduité,

des larmes & des témoignages de jalousie.

Marfise. En vérité, Madame, il est bien excusé, s'il a fait tout cela pour vous. Je ne sais s'il est encore dans Madrid.

Dorotée. Est-ce une question que vous me faites ? S'il étoit vrai, je m'étonnerois qu'étant venue pour prendre des informations, vous eussiez demandé un verre d'eau.

Marfise. Je vous jure, Madame, que je n'ai de ma vie connu Don Fernand.

Dorotée. Je vais vous le montrer, Madame. Célie, donne-moi son portrait. Vous me direz qu'il est bien jeune; il étoit ainsi lorsqu'il étoit sincere.

Marfise. Pardonnez. Mais comment avez-vous eu ce portrait ?

Dorotée. Je le tiens de ce grand Filipe de Liano, l'honneur des Peintres d'Espagne. Pardon à mon tour, comment pouvez vous être curieuse de ce portrait sans connoître l'original ?

Marfise. Je n'étois pas curieuse du portrait ; mais de savoir s'il vous étoit cher. Adieu, Madame, recevez mes remercîmens pour votre hospitalité.

SCENE IV.

DOROTÉE, CÉLIE.

Dorotée.

QU'EN dis-tu, Célie? voilà certainement une amoureuse du perfide. As-tu vu comme elle a profité du moindre mot que je disois, comme elle a gardé sa réflexion? Parjure, infidele, ingrat, indigne Amant! j'aurai laissé pour toi tous les avantages de la beauté, des graces, de l'esprit; & voilà la récompense de ma sincérité, de ma foiblesse, de mes sacrifices, de ma résistance aux contrariétés de ma mere! C'est en versant tes larmes dans le sein d'une autre, tandis que je versois les miennes dans la solitude, que tu te consolois des obstacles dont ma mere irritoit nos desirs! Non. Dès aujourd'hui, que Don Fernand sorte de ma pensée, plus d'amour, plus de souvenir; son image fuit de devant mes yeux comme une ombre légere chassée par les conjurations de cette femme odieuse. Comme elle m'a trahi! l'impudente. J'ai mal fait de ne

pas lui donner cette vile image d'un infâme ; ou plutôt j'ai bien fait de le garder pour répandre sur lui toute ma colere, toutes les fureurs de ma jalousie.

Célie. Prenez garde, Madame, de le couvrir de ces fureurs avec vos levres.

Dorotée. Qu'elles sechent plutôt ; qu'elles se joignent pour ne jamais se rouvrir : tu verras, Célie, tu verras si je connois l'art des vengeances : attends, je vais prendre une aiguille ; je veux lui crever les deux yeux ; je veux faire venir un Peintre qui me le peigne avec une corde au col.

Célie. En vérité, Madame, il n'est pas d'une Amante chrétienne de tuer son Amant avant qu'il soit confessé. Laissez-le revenir pour l'interroger.

Dorotée. Il me dira mille mensonges ; Célie ! Je voudrois que maintenant le Péruvien arrivât ! Tu verrois. . . .

SCENE V.

GÉRONDE, DOROTÉE, CÉLIE.

La mere Géronde.

LA paix soit dans cette maison, à tous ceux qui l'habitent, à vous aussi, Angelet charmant, petit rameau de fleurs, image & modele de la beauté.

Dorotée. Tant de douceurs, Géronde, tant de douceurs !

La mere Géronde. C'est ce que je n'ai jamais entendu de votre bouche, petit lion irrité. Vous m'avez reçue de tout tems avec un autre visage que celui qui vous fut formé avec tant de complaisance par le Créateur : ce fut vous sûrement qui dérobâtes les yeux de l'Amour ; son arc, vous l'avez peint en ébene au-dessus de vos yeux, & la corde, vous la portez autour de votre ceinture, toujours prête à le corriger. Que cet habit vous fait bien ! s'il est de quelque Religion, vous ne manquerez pas de novices.

Dorotée. Ah ! bonne Géronde, faites-moi grace, car je suis triste aujourd'hui.

La mere Géronde. Triſte ! ma belle : ah ! vraiment c'eſt le plus grand péché d'une jolie fille. Eh bien, le voilà celui qui réjouit tout le monde, celui qui bleſſe & qui fait ſourire à la bleſſure : voyez-vous cette aiguiere, & ce petit gueux d'Amour, & cet honnête Dieu des mers ; en voulez-vous ?

Dorotée. Cet Amour eſt charmant ; mais, Géronde, n'eſt-ce point un mariage ?

La mere Geronde. Non, ma Fille, non, c'eſt un profit tout clair ; prenez-le ſeulement. Que j'envie cette jeuneſſe & ces charmes ! La nature donna tout aux femmes en leur donnant la beauté : c'eſt avec cela que vous avez pris le cœur d'un bon Péruvien. Le cœur d'un homme, c'eſt comme l'oreille d'une femme ; tout eſt pris quand elle eſt priſe. Ah ! mon aimable enfant ! il n'y a pas de petit trou de ſouris qui ne ſoit plein d'or dans ſa maiſon. Il m'a donné je ne ſais combien d'écus que je ne vous dis pas ; je les garde pour mon enterrement : il faut ſonger à l'avenir, poulette, & craindre la mort ; le compte qu'il faudra rendre d'un cheveu ; & la juſtice qui doit ſe faire à la vallée de Joſaphat.

Dorotée. Eh bien, la bonne Maman, vous voilà toute attendrie.

La mere Géronde. C'eſt, mon cher Ange, que je ne puis parler de mon Sauveur ſans verſer des larmes; il aura la main par-tout; on ne pourra le fuir. Vous êtes jeune, vous n'y penſez pas encore; mais le vieux peut mourir demain, & le jeune aujourd'hui. Il faut employer le tems, & arranger ſes petites affaires.

Tenez, ma Fille, voici encore un papier.... ce n'eſt pas celui-là; c'eſt un projet pour aggrandir Madrid autant que Paris, en le joignant avec Getafe; c'eſt la chimere d'un de ces hommes qui envoient des nouvelles à toutes les gazettes du monde, & qui ſavent les premiers à quelle heure préciſe eſt mort le grand Turc. Celui-ci, c'eſt un Agenda des gens de Cour, qui n'eſt pas long. Il s'agit d'imiter le ruiſſeau qui n'a pas de fond, & qui murmure ſans ceſſe. Voilà un ſecret pour apprendre à vivre qui eſt auſſi court: c'eſt de n'avoir pas honte de demander. Voilà les vers de l'honnête homme; liſez, Dorotée..... Eh bien, que vous en ſemble?

Dorotée. Il ſe donne pour un Amant

respectueux & sage, & c'est la routine de tous les hommes; ils entrent en disant qu'ils veulent voir; ils voient & disent qu'ils veulent entendre; ils entendent & disent qu'ils veulent autre chose; & à la fin, il faut vouloir comme eux, si on ne les chasse dès l'entrée.

La mere Géronde. Innocente! innocente! tandis que vous êtes jeunette, prenez comme si vous ne l'étiez pas; car dès que vous ne le serez plus, on ne vous offrira pas comme à la jeunette.

Dorotée. On frappe, Célie.

Célie. Madame, c'est le Seigneur Péruvien.

Dorotée. Et qui lui a permis cette visite? c'est vous, Géronde, & vous allez être cause que ma mere va me gronder.

La mere Géronde. Entrez, entrez, Seigneur Don Bela.

SCENE VI.

DON BELA *& les précédentes.*

Dorotée.

CÉLIE, approchez un siége.

Don Bela. Pardon, Mademoiselle; je n'aurois pas voulu que vous fissiez un pas;

c'eſt à moi de venir des extrêmités du monde pour me mettre à vos pieds. Aurois-je eu le malheur de vous troubler, Mademoiſelle? vous êtes émue.

Dorotée. Pardon, Seigneur Étranger; c'eſt que je n'ai pas bien remis mon cœur de la ſurpriſe de votre viſite.

Don Bela. Tandis qu'il eſt encore à vous ce cœur précieux, votre penſée doit ſouffrir ſans ceſſe de l'embarras de le bien placer.

La mere Géronde. Jeſus! Seigneur, faites-vous apporter ici vos proviſions?

Don Bela. Ce n'eſt rien qu'une miſere de toile d'or avec des chiffons de dentelles.

La mere Géronde. Qui n'a pas vu ouvrir le Paradis, n'a qu'a voir ouvrir ce paquet: Jéſus! quelle magnificence! quelle richeſſe! c'eſt un petit pré du printems que cette étoffe: un Poëte ne l'imiteroit pas avec toutes ſes fleurs. Bénites ſoient les mains qui la travaillerent; bénites celles qui l'ont apportée, & bénites celles qui la donnent.

Dorotée. Il eſt sûr que voilà un ouvrage miraculeux; ces belles fleurs enflammées jouent merveilleuſement avec la verdure de leurs feuilles.

Don Bela.

Le verd, c'eſt de l'eſpoir ; le rouge eſt cruauté.
Ainſi ſont oppoſés l'amour & la beauté.

Dorotée. Oppoſés, peut-être ; mais non pas ennemis.

La mere Géronde. La plus charmante oppoſition à mes yeux, & le Seigneur Don Bela doit en convenir, c'eſt celle des lys de ces jolies mains avec ces fleurs qu'elles embelliſſent en les touchant. La charmante ! elle les retire : on ne veut pas vous les manger, Dorotée. Si j'en parle, c'eſt ſeulement que le Seigneur Don Bela remarquoit de l'œil que ces menus doigts étoient nuds, & qu'il voudroit voir, j'en ſuis ſûre, ſi le diamant leur ſied.

Dorotée. Vous êtes folle Géronde : ah ! ciel ! quelle folie ! eh mais, Géronde, vous ne me les prendrez pas de force, peut-être !

Don Bela. Ce ne ſera point me favoriſer que d'accepter ces deux bagues, Mademoiſelle, à moins que vous ne me permettiez de les placer moi-même.

La mere Géronde. Et ceux que vous m'avez donnés pour les roſettes, ne les

voulez-vous pas placer auſſi ? .... Oh ! voyez le grand mal que j'ai dit ; toujours comme cela, rouge comme une ceriſe au moindre mot.

Don Bela. Je vous avoue, aimable Dorotée, que depuis que je ſuis entré, j'ai regardé autre choſe que vos charmes : j'ai vu cette harpe ; on dit que rien n'égale les ſons de votre voix, ſi ce n'eſt le jeu de vos doigts & l'art de vos vers. M'accorderez-vous la grace de vous entendre ?

Dorotée. Je crains, Seigneur, je crains d'avoir pour juge une oreille trop ſavante.

Don Bela. J'aime la muſique, Mademoiſelle, & je ne la ſais pas.

Dorotée. Vous devez l'aimer ; le goût de la muſique eſt le ſigne d'une ame généreuſe, & la paſſion des cœurs ſenſibles. *Elle prélude & chante.*

Eſt-il un ſort plus triſte que le mien ?
Ce ſort cruel m'a ravi tout mon bien.
Depuis qu'il va fuyant de ſa bergere,
Mon doux, hélas ! mon tendre ami,
Non, je n'ai point, ah ! point du tout dormi,
Amour, que faire ?

Le soir ici, quand mon Amant chantoit,
Dieux ! quel plaisir & quel charme c'étoit !
Depuis qu'il va fuyant de sa bergere,
Mon doux, hélas ! mon tendre ami,
Ma voix toujours, oui, ma voix a gémi.
Amour, que faire ?

La mere Géronde. C'est le refrain de cette chanson qu'on chantoit au tems du du Patriarche Jacob. Laissez-là le reste, & chantez-nous quelque chose de plus gai.

Dorotée.

Gardez vos moutons, Bergeres,
Ne gardez point votre foi ;
Profitez bien de la loi
Qui fit les beautés légeres.
Gardez, &c.

Voyez la vigne coquette
Embrasser l'orme nouveau,
Et sur le buisson moins beau,
Pencher sa feuille discrete.
Voyez, &c.

Voyez l'abeille volage
Baiſer les yeux de l'œillet,
Puis ſe gliſſer en ſecret
Au ſein d'une fleur ſauvage.
Voyez, &c.

Voyez cette tourterelle
Roucouler dans les cyprès,
Ici ſes tendres regrets,
Et là ſon amour nouvelle.
Voyez, &c.

Voyez l'Yeuſe immobile,
Fiere contre les zéphirs,
Mais admettant leurs ſoupirs
Dans ſon feuillage docile.
Voyez, &c.

Voyez cette onde inconſtante,
L'onde eſt faite comme vous;
Prenant l'image de tous,
La perdant dès qu'on s'abſente.
Voyez, &c.

Voyez enfin la fontaine,
Baisant les fleurs dans son cours,
Aller aux riches amours
De ce fleuve qui l'entraîne.
Voyez, &c. (*)

La mere Géronde. La chanson, fût-elle aussi longue que la légende, arrêtez-

(*) Ces vers ne sont point tirés de Lopé de Véga. La romance & l'églogue qu'il fait chanter à Dorotée, ne convenoient point à la situation, & ne fournissoient à l'imitation que des idées tout-à-fait obscures & triviales. Les derniers couplets sont imités de *Gongora*, si vanté pour sa tournure lyrique, son ton burlesque & sa pointe satyrique. Nous citons ce qui nous a paru de mieux dans la piece que nous avons imitée.

Guarda corderos, Zagala:
Zagala, no guardés fé:
Que quien te hizo pastora
No te escusò de muger....

Aquella hermosa via
Que abrazada al olmo ves

là. On ne peut rien dire qu'on doive mieux écouter que ce couplet : il n'y a pas

Parte pampano, diſcreta,
Con el vezino laurel.

Tortolilla gemidora,
Depueſto el caſto deſden
Lalamo hizo ſegundo
Los ramos de aquel cipres.

Reſiſte al viento la enzina:
Mas con el villano pie:
Que, con las ajas corteſes,
A qualquier zefiro cree.

No para una abeja ſola
Sus ajos guarda el clavel:
Beven otras el aljofar
Que guarda ſu roſicler.

El criſtal de aquel arroyo,
Undoſamente fiel
Niega al auſente ſu imagen
Haſta que le buelva a ver.

de Chérubin qui chante ainſi dans la gloire céleſte ; il faut en convenir, & même qu'elle mérite bien qu'on lui paye le plaiſir qu'elle donne ; car c'eſt une faveur qu'elle n'accorde gueres que de chanter.

Don Bela. Mademoiſelle a fait un ſi doux mariage de ſa main & de ſa voix, qu'on ne peut lui faire qu'un préſent marié de cette ceinture de rubis & de diamans.

La mere Géronde. C'eſt que, voyez-vous bien, ce n'eſt pas là de cette bergerie toujours fleurie & mourante, où tout eſt ruiſſeaux, oiſeaux, rivages & fougeres ; ce ſont des choſes qui ne valent plus rien dès qu'on eſt levé de deſſus les gazons. Ceci peut ſe chanter à des Ducheſſes : mais ce n'eſt pas tout, Seigneur Don Bela, il faudroit cette Viergelette à ſon claveſſin ; vous diriez que ce ſont deux araignées de cryſtal qui ſe promenent ſur les touches.

Dorotée. Ah Ciel ! c'eſt ma mere qui frappe : Géronde, hâtez-vous de reconduire Monſieur par la petite porte, ſans quoi je n'aurois plus la liberté de recevoir ſes viſites.

Don Bela. Et quand sera-ce, ma chere Demoiselle?

Dorotée. La Maman vous le dira.... Pour un Péruvien, je ne le trouve pas mal.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DON FERNAND, JULE.

Don Fernand, sa guittarre à la main.

Le bonheur,
C'est la fleur
Qu'un même jour voit naître, briller & mourir:
Mais la peine,
C'est le chêne
Que le tems a fondé pour ne jamais périr.
La vie est passagere;
L'espoir dure long-tems:
L'éternité n'est rien pour aimer ma bergere,
Et pour ne la pas voir, c'est trop que des momens.

Jule, je ne suis arrivé que d'hier, & je me repens aujourd'hui d'être venu.

Jule. C'étoit bien la peine de se dévorer d'impatience comme vous faisiez, jusqu'à vouloir que le soleil se levât devant le jour.

Don Fernand.

Courez, courez fuseaux sous les doigts de ma mie :
Zéphir annonce le matin ;
Courez fuseaux, & de son lin
Hâtez-vous d'épuiser sa quenouille jolie.

Ah ! Jule ; ma pensée ne peut revenir que sur elle.

Jule. Prenez un livre : tenez, voilà Platon.

Don Fernand. C'est un sot.

Jule. Blasphême d'Amant ! Eh bien, voilà de l'amour.

Don Fernand lit. « Théagènes & Chariclée demeurerent seuls dans la grotte ; » dès qu'ils se virent seuls, ils se tendirent les bras amoureusement ». Malédiction sur toi, serpent ; tu veux donc m'empoisonner. Ah ! volage, volage Dorotée, les vôtres se rouvriront-ils pour moi ? Dresse l'échiquier, Jule ; l'attention du jeu pourra me distraire.

Jule. Voilà les pieces posées. Eh bien, vous regardez, & vous ne jouez pas.

Don Fernand. Non, Jule; c'est un jeu funeste; on y peut perdre la dame, & cela porte malheur. Voyons les fleurets. Non, raconte-moi plutôt quelque chose.

Jule. J'ai lu.

Don Fernand. Point de science.

Jule. Savez-vous l'histoire de ce pauvre Manrique & de sa Dame?

Don Fernand. Les plaisirs & les douleurs d'autrui ne passent dans nos oreilles que comme des songes dans notre pensée.

Jule. Voulez-vous une fable?

Don Fernand. Fable d'amour?

Jule. Oui; c'est l'Amour même qui fut un jour piqué par une abeille; l'enfant pleura, l'abeille mourut. Ah! pauvre abeille, perfide Amour, que n'es-tu mort toi-même!

L'enfant alla gémir auprès de sa mere; il arrosoit de grosses larmes les genoux de la belle Vénus, & pressoit sa blessure contre ses mains divines. Vénus est bonne, elle punit l'abeille, qui ne vivoit plus. Ah! pauvre Abeille! perfide Amour! que ne te punissoit-elle toi-même! (*à part.*) Il faut amuser mon enfant.

Don Fernand. J'aime ta fable ; le ton triſte me plaît. Heureux qui peut pleurer ſa maîtreſſe ! Oui, Jule, j'aimerois mieux boire les cendres de Dorotée, & gémir toute ma vie, que de la ſavoir infidelle.

Jule. Qui vous a dit qu'elle l'étoit ? N'eſt ce pas du devoir d'un Amant que de croire ſa beauté hors du rang des autres femmes ?

Don Fernand. Ah ! Jule ; ſi je n'aimois pas Dorotée, je n'imaginerois pas ce qui peut être.

SCENE II.

LA MERE GÉRONDE, DON BELA *& ſon Valet.*

La mere Géronde.

J'ENTRE, parce qu'on a plutôt fait d'entrer que d'appeller. Je vous apporte le ſalut de Dorotée ; je n'ai pas beſoin d'autre compliment.

Don Bela. De Dorotée, mon Ange ; & tant d'attentions, tant de bontés ! Comment va-t-elle depuis hier ?

La mere Géronde. Oh ! ce n'eſt pas votre affaire que de ſavoir comment vont

les filles. Ne savez-vous pas encore qu'une souris peut passer dans une chambre, qu'une mere peut gronder, que le Ciel peut tonner, & qu'un jour peut arriver? De ce jour-là j'en suis délivrée aussi bien que du mal de dents; car la jeunesse, voyez-vous, c'est de l'argent prêté au printems, & qui coûte beaucoup en hyver.

Don Bela. Vous êtes fraîche & ferme, la Mere; il ne faut pas vous plaindre encore.

La mere Géronde. Une cloche fêlée ne se soude jamais bien. La cloche, c'est la femme: la plus jeune ne rend pas le meilleur son; la plus vieille se fait entendre sans cesse. Personne ne chante plus souvent que ceux qui ont la voix fausse. Parler de soi, c'est signe de foiblesse; vouloir qu'on nous parle, c'est signe de sottise. Voilà pourquoi l'on dit que jeunesse & vieillesse se ressemblent.

J'ai vu le tems où je croyois que tout le monde étoit fait pour moi; je sens aujourd'hui que j'ai besoin de tout le monde; je n'ai pas un sou pour me faire enterrer: je ne voudrois pas aller au cimetiere de la paroisse avec un méchant *Kyrie eleison;* je me reconnois trop gran-

de pécheresse pour recevoir sur moi les rosées célestes promises seulement aux Elus de mon Sauveur.

Don Bela. Laurent, donne-lui quelques réales.

La mere Géronde. (*à part.*) Les cordes se détendent; il est bien vrai que dans les amours & dans le monde il n'y a que l'entrée d'agréable; il faut savoir perdre quelque chose. (*haut.*) Don Bela, je vous remercie : ce n'est pas pour moi que je suis venue; je ne sais point lasser la générosité, ni fatiguer les oreilles. Voilà le mémoire de la Couturiere de Dorotée : tout ce que je vous demande, Monseigneur, c'est de faire par dessus, l'habit que vous m'avez donné : je n'en mérite pas davantage, & pourtant je pourrois bien dire comme le Proverbe : depuis mon dernier accident, je suis fille tout comme une autre; fasse qui peut faire, se taise qui le verra, & malheur aux bavards.

Don Bela. Vous ne les craignez pas, Géronde ?

La mere Géronde. Très-bien dit, Monseigneur. Là dessus je m'en vais à l'église; car quoique le coup de poële ne m'ait pas fait de mal, encore est-il vrai qu'il me noircit,

SCENE III.

DON FERNAND, JULE.

Jule.

JE sais tout. J'ai trouvé cette beate, jadis compagne de la bénite Géronde. C'est une femme qui tient l'œil de Dieu dans sa main. Elle voit tout ce qu'on cache. Elle m'a dit que Dorotée avoit d'abord pleuré beaucoup ; qu'elle avoit porté un habillement de tristesse ; qu'elle avoit ensuite un peu relevé ses cheveux ; remis des agraffes à sa robe ; changé cette robe contre une parure de reine ; chassé sa Célie pour prendre la Felippotte de Géronde ; tapissé sa chambre d'étoffes de Londres ; fourni sa vaisselle tant en or qu'en argent ; parfumé tout son linge, & pris à son service deux Négresses de la plus belle qualité. Demander à une fille d'où tout cela lui vient, c'est lui reprocher la qualité de malhonnête, la beate ne l'a pas fait. Mais comme c'est une de ces femmes qui font des regîstres pour le jugement dernier ; elle s'est informée. Elle a su qu'on voyoit toutes

les

les nuits devant sa porte un valet encapuchoné ; & qu'il y avoit un Péruvien de quarante à cinquante ans, qu'elle avoit la bonté d'instruire des mœurs de notre galante Espagne. Maintenant, mon cher Ami, puisque vous n'aimez ni le vin, ni le jeu, ni la chasse, faites-nous quelque beau Poëme, comme ceux de Naples recouvrée, de l'Austriade ou de l'Araucana. (*)

Don Fernand. Que le ciel sensible aux imprécations de l'amour trahi, à la vengeance du galant homme trompé, au

(*) *Napoles recuperada* est un Poëme estimé du Prince d'Esquilache : il y a une superbe édition de ses Œuvres, faite à Anvers avec les caracteres hérités des Plantins en 1658. La *Araucana* est un Poëme de Don Alonzo de Ercilla, Soldat & Chantre des expéditions des Espagnols contre les Indiens d'*Arauco*. Ce Poëme n'est connu en France que par le titre, & par deux mots de feu Voltaire, qui ne paroît pas l'avoir lu. L'*Austriada* est de Juan Rufo, très-loué par Cervantes; mais son Poëme, qui n'est qu'un Panégyrique de la Maison d'Autriche, est demeuré au-dessous des deux autres.

sentiment sacré du Poëte, confonde les yeux de ta beate, & ta langue maudite. Cruel, cruel Ami, tu veux que j'écrive, & tu viens de m'ôter tout mon génie.

Jule. Eh quoi, Fernand, c'est l'amour qui le donne.

Don Fernand. C'est l'amour qui le perd. Je ne me sens de génie que pour maudire, que pour perdre & m'abymer moi-même après les lâches, les séducteurs, les infames & l'infidele qui rabaissent mon noble caractere à côté d'eux.... Jule, je suis un sot. Je veux t'apprendre à connoître cette cire obéissante qu'on appelle la femme. Dorotée m'a trahi. Je te ferai voir des merveilles.

SCENE IV.

DOROTÉE, FELIPOTTE.

Dorotée.

A qui parlois-tu tout-à-l'heure ?

Felipotte. A Don Bela. Je lui ai dit que vous écriviez, & je lui ai fait entendre que ce ne seroit pas un secret pour lui.

Dorotée. L'a-t-il crû ?

Felipotte. Jugez-en puiſqu'il eſt allé attendre votre lettre.

Dorotée. Vous êtes trompés l'un & l'autre. Je n'ai pu attendre que Don Fernand ſe ſouvienne de moi. Les hommes ont auſſi de l'empire ſur eux-mêmes.

Felipotte. Oui, quand ils ſont offenſés.

Dorotée. Je viens d'écrire la lettre la plus adroite, mais la plus tendre, la plus touchante, & ce qui t'étonnera, la plus remplie de la paſſion qui me brûle encore. Un premier amour eſt éternel, Felipotte : & depuis ſix mois que je reçois les viſites & les offrandes de Don Bela, chaque offrande, chaque viſite m'a rappellé mon cher Fernand avec toutes les graces fieres, la paſſion, les talens & la noble généroſité qui manquent à ſon rival.

Felipotte. Si bien que vous écrivez à Don Fernand ; le poſtillon ne ſera pas long-tems en route ?

Dorotée. Quoi, ma fille, ne ſais tu pas qu'il eſt à Séville ?

Felipotte. Je ſais au contraire qu'il n'y eſt pas. La beate Bernarde l'a vu : elle a parlé à ſon ami Jule....

Dorotée. Don Fernand dans Madrid ! ſans me l'apprendre, ſans me voir ! brûlons ma lettre. Il eſt toujours certain qu'il revient le premier ; & comme il va payer ſa colere, Felipote ! Voici vraiment le cas de faire jouer la rigueur & l'indifférence, & de faire uſage du proverbe qui dit : la ſervante du Curé gronde, quand elle craint d'être grondée. Vois donc ce qui ſe paſſe dans la rue.

Felipotte. Madame, ce ſont des hommes qui ſe tuent : ah ciel ! ce ſont eux-mêmes. C'eſt Don Fernand & Don Bela.

Dorotée. C'eſt comme ſi tu me diſois que le Péruvien eſt mort.

Felipotte. En vérité, Madame, je viens de le voir tomber.

Dorotée. Viens, Felipote. Je ſuis la plus heureuſe des femmes. On ne tue pas ſon rival quand on n'a plus d'amour. Don Fernand m'aime. Je l'appaiſerai. Mais, Felipote, que je le plains ! Le malheureux eſt perdu, & je vais l'abreuver de mes larmes.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MARFISE, CLAIRE, DOROTÉE, FELIPOTTE.

Marfise.

LE Prado ne fut jamais si brillant, & ne me parut jamais si triste.

Claire. Je vous annonce une dame de votre connoissance.

Marfise. Belle Dorotée, vous venez vous faire ici des ennemis avec tant de charmes que vous apportez.

Dorotée. En vérité, Madame, comme je me couche, je me leve : & c'est par-là que je crois mériter votre compliment.

Marfise. On diroit, Madame, que ces diamans vous sont venus de l'Inde.

Dorotée. Je ne connois personne au-delà des mers.

Marfise. On m'a dit pourtant.....

Dorotée. Appellez-le par son nom, Madame : n'est-ce pas Don Fernand ?

Marfiſe. Il ne me diſoit rien à Madrid : il me dit encore moins depuis qu'il eſt dans Séville.

Dorotée. Il faut donc qu'il ait une hyppogriffe pour revenir la nuit chanter & tuer des hommes ſous ma fenêtre.

Marfiſe. Don Fernand dans Madrid ! pardon, Madame, ſi je perds l'honneur de vous accompagner.

SCENE II.

DOROTÉE, FELIPOTTE.

Dorotée.

NE la trouves-tu pas charmante, avec ſes mains qu'elle me montroit, comme ſi j'euſſe dû en devenir amoureuſe?

Felipotte. Madame, ne voyez-vous pas là bas votre homme, ce Cavalier qui fend l'air, ſon plumet noir à la main ?

Dorotée. Oui, Felipotte. Je vais abbaiſſer mon voile : aſſeyons-nous au bord de la fontaine.

Felipotte. Vous êtes ſûre qu'il ne me connoît pas.

SCENE III.

DON FERNAND, JULE *& les préeédentes.*

Felipotte.

CES Meſſieurs ne cherchent-ils point leur compagnie ?

Jule. Ce ſont elles. Mais ne vous arrêtez pas. Les femmes ſuivent qui les fuit : & celles-ci viendront après vous par la ſeule raiſon que vous n'allez pas après elles.

Don Fernand. Laiſſe-moi faire.... Honoré, charmé & très-empreſſé de pouvoir ſervir ces Dames ; ce ſont les premieres à qui j'ai l'honneur de parler depuis ſix mois.

Felipotte. C'eſt ce que devroit taire un Cavalier tel que vous. Et que vous ont-elles fait ?

Don Fernand. Mademoiſelle, les malheureux ſont diſcrets.

Felipotte. Et par conſéquent les malheureux ſont aimés.

Don Fernand. Non, Mademoiſelle,

mais quelquefois, & par caprice, favorisés. Le cœur se garde à la fortune.

Felipotte. Avec beaucoup d'esprit, vous êtes dans une erreur. Le cœur se rend à la fortune, & se conserve au mérite.

Don Fernand. Cela peut être ; mais le mérite ne le conserve pas. Votre compagne, Mademoiselle, auroit-elle quelque indisposition ?

Felipotte. Oui, Monsieur : une humeur qui l'empêche de parler aux hommes depuis six mois. Si vous promettiez de ne nous pas dire de douceurs, nous vous prierions de vous asseoir, & de nous raconter l'histoire de vos chagrins.

Don Fernand. Je me placerai donc à côté de l'aimable muette. Si elle n'a pas assez de bonté pour occuper nos oreilles, elle a le secret de flatter nos yeux ; & ces mains charmantes m'en rappellent d'autres qui m'ont été bien cheres : elles sont si ressemblantes, que mes levres se portent d'elles-mêmes à reprendre sur celles-ci l'heureux droit qu'elles avoient sur les autres. *Il les baise.*

Que puis-je vous dire, Mesdames ? Je reçus pour tout bien, en recevant le

jour, un cœur noble avec la nobleſſe du ſang : on me trouva quelque docilité ; on m'inſtruiſit. Mes parens moururent ; mon tuteur emporta mon petit héritage aux Indes. Ces Indes m'ont toujours été fatales. Je demeurai dans Madrid avec mon cœur & mon épée.

Jule. Ces Dames ont l'air de rire de la fatalité des Indes.

Don Fernand. Ces Dames ignorent pourquoi je parle de cette fatalité, & ne rient peut-être que de mon opinion, qui eſt tout-à-fait contraire à celle de leur ſexe.

Avec mon cœur & mon épée, on daigna compter les quinze ans que j'avois à mon retour d'Alcala, & je ſus plaire dès-lors. C'étoit, comme vous le penſez bien, un cœur naïf, une ame toute pure, un eſprit ignorant qui ne connoiſſoit pas les Indes. L'aimable perſonne ſe nommoit Marfiſe ; je la voyois, je lui parlois avec la douce familiarité d'un couſin avec ſa couſine. Nous ne ſavions pas du reſte ſi nous nous aimions, & il entroit ſi peu de vues & de malice dans nos charmans badinages, qu'elle ſe laiſſa marier.

L'époux étoit un homme de Lettres

assez bien lettré, & une espece de monstre dans son état, puisqu'il étoit riche par les faveurs de la fortune, & qu'il fut heureux par celles de la beauté. Nous pleurâmes derriere une porte nous deux Marfise; nous mêlâmes tendrement nos larmes & nos plaintes avec nos adieux sur nos levres.

Felipotte Vous devez être un aimable pleureur, Cavalier?

Don Fernand. Mademoiselle, j'ai l'ame un peu Portugaise; & croyez que quiconque n'a pas reçu de la nature un cœur sensible, pourra bien être Poëte; mais qu'il ne sera jamais touchant: j'ai le malheur d'être Poëte, & plût au Ciel que je me fusse garanti de celui d'être amoureux!

Felipotte. Vous avez donc bien souffert pour Marfise?

Don Fernand. Les femmes de son caractere souffrent plus qu'elles ne font souffrir. Cependant elle n'eut pas le tems d'être malheureuse en mariage; l'époux, un peu trop plongé dans le desir de la beauté, oublia son âge, & perdit la vie, comme un bon Chevalier dans sa noble aventure. On ramena Marfise; mais

quand je la revis, j'avois vu, pour le malheur du reſte de ma vie, une beauté dont je ne ſais comment dire le nom.

Si je l'appelle ſyrene, elle en a tous les charmes; ſerpent, elle en a la perfidie & la flexibilité; Circé, elle en a tout l'art...

Felipotte. Les hommes voudroient que les femmes fuſſent à eux comme les vaſſaux d'Arragon, avec le droit de les traiter bien ou mal ſelon leur fantaiſie.

Don Fernand. Je n'accuſe qu'une femme, & je ne juſtifie aucun homme. Pour ſuivre mon hiſtoire, j'employai tout ce que l'art m'apprit d'élégance & de parure, & j'allai voir Dorotée. Je ne ſais quelle étoile propice aux Amans régnoit alors dans les Cieux; nous nous vîmes, & nous nous aimâmes.

Felipotte. Eh quoi! ſi promptement?

Don Fernand. La réflexion jamais ne fit naître un véritable amour; mais un monſtre, languiſſant & froid, intermédiaire entre l'amour & l'amitié. Les ames que le Ciel deſtine à s'unir ſe reconnoiſſent d'abord; & les femmes ſe trompent ſouvent, lorſqu'elles perdent leur bonheur pour éviter le vain reproche de facilité.

Felipotte. Cet amour devoit en conséquence durer autant que la vie.

Don Fernand. Il le devoit, & il eût duré, si la femme ne trompoit pas le Ciel comme elle trompe toute la nature. J'étois pauvre, Mademoiselle; il n'y a pas d'infidélité qui ne s'explique, & qui même ne se justifie par ce seul mot. J'étois pauvre, & je fus un moment riche par l'amour: un moment l'infidelle voulut se glorifier de l'Amant qui songeoit moins à l'honorer qu'à l'aimer, elle me força de me couvrir du prix de ses joyaux. Elle sait de combien de larmes j'arrosai les dons de son amour, & les généreuses mains que je ne pouvois couvrir de diamans.

Felipotte. Permettez, Seigneur; vous nous faites un roman qui manque d'une de ses parties: vous ne parlez point de rivaux.

Don Fernand. Quand on a tout le monde pour rival, on n'en craint aucun; & tel est le fort du véritable Amant, qu'il ne peut pas plus soupçonner sa maîtresse, que pardonner un seul regard qu'un autre porteroit sur sa beauté. Hélas! je goûtois le bonheur de la confiance,

lorsqu'un jour, le lendemain d'un jour céleste, elle vint me dire que nos amours étoient rompus. Que peut répondre un Amant ? quelles plaintes, quelles larmes, quelles prieres peuvent changer la résolution d'une femme qui l'a prise assez forte pour prononcer des mots qu'on laisse toujours à deviner. Nos résolutions s'étoient accordées pour nous aimer : elles s'accorderent pour nous séparer & pour changer.

Felipotte. Que voilà bien ces Messieurs! Quoi! tout aussi-tôt allumer un nouvel amour sur les étincelles du premier !

Don Fernand. Permettez-moi de répéter que voilà bien ces Dames ! Ne jamais souffrir en nous ce qu'elles se permettent, nous accuser de leurs propres fautes, & nous reprocher jusqu'aux outrages qu'elles nous ont fait dévorer. Non, Mademoiselle, je ne changeai pas tout de suite : je craignis même de ne le pouvoir faire, si je ne m'éloignois : j'eus des chevaux ; je voulus sortir par une porte de Madrid, & il me fallut détourner de ma route pour passer sous la fenêtre de l'infidelle, avec les sentimens d'un enfant qui revient roder autour des murs pater-

nels dont il fut chaſſé. Je ne fis point de lieue que l'amour n'allongeât devant moi ; mais la fierté fit heureuſement tête à l'amour, & j'entrai dans Séville en tournant mes regards encore du côté de Madrid. Ce fut un enfer que Séville. Je m'échappai du côté de Cadix, toujours penſant, pleurant, faiſant des vers ſur les routes ; & le dernier trait de mon déſeſpoir, ce fut de gravir parmi d'affreux rochers, où prenant le portrait de la parjure de cette main, & mon poignard de l'autre ...

Felipotte. Ah! bourreau, vous avez tué Dorotée.

Don Fernand. Je creuſai dans un peu de terre qui couvroit le roc, & je fis un ſépulcre *à la fatale image de la beauté.* Ce furent les mots que je gravai ſur une pierre dont je chargeai ſa ſépulture ; & du déſordre de mes eſprits je ne pus tirer un ſeul vers pour l'honorer davantage. Enfin, de la hauteur de l'amour où j'étois, & des nobles idées qui me faiſoient accuſer l'ingrate, je ſuis redeſcendu aux conſidérations vulgaires. J'ai vu qu'une femme ne pouvoit avoir que le courage de l'offenſe, & non celui de la réſiſtance ;

que l'intérêt combattoit en géant contre sa foiblesse, que sans sa mobilité, peut-être seroit-elle moins aimable : que la nature lui faisoit une loi de l'infidélité ; que l'amour étoit un arbre majestueux dont la racine ne s'étendoit point dans les sables, & que c'étoit la folie ridicule d'un enfant de vouloir qu'une chose ne fût pas ce qu'elle étoit. Je pardonnai ; &, n'ayant plus rien à faire à Cadix, rien à craindre à Madrid, j'y suis revenu chercher un amour plus constant, sans espérer néanmoins l'union de la constance & de la fidélité.

Dorotée. Je n'y puis plus tenir. *Elle se découvre.* Allez, Monsieur, courez : Chevalier fidele, à votre amour constant, ne vous flattez pas que je vous arrête ; vous n'êtes qu'un traître, un ingrat, un parjure, & l'on trouve assez d'hommes tels que vous.

Don Fernand. De sorte que Madame ne se cache point d'en reprendre d'autres malgré leurs imperfections. Pardonnez, aimable Dorotée ; vous m'avez surpris mon secret ; vous m'en voyez consterné de surprise : me permettrez-vous de ne point pénétrer dans les vôtres ?

Dorotée. Ah ! cruel ! quand je t'aurois fait tous les outrages dont tu te plains, tu ne pouvois me punir par une auſſi horrible vengeance que celle de ton diſcours.

Don Fernand. Je n'ai point prétendu me venger, Madame. L'ignorance où j'étois eſt mon premier garant ; & puis le Ciel exempte la beauté des ſuites de nos douleurs : en nous abandonnant, elle nous laiſſe des ſouvenirs trop chers pour les ſacrifier à la plus triſte des paſſions.

Dorotée. Ah ! Don Fernand, ſi vous les gardiez ces ſouvenirs, vous ſeriez moins conſolé que vous l'êtes. Je reconnois bien ta voix, perfide ; mais ce n'eſt plus ton langage.

Don Fernand. C'eſt que Madame aura sûrement oublié la langue Eſpagnole dans l'exercice de celle du Pérou.

Dorotée. Don Fernand, ſi vous êtes un digne Cavalier, par la douleur que vous faites entrer dans mon ame, par le ſouvenir de notre amour, par pitié, venez m'entendre ; fuyons de ce lieu trop paſſager, fuyons tous les témoins ; allons nous expliquer, & donnez-moi la main.

Don Fernand à part. Jule, va m'attendre chez Marfise ; tu vois d'avance le reste de l'aventure.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARFISE, CLAIRE, DON FERNAND, JULE.

Marfise.

COMMENT voulez-vous que je vous croye ? Est-il de la foi dans les paroles des hommes ? & ne m'avez-vous pas dit mille mensonges qui doivent me tenir en garde contre votre sincérité ?

Don Fernand. Vous avez vu mon repentir, mes larmes ; vous me voyez encore à vos pieds. Ne me croyez point, ma chere Marfise ; l'amour consiste en œuvres. Attendez l'effet de ma derniere résolution pour couronner le dernier vœu que je ferai de ma vie, qui est de vous

adorer, & de m'attacher sans cesse à mériter mon pardon.

Marfise. Que vous avois-je fait, Don Fernand? qu'avez-vous souffert de mes caprices, de ma jalousie? Avez-vous jamais appris que ces tristes yeux, que vous avez condamnés aux larmes, aient pu s'arrêter sur un autre homme, ni que j'aie reçu les présents & les services d'aucun Prince du Pérou? J'ai vécu martyre de ma constance à tout pardonner, de mon désintéressement, de ma foiblesse contre vous, & de mon innocence. Mais les cœurs honnêtes ne sont pas heureux entre les mains des hommes; ils n'ont point le charme des séductions, & c'est un froid mérite que la tendresse & la sincérité : c'est même s'abuser que d'établir un retour de tendresse sur la reconnoissance; & quel homme, s'il interrogeoit son cœur dans le cas où vous êtes, ne se diroit pas : Plus elle a eu de bontés & de mérites, plus elle m'a fait de bien, & moins j'ai pu l'aimer. Il faut un autre art; celui qui fait employer les rigueurs & les faveurs, la soumission & les caprices, les outrages, les rivalités, les fureurs, les mépris. L'homme veut être remué :

la paix lui ravit son bonheur ; les délices deviennent ameres dans sa bouche, & il lui faut des poisons pour s'enivrer.

Don Fernand. Oui, Marfise, oui, mon idole, désormais adorée ; mais ce n'est-là que le moment d'une erreur nécessaire pour mieux goûter la jouissance de la vertu. Ce sont des reproches que vous faites à la bizarrerie de la nature humaine, & il n'y a point d'homme qui ne puisse dire de même : les cœurs honnêtes ne sont pas heureux entre les mains des femmes ; elles s'ennuient aussi du bonheur, & le plus tendre de leurs Amans fut toujours le plus maltraité.

Marfise. Que vous m'avez coûté de larmes !

Don Fernand. Si je n'eusse pas été ingrat, c'eût été vous peut-être qui me les auriez fait verser.

Marfise. Allez, Don Fernand, jamais vous n'en verserez une que je ne la mêle dans un torrent des miennes. Ingrat, tu me la repromets encore ta foi ! Je me livre à mon illusion trop charmante : je me laisse abuser. Je te supplie, par le souvenir de ce moment qui m'est si

cher, & où je te vois si tendre, de ne me désabuser jamais, si tu dois encore me tromper.

SCENE II.

DON FERNAND, JULE.

Don Fernand.

CETTE femme vient de conjurer contre l'esprit infernal : je sentois à sa voix le fantôme s'éloigner de ma pensée. Que je sois le plus déshonoré des hommes, si je ne suis fidele à tant de charmes & de bonté !

Jule. Ne faites pas encore des sermens ; il faut dénouer l'amour avec patience ; car dès qu'on le rompt, il se renoue.

Don Fernand. Je sais que c'est un feu qui s'allume dans les larmes ; mais je crois qu'il s'éteint dès qu'on le souffle. J'ai retrouvé Dorotée plus remplie d'amour qu'elle n'en a jamais eu, plus empressée à réveiller le mien, & moi, je ne l'ai plus trouvée si belle, ni si spirituelle : elle m'a dit des choses qui m'ont fait

ſourire de pitié. Je ne voulois qu'un moment de vengeance, & le ſingulier honneur de la reprendre à mon rival; mais quand elle m'a fait voir ſon affliction, quand elle s'eſt plaint de la violence de ſa mere, qu'elle s'eſt étendue dans le tableau des imperfections du Péruvien, qu'elle m'appelloit ſon bien, ſon ame, ſon premier & dernier amour; c'étoit comme un poids qui ſe levoit de deſſus mon ame. Mes yeux voyoient autre choſe qu'elle, & mes oreilles entendoient d'autres paroles; de ſorte qu'au moment de nous ſéparer, j'ai ſenti qu'il y avoit déjà plus d'une heure que je le deſirois; & tout au contraire, je ne me ſuis jamais ſenti ſi tendrement ému qu'en revoyant Marfiſe: je tremblois ſur mes genoux; & tu dois t'appercevoir encore à l'émotion de ma voix, qu'il ſe paſſe quelque choſe d'extraordinaire dans mon cœur. Je ne ſais ſi je dois eſpérer plus de bonheur, ſi Marfiſe ſera toujours le même, ſi ce cœur précieux ne s'altérera jamais; mais infortuné pour infortuné, je promets & je jure de l'être plutôt par la vertu que par l'amour.

Jule. Je crois, Don Fernand, que c'eſt Euripide qui a dit qu'il n'y avoit qu'une ſeule choſe à croire des femmes.

Don Fernand. Et quelle eſt-elle?

Jule. C'eſt que quand elles ſont mortes, elles ne peuvent revenir.

On dira peut-être que voilà un acte bien court: Nous pouvons aſſurer qu'il a pourtant cent trente pages d'impreſſion, & qu'il en reſte deux autres de la même étendue, qui ne fourniroient pas un meilleur dénouement, & où le bon Lopé de Vega perd la tête tout-à-fait. Au reſte, on eſt prévenu que ce n'eſt pas une Comédie: cet Ouvrage en a un peu plus la forme dans notre extrait que dans l'original, où, en diſcours étrangers, en diffuſions, en proverbes, en quolibets, en aſſez méchants vers de toute eſpece, il falloit dévorer ſix cens pages, plus aiſées à refaire qu'à réduire à quelques feuilles. Heureuſement qu'il y a de bonnes idées, *& l'or trouvé dans du fumier n'en eſt pas moins de l'or.*

Nous n'avons pas cru devoir corriger les

fautes qui bleſſent l'Art dramatique, en conſervant ſa forme au Roman : elles ſerviront à nous expliquer cette prodigieuſe fécondité des Eſpagnols dans le genre dramatique, & à nous faire comprendre qu'il eſt poſſible de faire une Comédie en un jour.

TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

AMELONDE,

OU

LA VESTALE.

Paris, LOYSON, 1679, *petit in-12. Donné à la Bibliotheque du Roi par l'Abbé* D'AUBIGNAC.

POURQUOI faut-il que le genre de notre travail nous oblige sans ceſſe à relever les foibleſſes de toutes les Nations ? Sans les paſſions, point de foibleſſes ; ſans nos foibleſſes, point de Roman. Annoncer un nouveau Roman, c'eſt preſque dire aux hommes, je vais commencer par vous parler de vos vices ; vos vertus, s'il eſt poſſible viendront groupper, ou racheter le noir de mes tableaux ; cette tâche eſt quelquefois affligeante pour nous & pour ceux

ceux qui nous lisent; & dans ce moment elle nous paroît bien plus pénible encore. Nous allons parler des Romains; nous serions si flattés d'emboucher la trompette & de promener nos Lecteurs sur la scène du monde, qu'ils ont occupée avec tant de gloire, de leur montrer ce Capitole devenu le Sénat d'un peuple de Héros, & la Métropole du monde guerrier, ce Capitole pauvre & sans décoration, dans lequel Cydneas crut trouver des demi-dieux. Nous serions si flattés de reposer nos Lecteurs sur cette galerie admirable de grandes actions que tous les genres d'héroïsme ont embellie; nous dirions... Eh! que ne dirions-nous pas? Est il une vertu dans l'Europe moderne, qui n'ait son modele dans les archives de Rome! C'est dans les Annales précieuses des premiers siécles de cette République que le bon Fils, que le bon Pere, que le bon Citoyen, que le Conquérant sage & modeste aiment à lire. Rome dès le troisieme âge n'étoit plus reconnoissable; aussitôt qu'elle eût rougi de son étendard pastoral, & qu'elle eût soulevé l'Aigle dorée, aussitôt que le marbre eût commencé à couvrir les Temples,

que le bon Roi Tulle croyoit avoir assez décorés avec de la pierre; aussitôt que Rome si rédoutable sous ses Dictateurs, qui comme des dieux tutélaires venoient opposer l'égide de Minerve, & le bouclier de Mars aux traits des Marius & des Scylla, & aux incursions des Gaulois & des Rois Africains; aussitôt que Rome eût reçu dans son sein les riches dépouilles de Carthage, & que le Sénat avili par le mélange des familles Patriciennes & Plébeïennes, eut permis qu'un Triumvirat cruel jettât les fondemens d'un Etat moitié Républicain, moitié Monarchique, assemblage informe de deux pouvoirs opposés que Théodose anéantit; Rome eut des vices, Rome eut du luxe; l'amour qui avoit été jusques-là un sentiment secondaire & le prix de mille services rendus à la patrie, l'amour devint le premier besoin d'un peuple efféminé. Ce ne fut plus ce rayon sacré que Prométhée avoit dérobé au ciel pour le bonheur du monde, & qui épuroit les ames; la flamme pâlissante de l'amour ne jettoit plus que des feux impurs, allumés aux orgies d'Apicius, ou dans les banquets de Lucullus; alors

Flora recevoit des hommages & pouvoit étaler impunément le luxe que Laïs avoit apporté à Corinthe; alors les traits d'héroïsme s'affoiblirent, alors on ne retrouvoit plus dans les femmes cette ardeur pour la gloire; pas une d'elles ne se sentoit plus capable d'exiger des prodiges. Alors Rome se moquoit des vertus qu'elle ne pouvoit plus imiter : on tournoit en dérision la maîtresse d'Alcibiade, qui dédaigna cet illustre amant, parce qu'ayant eu dix guerriers à combattre, il n'avoit triomphé que de neuf & avoit été vaincu par le dixieme. On tournoit en ridicule la touchante piété de ce bon Fabius d'Orso, qui religieux observateur d'un sacrifice institué par sa famille, sort du Capitole assiégé par les Gaulois, emportant les choses nécessaires à la cérémonie & passe au milieu du camp des ennemis pour aller au Mont-Quirinal, sur lequel il sacrifie; & retourne au Capitole après avoir inspiré le respect & l'admiration aux Romains & aux Gaulois. Rome alors n'offroit plus à l'œil de l'étranger que le spectacle d'un peuple énervé; & c'est sous ce dernier âge que se passe la scène du Roman.

Nous n'offrirons donc que le tableau de la Rome déformée.

Rome dans l'antique enceinte de ses premiers murs, sembloit n'être peuplée que de dieux & de demi-dieux, parce que les citoyens étoient des héros : en effet, un peuple ne s'éleve à la divinité qu'autant qu'il se croit une émanation d'elle. Le peuple avili & corrompu n'a plus de temple, n'a plus d'autels ; il semble vouloir briser les liens de sa filiation céleste ; c'est ce qui arriva à la Rome moderne. On sent bien que ce peuple, d'abord si vertueux, dut bâtir un temple à Vesta. Sous ce nom, les Romains adoroient la flamme sacrée de la vertu & du courage qui les inspiroit ; un feu pur étoit entretenu nuit & jour dans son temple, par des Vestales consacrées dès leur tendre enfance à la garde de ce dépôt, d'où dépendoit la destinée de la République : ce feu : emblême parlant de la chaleur sacrée que la sagesse entretient dans les ames, devoit brûler toujours. Son extinction menaçoit Rome d'une grande calamité. Eh ! quel homme n'est pas perdu sitôt que cette flamme sacrée s'éteint en lui ! Vesta seule pouvoit rallumer le feu.

Dans l'interpoſition de Veſta, qui ne reconnoîtroit le pouvoir des remords & le retour à la ſageſſe! La Veſtale coupable étoit condamnée à être enterrée vivante ; ce ſupplice étoit cruel & annonçoit l'importance de la faute.

Le feu ſacré ne ceſſa de brûler durant les premiers âges de Rome ; ſa flamme pure s'élevoit juſqu'aux voûtes élevées du temple. Une main innocente en attiſoit le foyer religieux. Des Vierges timides chantoient des hymnes en l'honneur de la Déeſſe. La Déeſſe étendoit ſon bras protecteur ſur Rome ; & Rome conſervoit ſa pureté primitive. Les Prêtreſſes, qui étoient en commerce avec Veſta, participoient aux honneurs rendus à la divinité; leur perſonne étoit ſacrée ; elles ne ſe montroient en public que pour y recevoir des hommages inouis; dans les fêtes nationales elles occupoient un banc réſervé pour elles ; ſitôt qu'elles paroiſſoient on s'inclinoit.

Ces beaux temps étoient paſſés : le reſpect s'étoit affoibli, le peuple ne croyoit plus au pouvoir de Veſta ; cependant le temple ſubſiſtoit, les châtimens étoient les mêmes pour les Veſtales. Les Pontifes

étendoient leur domination sur ces Prêtresses, autrefois aussi indépendantes que la Déesse. Les Pontifes, jaloux de perpétuer l'empire des dieux sur un peuple qui n'avoit plus de vertus, ne choisissoient plus les Vestales; il leur suffisoit que le nombre ne diminuât point. Elles étoient autrefois des Prêtresses volontaires; ils en firent des victimes coupables. Ce temple qui jusques-là n'avoit retenti que des chants & des hymnes publics, entendoit des gémissemens. Une main indolente & quelquefois impie attisoit foiblement le feu qui ne jailliſſoit plus qu'un rayon sans chaleur; quelquefois la Prêtresse endormie le laissoit s'éteindre. N'anticipons point; & faisons connoître Amelonde.

Amelonde étoit née belle; sa premiere enfance avoit été prolongée avec soin. Elle étoit arrivée à son troisiéme lustre sans avoir altéré sa tranquille innocence. Une mere toute Romaine l'avoit vouée au culte de Vesta. Amelonde étoit entrée dans le Temple avec une joie religieuse; & pendant un lustre, elle étudia avec respect les pratiques des cérémonies du Temple. Amelonde avoit reçu du Ciel deux présens, qui font le bonheur & le tourment de celui qui les porte; la sensibilité &

l'imagination fixées à un seul objet, elle élançoit son ame jusqu'au sein de Vesta, & croyoit se promener avec la Déesse dans l'espace brillant des Cieux ; dans les nuits, la main des rêves venoit couronner son jeune front d'une auréole céleste : pendant le jour, son esprit venoit rendre plus léger le poids de ses travaux ; sa sensibilité jusqu'alors inactive sembloit être pour toujours abandonnée à un doux sommeil. Mais on ne porte pas long-temps impunément ces deux présens des Dieux. Ils ne manquent jamais de hâter ou d'amener le moment qui décide sans retour des biens & des maux d'une longue vie. Amelonde avoit passé le quatrieme lustre de ses années dans l'étude de ses devoirs ; mais ce n'étoit pas le lustre le plus important de sa vie, celui qui alloit suivre étoit le plus décisif : lustre charmant, lustre cruel ! alors on a atteint aux frêles limites que la nature a assignées à la premiere innocence ; alors on passe à un âge nouveau, à l'âge des trois puissances, *de la force*, de *la lumiere*, & *du sentiment*. Alors une organisation nouvelle fait mouvoir nos ressorts : un sang plus chaud & plus vif redouble les pul-

sations d'un cœur qui s'éveille pour la premiere fois : alors on sent, on compare, on raisonne. Dans l'âge précédent on se cherchoit, dans le nouveau on s'est trouvé... Il est si souvent cruel de se trouver arrêté dans des chaînes éternelles & sacrées ! Amelonde arrivée à son cinquieme lustre s'interroge ; elle est effrayée des réponses qu'elle se fait. Elle ne murmure point encore ; mais son état commence à lui paroître moins glorieux : elle cesse d'y apporter cet enthousiasme religieux, enfant des préjugés sacrés. C'en est fait, son ame n'est plus au culte de Vesta. Elle plane autour de l'enceinte, & voudroit s'élancer loin de ces murs silencieux : la solitude l'épouvante ; les chants des Vestales ses compagnes, sont pour son oreille des chants importuns. La malheureuse Amelonde cherche le bonheur qui s'est évanoui pour elle ; son imagination vient lui présenter son prisme brillant : c'est à Rome, c'est dans une autre classe qu'elle veut vivre. Cependant cet éloignement n'étoit point encore invincible. Elle ne se connoissoit pas bien encore. Avoir apperçu qu'un état nous déplaît, c'est beaucoup ; mais il y a loin de ce pas au but que l'on cherche, qui est de trouver celui qui nous

convient. Ce n'étoient point encore des regrets : c'étoient des desirs. *Le bien* avoit fui : *le mieux* étoit pour elle une Divinité inconnue, enveloppée d'un nuage. Quelle main bienfaisante percera ce nuage ?

Où courez-vous, jeune Grec, indigne descendant de la fiere Cornélie, qui vous amene sous ces parvis sacrés ? Ce n'est point ici que repose la cendre de Pompée : son ombre vous appelle au Capitole ; là, vous trouverez son bouclier ; là, vous trouverez ces étendarts qu'il a enlevés aux ennemis de Rome ; là, vous apprendrez à devenir un Héros : mais ici, dans ce Temple, ce sont des Vierges innocentes & timides ; allez combattre pour Rome ; ces Vestales formeront des vœux pour vous : elles n'en ont pas d'autres à vous offrir. Elles s'éloigneront de vous avec horreur.

Un Dieu conduisoit le jeune Gracchus ; ce Dieu à qui rien ne résiste, audacieux, téméraire, impie, toujours prêt à braver les Dieux, à renverser leurs autels, foulant aux pieds toutes les loix. C'étoit le jour du grand sacrifice séculaire. Les Sénateurs, l'Empereur assistoient à la fête de Vesta : le peuple Romain rempliſſoit

le Temple. Gracchus, placé auprès de l'autel, avoit vu s'avancer en deux bandes deux cents Vestales couvertes de leur robe blanche, & revêtues du manteau de pourpre, au milieu du Temple; de leurs mains s'échappoient des parfums qui s'élevoient jusqu'au faîte; leurs voix flexibles & sonores faisoient retentir les murs; le feu sacré brilloit; tout étoit auguste, tout étoit religieux dans ces cérémonies: Vesta, invoquée par tout le peuple Romain, sembloit être présente au sacrifice; le peuple humilié croyoit être en présence de la Déesse. Gracchus ne voyoit qu'Amelonde: volontiers il l'eût prise pour la Déesse, & l'eût adorée, si déjà il n'avoit ouvert son cœur à tous les feux de l'amour, & à tous les rayons de l'espoir. La cérémonie finie, on sortit. Il resta; & ne s'éloigna que quand il vit la Prêtresse destinée à entretenir, la nuit, le feu sacré, s'avancer vers les portes du Temple pour les fermer. C'étoit Amelonde; il ne s'éloigna point d'elle avec ces mouvemens d'une frayeur religieuse que les Vestales inspiroient à leur approche; l'amour lui donnoit de l'audace. Il s'approcha d'Amelonde d'un pas assuré: mais à son ap-

proche il trembla. Ce n'étoit point la Veſtale qui l'effrayoit : c'étoit ce frémiſſement qu'on ſent auprès de ce qu'on aime, cette crainte occaſionnée par mille deſirs qui ſe preſſent dans un cœur trop timide pour n'être pas interdit & tremblant. Amelonde (effet de cette puiſſance invincible & ſecrete qui attire vers l'autre l'être qui lui eſt deſtiné) ne ſe recula point; ſes yeux jetés ſur Gracchus l'avoient conſidéré avec confiance, & l'avoient vu aſſez dans ces courts moments, pour ne jamais en perdre le ſouvenir. Gracchus touchoit preſque le pan de ſon manteau : il vouloit & n'oſoit y porter la main pour l'approcher de ſa bouche : il croyoit craindre le courroux de Veſta ; c'étoit celui d'Amelonde qu'il redoutoit : il s'inclina devant elle ; il vouloit parler : le ſilence étoit ordonné dans ce lieu ſacré. Il ſe tut ; mais ſa main élevée ſur ſon cœur ; mais ſes bras tendus vers Amelonde ; mais ſes yeux fixés ſur elle & remplis de ces feux, de ces traits qui, dans le calme des nuits, & malgré la loi dure du ſilence, diſent ſi éloquemment ce qu'on ne peut avouer ; tout parloit en lui. Amelonde immobile, frappée, tour-à-tour glacée d'effroi, &

brûlée d'un feu nouveau, agitée, palpitante, ne savoit quelle Divinité agissoit en elle. Enfin les portes furent fermées, ces portes qui n'eussent jamais dû être ouvertes à Gracchus : une force inconnue la retenoit auprès de ces barrieres terribles : elle revint à pas lents vers l'autel : elle n'y voyoit plus la Déesse : c'étoit Gracchus, c'étoit la même attitude : toute la nuit il fut le Dieu de sa pensée ; toute la nuit ce souvenir alluma dans son cœur un feu plus vif que celui que ses mains attisoient sur l'autel. Ah ! si elle avoit pu lire dans la nuit de l'avenir, comme elle auroit repoussé ce souvenir ! mais qui jamais a lu dans les destinées ? l'amour, sur-tout, n'en a-t-il pas d'impénétrables ? sait-on jusqu'à quelle distance il va nous entraîner ? Combien de fois s'est-il présenté à nous sous un nom emprunté ! Combien de fois, enveloppé du manteau de la facile amitié, n'a-t-on pas cru ouvrir son sein à la sœur, & n'a-t-on pas reconnu le frere, à la violence de ses transports ! toujours trompeur & presque toujours trompé, tour-à-tour tyran & victime, peut-on le condamner ? Amelonde ne connoît pas encore le Dieu qu'elle porte

dans son sein : elle eût frémi de connoître son état : une force nouvelle se communique à tous ses organes, sa timidité disparoît : déjà elle se plaint de la rigueur de ses devoirs.

Ces murmures effrayent ces Vestales qui, enchaînées aux autels depuis une longue suite d'années, ont acquis en se livrant des combats fréquens & sourds, la connoissance du cœur des jeunes Prêtresses; elles s'assemblent, elles gémissent sur la destinée d'Amelonde. Elle est appellée dans cette assemblée ; elle entend, pour la premiere fois, prononcer le nom d'amour. Mais sous quels traits on lui peint ce Dieu ! C'est un monstre sorti des antres ténébreux du Tartare; c'est le démon, ennemi de Rome & de Vesta. Tous les crimes dont la terre doit rougir lui sont imputés. Les guerres civiles, les guerres étrangeres, les calamités sont son ouvrage. Envain Amelonde proteste qu'elle ne connoît point l'amour. On refuse de la croire; on croit le reconnoître à son embarras, à sa rougeur, au son de sa voix. En effet, Amelonde n'entendit pas prononcer le nom d'amour sans rougir; mais toujours ce mot fit la plus douce des impressions

sur toutes les ames sensibles : toujours il parut familier à toutes les langues & à tous les peuples. Amelonde ne partagea point l'effroi des vieilles Vestales. Plus on l'assuroit que tout ce qu'elle sentoit étoit de l'amour, & plus elle étoit rassurée. Elle n'avoit vu que Gracchus, & s'il étoit l'Amour, il s'en falloit beaucoup que ce fût un monstre.

Cependant, on lui défend de s'abandonner aux mouvemens qu'elle éprouve ; on la menace au nom de Vesta ; on lui retrace l'étendue & l'austérité de ses devoirs, les châtimens qui l'attendent. C'est alors qu'elle sent la pesanteur de son joug; c'est alors qu'elle sent qu'elle a de l'amour ; c'est alors que son imagination la reportant hors des murs du Temple, lui fait envier le bonheur de ces femmes libres, qui peuvent céder sans crime au penchant de leur cœur ; c'est alors qu'elle croit que toutes les loix qui contrarient la nature sont injustes. Non, s'écrie-t-elle, non, le Ciel n'a pu dicter de semblables loix ; il n'a pu commander les privations, au milieu des jouissances. Amelonde étoit plus instruite qu'elle ne s'imaginoit l'être des décrets divins. Sans doute le Dieu

qui préside à l'ordonnance des mondes n'a pas ordonné ces institutions cruelles qui enferment dans des tombeaux, une portion des êtres qu'il créa pour un but plus conforme à ses vues & à l'espece : de même que le Ciel n'ordonna point d'obéir à des tyrans, de même il n'a pas pu se plaire à des austérités qui défigurent son ouvrage. Il répandit dans la masse générale l'amour de l'ordre ; & les petits moyens pour y parvenir, autres que ceux qui sont innés dans nous, sont l'ouvrage des hommes.

Gracchus étoit plus tranquille qu'Amelonde : rien ne lui faisoit un crime d'aimer. Élevé dans l'Ecole Stoïcienne, il croyoit peu à des devoirs nés dans la nuit des préjugés. Un Druïde qu'il avoit rencontré dans les Gaules, avoit perverti sa jeunesse. Bouillant d'ardeur, il étoit encore à cet âge où on ne craint rien, & où on croit pouvoir tout braver. Si elle m'aime, disoit-il, si je suis aimé, je saurai bien l'arracher de ces lieux —. Les portes en étoient fermées. Nulle issue ne pouvoit le conduire vers la Vestale. Un silence absolu régnoit autour du Temple. Personne dans le sein de qui il pût se ré-

pandre ; pas un de ces mortels amis qui se présentent si souvent sur les pas inquiets des Amans, & rassurent leur marche incertaine dans le labyrinthe qui les enveloppe ; pas un de ces serviteurs officieux qui portent l'espérance sur le front, & ont des aîles au gré de nos desirs ; personne ne lui avoit appris le nom de celle qu'il aimoit. Il avoit été obligé de revenir le lendemain sous les parvis du Temple, où étoit suspendu le tableau des noms des Prêtresses, & de consulter, sans guide, ces tablettes respectables. De tous les noms qu'il y remarqua, celui d'Amelonde lui parut le plus doux à prononcer : il le répéta bien des fois, y revenoit toujours. Eh ! pourquoi notre raison voudroit-elle nous enlever cet instinct secret & puissant, qui sans examen, & par l'unique impulsion d'un sentiment qu'on ne peut définir, nous pousse vers un objet plutôt que vers un autre, nous fait trouver des charmes à l'un plutôt qu'à l'autre ? Ce ne sont point tous ceux qui ont aimé, ce sont les ames froides qui essayeront de douter du pouvoir & de la certitude des pressentimens. Eh ! qui mieux que l'ame sensible d'un Amant peut être ouvert à toutes les

impressions ? Intimément dominé par sa sensibilité, il s'identifie avec tous les objets : tous les objets étrangers frappent d'abord sur son cœur, &, delà, réagissent sur toutes les puissances de son ame. Sans doute un instinct ami nous rapproche de l'objet qui doit & va nous aimer ; sans doute le nom de notre Amante n'est jamais entendu avec indifférence : il porte avec lui une douceur égale à l'attrait qu'elle porte dans elle. Gracchus s'arrêta sur le nom d'Amelonde. C'est Amelonde, dit-il, que j'aime. Suis-je aimé ? C'est la premiere question qui suit l'aveu qu'on se fait du sentiment qu'on éprouve. Il est rare qu'un pressentiment ne nous annonce le bonheur ou le malheur de notre destinée. Rien ne dit à Gracchus qu'il n'étoit point aimé, & qu'il ne le seroit point : il ne se dissimula pas les dangers, les obstacles. Pour les vaincre, se disoit-il, je n'attends qu'un aveu d'Amelonde. — Eh ! sans doute, un charme puissant ramene toujours, & arrête aux lieux qu'habite celle qu'on aime. Elle n'y est plus, elle n'y reviendra plus : on y vient encore, on l'appelle, on croit la voir, on la voit : des souvenirs rapprochent les

tems, les lieux & les distances; l'espérance, la crainte & les plaisirs confondus ensemble dans notre imagination, nous retracent, dans le même tems, le moment de l'aveu & celui du délire. Pourquoi n'aimeroit-on pas les lieux où l'on commença à sentir, ceux où on fut heureux? Ce n'est qu'à ce prix qu'on chérit la patrie; la patrie est, pour la mieux définir, notre premiere maîtresse; & c'est pour cela qu'on la préfere à d'autres pays. C'est ce charme qui attiroit, toutes les nuits, Gracchus auprès du Temple de Vesta. Les momens n'étoient point favorables pour voir Amelonde; mais dans ces murs, qu'il pouvoit tenir embrassés pendant les ombres, reposoit son Amante; ces murs ne lui paroissoient point insensibles; il y trouvoit de la chaleur. Durent, s'écrioit-il, durent des nuits aussi consolatrices! que deviendroit l'amour sans les nuits? Le jour, l'éclat, sont faits pour les travaux & pour les peines; les nuits furent faites pour le repos & pour les plaisirs. Le monde repose; l'amour plane en silence sur l'univers assoupi; & sous les ombres épaisses, tout tressaillit, tout sent sa présence. Ah! dans ces momens que

devenez-vous, belle Amelonde? C'est un autel qu'elle embrasse.

Amelonde venoit en effet veiller sur le feu sacré; sa voix alloit chanter des hymnes en l'honneur de la Déesse; mais on s'appercevoit déjà qu'elle n'étoit plus inspirée. Sur l'autel, c'étoit l'image de Gracchus; dans le Temple, c'étoit encore lui. Que me demandez-vous, s'écrioit-elle? ombre charmante qui me poursuivez? Ah! non, non, demeurez: eh! pourrois-je vous fuir? vous ne m'avez point fait de mal. Heureuse par vous, oui, heureuse... que me manque-t-il? bien peu, bien peu de chose... je le sens... je sens... Mais que dis-je? sous ma main mon cœur rebelle se murine, bondit; que me manque-t-il donc? Celui que vous me représentez si bien, ombre charmante, celui qui porte vos traits: quel est-il? Dieu qui me l'avez présenté, me le rendrez-vous? Eh quoi! j'ai donc de l'amour! Déesse, qu'est-ce donc que l'amour? S'il est vrai que je le porte dans mon sein, ô Vesta! ce Dieu sans doute est ton frere. Déesse de la sagesse, tu fis le bonheur de mes premieres années, l'amour veut faire celui de toute ma vie:

encens pur, essences sacrées, fumez, brûlez devant ce Dieu, & répandez ces parfums pénétrans qui montent jusqu'au Ciel & flattent les Dieux.... Elle attisoit le feu sacré, la flamme brillante ondoyoit sur l'autel; un jour vif éclairoit le Temple; Amelonde embrassoit l'autel; & son beau visage brilloit de mille feux. Amour, Amour, s'écrioit-elle, toi qui fais sans doute les heureux, reçois cet encens.

Dans le même instant s'avançoit lentement Fulvie, (c'étoit une autre Vestale). A son approche, Amelonde effrayée se tait, craint d'en avoir trop dit, se rapproche de l'autel, & invoque Vesta. Bientôt sa voix foiblit, elle semble se recueillir; elle attend Fulvie..... Que cherche Fulvie dans le Temple, à cette heure? — Fulvie étoit une Vestale indocile; elle venoit confier aux ombres ses inquiétudes; elle venoit dire aux autels ses ennuis; elle venoit demander à Vesta de briser ses nœuds. Briser des nœuds! Non, Fulvie étoit née trop sensible pour être libre: elle vouloit échanger ses fers; déjà elle portoit dans son cœur le premier anneau d'une plus douce chaîne. La

préſence d'Amelonde l'intimida, ou plutôt l'une & l'autre s'intimiderent ; l'une & l'autre redoutoient un Cenſeur dans ſa compagne. Que cherchez-vous ? lui dit Amelonde. — Hélas ! je cherche le repos. — Venez-vous le cherchez dans le Temple ! — Hélas ! non ; j'y viens demander la force & la patience ; il faut de la force pour ſouffrir, il faut de la patience pour ſouffrir long-tems, j'ai ſi long-tems à ſouffrir ! — Vous, ma ſœur ! moi ! hélas ! c'eſt toujours moi : j'ai beau me fuir, je me retrouve par-tout ; ce moi malheureux, gémiſſant, traîne en tous lieux ſes ennuis : je viens les dépoſer aux pieds des autels. Le Ciel m'abandonne : ô Veſta ! ô Amelonde ! perſonne dans le ſein de qui je puiſſe répandre mes douleurs ! De ce Temple, où la vertu auſtere préſide, l'amitié eſt bannie ; la confiante amitié n'y ſécha jamais nos larmes ; la pitié même en eſt exilée : l'humanité eſt une étrangere qu'on repouſſe avec cruauté des autels. — Vous avez donc de bien grandes douleurs ? — Amelonde, ſi vous vouliez. — O Fulvie ! je vous ai entendue : ſachez que j'ai autant de beſoin que vous d'une amie. — Vous l'avez trouvée, re-

prit avec chaleur Fulvie : parlez. — Que vous dirai-je ? je m'ignore. — Vous n'êtes malheureuse qu'à demi ; moi.... Elle fit le tour de cette enceinte silencieuse. — On ne nous entend point : moi je porte l'enfer dans mon cœur. Eloignons-nous de cet autel sacré : je crains d'être entendue par la Déesse.... J'aime. — Vous aimez ! — Cet aveu vous épouvante. Ah ! seriez-vous aussi cruelle que toutes mes compagnes ? Ne sauriez-vous ouïr le récit d'une foiblesse ? — Parlez, Fulvie, parlez ; vous aimez, & je ne vois rien d'affreux dans ce sentiment. — Vous me rassurez ; j'aime, & je sens bien que c'est un crime. J'ai promis à ces mêmes autels qui m'entendent de ne brûler jamais de semblables feux. J'ai commis un sacrilege ; j'en suis punie : les remords ne m'abandonnent plus, ils me poursuivent jusques dans les bras du sommeil. J'entends toujours gronder la foudre vengeresse ; je n'ose approcher de l'autel, je crains que le feu sacré ne s'éteigne dans mes mains. Amour ! cruel Amour ! il est encore, Amelonde, un tourment plus cruel dont je n'ose vous parler.... Achevez. — Fulvie prit alors Amelonde par la main.

— Voilà ces portes terribles qui ne sont jamais ouvertes à ce que j'aime. — Qui vous empêche de les ouvrir ? — Mes fermens, mes remords, Vesta. — On est donc bien criminel quand on aime ! — On est coupable d'aimer ici ; mais dans d'autres lieux, l'Amour est un Dieu bienfaiteur. — Ah ! je le crois. — Quel cri vous est échappé ? Aimeriez-vous, Amelonde ? — Je crois qu'oui. — Faites-moi donc l'histoire de vos sentimens. — Elle est courte ; j'aime sans savoir bien si c'est de l'amour, & j'ignore qui j'aime. Je l'ai vu, je porte dans mon cœur le souvenir du plus aimable des mortels ; son nom ne m'est point connu. — Vous ne le reverrez jamais. — Quoi ! jamais. La loi ! Vesta ! — O Fulvie ! quelle dure loi !... Elles étoient auprès des portes. — Peut-être, reprit Fulvie, il n'y a que ce bois qui vous sépare de lui. — Amelonde posa la main sur les verroux : Fulvie recula d'effroi. Amelonde, que faites-vous ? — Je vais ouvrir les portes. — Tremblez, craignez que Vesta, que la foudre, que Rome entiere soulevée.... Nos fermens nous enchaînent ici, nos fermens nous défendent d'aimer. — Vous m'ac-

cablez, Fulvie, au lieu de soutenir mon courage. Voir ce qu'on aime, l'entendre sans lui parler, seroit-ce un crime si noir?.. Je n'ose vous condamner, je tremble de voir ces portes ouvertes. — Les verroux obéissans avoient déjà cédé à la volonté d'Amelonde; les deux Vestales tremblantes s'étoient éloignées, & étoient revenues attiser le feu; toutes deux étoient tombées au pied de l'autel; la crainte d'un Ciel vengeur alarmoit déjà leur foiblesse.

Gracchus n'étoit pas loin; il se promenoit sous les parvis; il revenoit sans cesse approcher son oreille des portes sacrées, pour entendre la voix d'Amelonde. Quelle est sa surprise de sentir la porte obéir à son bras! il ose l'entr'ouvrir; il plonge un œil curieux dans ces longues ténebres; il voit dans le fond du Temple le feu sacré; il n'entend rien, il n'ose entrer: une frayeur religieuse le rend immobile: la pensée d'un sacrilege l'épouvante. Une impression qu'il avoit puisée dans l'éducation nationale, lui avoit appris à respecter les Temples & tous les objets du Culte Romain. Dans son effroi, il est tenté de refermer les portes;

portes ; mais que n'ose point l'amour ! Gracchus cede à sa violence ; il ose avancer dans le Temple ; il ne pose sur le marbre qu'un pied incertain. Environné d'ombres, & tourmenté de ses remords, il veut reculer ; & il avance. L'autel est devant lui, il apperçoit deux Vestales qui le tenoient embrassé : à cet aspect, ses forces sont prêtes à l'abandonner ; mais le Dieu qui l'avoit amené jusques-là vient à son secours, l'entraîne vers l'autel, & lui annonce Amelonde. Un cri lui échappe ; à ce cri, Fulvie & Amelonde détournent la tête ; Fulvie effrayée veut fuir, Amelonde la retient : c'est lui, s'écria-t-elle, c'est le Dieu de ma pensée. Elle vouloit rester auprès de l'autel ; Fulvie l'entraîna dans l'épaisseur des ombres qui ceignoient les murs les plus reculés du Temple : écoutons, lui dit-elle ; que va-t-il devenir ? — Gracchus avoit apperçu Amelonde ; il avoit voulu courir sur ses traces, il n'en avoit pas eu le courage. La crainte de Vesta l'avoit arrêté ; il étoit tombé au pied de l'Autel. Que viens-je faire dans ce lieu auguste ? s'étoit-il écrié. Sur ce foyer céleste je viens déposer mes feux impurs : Déesse, vous

m'entendez, & ne me puniſſez point ! non, vous n'êtes point une Divinité ennemie ; eh ! qu'ai-je fait ? ai-je pu ne pas aimer ? Aimer, ô Veſta ! ce qui te reſſemble, eſt-ce un crime ? Ah ! plutôt n'eſt-ce pas purifier les feux de l'amour, que de venir les allumer ſur cet autel ſacré ? Amelonde, où êtes-vous ? Ma voix eſt encore étrangere à votre oreille ; vous ne connoiſſez point Gracchus : ſi vous ſaviez.... Mais, Cieux, ô Cieux ! ce feu s'éteint.... Veſtales innocentes, où êtes-vous ? paroiſſez, rallumez cette flamme céleſte. ... On ne m'entend point..... on ne vient point.... Les rayons pâliſſent, la pierre ſe refroidit : malheureux ! qu'ai-je fait ? devant moi ont fui les tremblantes Veſtales ; j'ai porté l'épouvante dans ces lieux..... Malheureux ! je vais donc renverſer les deſtinées de Rome, donner des jours de deuil à ma Patrie : prévenons ces momens terribles. — Il porte la main ſur le bois conſacré ; le bois n'étincelle point ; la flamme eſt inactive. — O Veſta ! prenez pitié d'un infortuné qui s'ignore, plus à plaindre cent fois que coupable..... Amelonde où êtes-vous ? Amelonde,

s'écrioit-il en parcourant en furieux le Temple, où êtes-vous? — A ce cri, Fulvie accourt, & se hâte de porter la main sur le feu sacré; la flamme aussi-tôt brille d'un éclat plus vif. — Je respire, dit Gracchus. — Il osa s'approcher des Vestales, & baiser le pan de leurs robes; il s'adressa à Amelonde: O vous que je n'ose nommer, vous qui présidez désormais à toutes mes destinées, & à qui je n'ose avouer tout ce qui se passe dans mon cœur, reconnoissez à l'audace de mes vœux l'excès de tout ce que je sens pour vous. Si j'osois m'exprimer comme je sens.... Mais le Dieu qui me guide vous est inconnu; vous ne connoissez que Vesta, vous n'obéissez qu'à sa voix: ô Déesse! condamneriez-vous mes transports? Annoncez-moi par un prodige votre courroux.... Amelonde! le Ciel, la Déesse, votre cœur sont tranquilles; moi seul je ne le suis pas; je sens bien que la mort. — La mort! s'écria Amelonde avec l'accent du plus tendre intérêt. — Non.... — Est-ce bien vous qui parlez? ô Dieux! — Qu'ai-je dit? reprit-elle. — Qu'avez-vous dit? reprit Fulvie. — Sortez, mortel impie, sortez de ce Temple. — Ame-

londe, s'écria-t-il, vous ai-je vue pour la derniere fois ? — Un soupir fut toute la réponse de la Vestale. Les portes furent refermées. Le jour ne tarda point à paroître : Amelonde, remplacée par une autre, quitta l'autel, & alla chercher le repos qu'elle ne trouva point.

Désormais solitaire, & fuyant ses compagnes, on la voyoit se promener seule sous les berceaux de lauriers qui décoroient les jardins du Temple. Qu'avoit-elle besoin de compagnes ? Ces vains plaisirs de la distraction & du monde sont trop froids & trop légers. Une ame sensible & profonde en cherche d'autres, ou plutôt elle ne cherche qu'un souvenir, qu'une image, & la présence de ce qu'elle aime. Loin de lui, elle en occupe sa pensée ; auprès de lui, elle enivre son ame. C'étoit ainsi qu'Amelonde passoit ses solitaires journées. Les veilles auprès de l'autel sacré ne lui paroissoient plus fatigantes. Elle demandoit qu'on la destinât toutes les nuits à la garde du feu. C'étoit dans l'ombre des nuits qu'elle avoit vu Graechus, & les nuits dès ce moment lui étoient devenues plus cheres que les plus beaux jours. Que les jour-

nées lui paroiſſoient longues! eh quelles triſtes journées! grands Dieux! Malheureuſe Amelonde! l'amour & les remords! c'en étoit aſſez de l'amour : plus cet impétueux ſentiment croiſſoit & ſe développoit dans ſon cœur, & plus ſes remords croiſſoient. Elle demandoit avec inſtance de garder le feu ſacré, & elle craignoit de ſe trouver ſeule dans le Temple. Elle cherchoit Fulvie, elle avoit beſoin d'un appui, d'une amie : jamais elle n'avoit autant aimé Fulvie que depuis qu'elle aimoit Gracchus : elle n'oſoit parler tout haut de ſon amour; mais elle croyoit pouvoir parler tout haut de ſon amitié. O mon amie! diſoit-elle, ayez pitié de moi; je ne ſais ce que j'éprouve; ſi c'eſt de l'amour, Dieux! quelle violence! ô Veſta! donnez moi des forces pour réſiſter. Je ſens toute ma foibleſſe; ſi Gracchus le veut, s'il parle, je ne pourrai me défendre, mon ame vole au-devant de lui. Fulvie effrayée vouloit l'arrêter, la menaçant de la colere de Veſta. — Comme vous, mon Amie, j'ai quelquefois des craintes; mais elles s'évanouiſſent preſque auſſi-tôt, un autre ſentiment l'emporte; celui-là eſt toujours permanent :

ſans doute il eſt légitime ; eh pourquoi reviendroit-il m'agiter ſans ceſſe, s'il étoit criminel ? il ne ſeroit point né dans mon cœur, dans ce cœur que la nature a formé, & que le Culte de Veſta n'a fait que purifier. — Fulvie étoit ébranlée, mais n'étoit point convaincue. Le Ciel lui avoit refuſé ce courage d'eſprit qui auroit ſéché ſes larmes ; elle aimoit, & n'oſoit s'abandonner au ſentiment qui la preſſoit ; elle étoit encore plus malheureuſe qu'Amelonde : Amelonde du moins ſentoit quelquefois ſes maux ſuſpendus par les illuſions de l'eſpérance : point d'eſpoir pour Fulvie.

La nuit ſi long-tems attendue arriva : Amelonde devoit garder le feu ſacré. Suivez-moi, Fulvie, ſuivez-moi. Je ne ſais quel preſſentiment..... j'ai beſoin de votre force. — Non, mon Amie, je ne puis vous ſuivre : je crains un événement terrible, ſi Veſta.... Amelonde, allez remplir votre tâche, demeurez ſeule dans le Temple, gardez-vous d'en ouvrir les portes. — Vous le voulez, eh bien les portes reſteront fermées. — Amelonde deſcend ſeule dans le Temple, & ſe promene au milieu des ombres. Ce n'eſt plus

cette Veſtale religieuſe & craintive qui n'oſe abandonner l'autel ; c'eſt Amelonde qui poſe le tiſon avec diſtraction, calcule de l'œil la durée du feu, & parcourt l'enceinte d'un pas inquiet : ce n'eſt point auprès de l'autel qu'elle ſe tient : là cependant eſt la Déeſſe ; c'eſt auprès des portes, parce que c'eſt là qu'eſt ſon Amant, c'eſt par-là qu'il doit entrer : elle écoutoit depuis quelques inſtans, elle n'avoit rien entendu ; ſon impatience avoit redoublé. Comment entendre ? ſe diſoit-elle, les portes ſont ſi épaiſſes ! jamais non plus je ne ſerai entendue : elle oſe les entr'ouvrir ; à peine a-t-elle ſenti les verroux céder ſous ſa main, qu'elle s'éloigne avec frayeur : elle s'approche de l'autel, & attiſe le feu.

Gracchus alloit & venoit autour des parvis ; il n'avoit pas manqué un ſeul jour de s'y trouver : tous les ſoirs il venoit, de moment en moment, poſer ſa main ſur les portes. Les portes toujours rebelles ne cédoient point à ſon impatience ; le retour de l'aurore l'y retrouvoit encore. Il ſembloit que ſa tendreſſe le nourriſſoit d'une eſpérance qui ne ſe réaliſoit jamais. Nous peindrions mal ce qui

ſe paſſoit dans ſon ame, ſi nous diſions qu'il avoit beſoin d'éprouver des réſiſtances pour aimer. Il aimoit, parce qu'il aimoit : ce ſentiment étoit indépendant des circonſtances ; le bonheur n'auroit pu l'accroître, le malheur n'auroit pu l'altérer. L'Amour eſt un Dieu, il eſt tout par lui-même. Amelonde avoit à peine entr'ouvert les portes, que Gracchus en fut averti par un mouvement ſourd. Il accourut ; les gonds dociles obéiſſoient. Quel Dieu, s'écria-t-il, vient de les entr'ouvrir ! Il entre, il voit Amelonde embraſſant l'autel ; il accourt : elle l'entendoit ; mais ſon effroi, mais ſa foibleſſe avoient glacé ſa langue. Gracchus étoit à ſes pieds, Gracchus touchoit aux marches de l'autel, il baiſoit le pan de ſa robe. Amelonde ! s'écrioit-il, Amelonde, voilà un fer, prenez & frappez ; frappez, ou répondez-moi ; frappez, ou ſuivez-moi. Vous m'aimez, vous m'aimez. — Amelonde ne répondoit point ; mais ſa main étoit abandonnée à Gracchus ; cette main que l'amour ſerroit & entr'ouvroit malgré elle, & qui preſſoit celle de Gracchus, cette main répondoit pour elle. — Gracchus plus animé, devenoit plus preſ-

sant. Sortons de ce Temple, quittez cet autel, venez sur les pas de l'Amour, venez trouver le bonheur au terme de votre course. — Le Ciel qui vous entend, reprit Amelonde, sans doute est offensé de vos discours : laissez une Prêtresse à ces Autels auxquels elle s'est vouée pour jamais.... Hélas ! tous les sentimens lui sont interdits, tous les mouvemens de la nature seroient criminels : sortez, laissez-moi. — Aurez-vous bien la cruauté de répéter cet ordre rigoureux ? m'ordonnerez-vous encore de m'éloigner ? l'ordonnez-vous ? — Sais-je ce que je veux ? je sens bien mieux ce que je dois ; je dois vous fuir, hélas ! — Amelonde, chere Amelonde, écoutez moins des préjugés repoussans : le Ciel ne vous destina point à vivre dans un tombeau : puisqu'il vous donna un cœur sensible, c'étoit pour vous avertir d'aimer ; il vous parle par ma voix, c'est lui qui m'a conduit ici ; il vous invite à me suivre : venez, Amelonde. — N'osez pas m'arracher de ces autels ; il me semble entendre Vesta, sa voix menaçante tonne au fond de mon cœur : hélas ! toujours malheureuse, toujours enchaînée, tou-

jours. — Achevez — Eh! ne devinez-vous pas le reste ? Vous m'aimez ! — Avez-vous besoin de cet aveu? — Vous m'aimez? — Eh bien, je vous aime, puisqu'il faut vous le dire. — Eh bien, Amelonde, je n'appréhende plus rien, je brave tout, le ciel, la terre, les enfers; je vous enleverois au feu des éclairs, parmi les gouffres du Tartare, & je vous conduirai sur les ruines de l'univers entier : suivez-moi. — Dieux ! grands Dieux ! que vais-je devenir ? — A peine elle avoit quitté l'autel, à peine Amelonde dans les bras de Gracchus, avoit reçu sur sa joue encore pure le premier baiser de l'amour, que le feu sacré s'éteignit. Un bruit effrayant se fait entendre; le marbre frémit, les voûtes ébranlées annoncent la chûte du Temple : le tonnerre roule à bonds précipités sur le faîte de l'édifice. Cieux ! ô Cieux ! s'écrie Amelonde, que vais-je devenir ? & elle tombe expirante sur les marches de l'autel. Gracchus éperdu, effrayé, envisage aussi-tôt la grandeur du péril; il voit déjà le tombeau d'Amelonde s'ouvrir, & la victime y descendre vivante : il prend son fer, il veut la tuer & s'immoler ensuite;

un Dieu retient son bras, un Dieu le chasse du Temple : c'étoit Fulvie. — Sortez, lui disoit-elle, sortez, impie, & rassemblez vos amis, hâtez-vous de délivrer votre Amante ; son supplice sera retardé de huit jours, peut-être même n'aura-t-il point lieu : vous serez instruit de ce dont l'amitié est capable. — Gracchus s'étoit laissé entraîner hors du Temple ; les portes en avoient été aussi-tôt refermées. — Revenez à vous, Amelonde, avoit dit Fulvie : rien ne prouve que le feu se soit éteint de lui-même par le crime de la Prêtresse ; le Ciel seul & moi pouvons déposer contre vous ; le Ciel est pitoyable, & l'amitié est indulgente. Nous dirons que nous confiant l'une à l'autre, le sommeil a fermé nos paupieres, & que le feu s'est éteint. — Chere Fulvie, vous voulez donc partager mes malheurs ? — Je n'ai pu les prévenir, je les éloignerai. On vient, rassurons-nous.

La foudre retentissante, le feu des éclairs, des présages sinistres avoient alarmé Rome. Les Prêtresses étoient accourues dans le Temple suivies des Pontifes. Le Peuple Romain étoit déjà rassemblé sous les parvis ; la consternation étoit gé-

nérale. L'Artisan fermoit ses atteliers, le Marchand ses boutiques, les Sénateurs leurs palais; c'étoit le deuil public. Fulvie & Amelonde répondirent avec assurance au Pontife. Rome fut rassurée aussitôt qu'elle eut appris la cause supposée de l'extinction de la flamme sacrée. Amelonde & Fulvie furent condamnées à veiller pendant trois jours, & à invoquer Vesta. Vesta avoit coutume de descendre des Cieux pour le rallumer le troisieme jour : on attendoit ce jour sacré avec frémissement. Les deux Prêtresses veilloient sans relâche, & n'avoient point la douce espérance de pouvoir attendrir Vesta : elles attendoient tout de Gracchus. Une garde nombreuse veilloit au dehors des portes, il n'étoit plus possible de les entr'ouvrir : un prodige pouvoit seul les sauver; l'Amour & Gracchus en étoient bien capables.

Gracchus avoit eu le bonheur de rencontrer sur ses pas un Druïde : ce Druïde (*)

(*) On s'apperçoit aisément que le Romancier n'observe point l'ordre des tems, & que la chronologie n'est pas ce qu'il possede le mieux. A l'époque du Roman, les Druïdes n'étoient plus.

fut pour lui un génie consolateur. Rassurez-vous, lui dit-il, & n'attaquez pas les Dieux de Rome à main armée. Ils seroient implacables, parce que les Prêtres prendroient leur défense. Initié moi-même aux Mysteres, je peux vous apprendre, non point à les braver, mais à vous jouer de la crédulité publique. Sans doute il est beau d'entretenir un feu sacré, le feu de la vertu; cette allégorie est superbe, grande; & je suis fâché que dans les Gaules on n'ait point transporté cette sublime fiction. Il est plus beau encore de le rallumer par un prodige: le prodige en impose à la populace; mais ne croyez pas que les Dieux soient si dociles: ils ne quittent pas l'Olympe au gré de nos vœux: vos Pontifes le savoient. Voici par quels secrets ils ont captivé la confiance des Romains. Sous ce même autel, où brûle le feu sacré, est un souterrein profond: un Prêtre arrive par ce conduit caché jusqu'à l'autel: il souleve la pierre qui sert de foyer; &, d'un tison qu'il tient dans sa main, il fait jaillir des étincelles que les Prêtres reçoivent: le feu se rallume, la flamme ondoye; on crie au prodige, & Rome se croit sauvée. La Ves-

tale périt ou est jugée innocente, en raison du plus ou du moins de pitié qu'elle a inspirée. Amelonde est condamnée à être enterrée vivante. Trompez tous les Pontifes, faites les croire eux-mêmes au prodige. Ils ne supposent pas que nul être vivant, hormis les anciens Pontifes, soit instruit du souterrein : vous les étonnerez, & vous ravirez Amelonde au supplice ; vous briserez ses chaînes : elle peut renoncer au culte de Vesta ; elle le peut aussitôt que le miracle se sera accompli. Fulvie, son amie, pourra abjurer de même ses sermens. Suivez-moi ; je vais vous conduire dans cet antre profond —. Volontiers, Homme divin, que le Ciel amene sur mes pas, par quels moyens pourrai-je reconnoître ce signalé service — ? En vous souvenant qu'un homme vous a obligé, & en contractant l'obligation d'obliger tous les hommes. Ce dernier pacte que l'enfant signa dès qu'il le put avec son pere, & que je ne voulus jamais abjurer, me tint lieu de crime. Je fus renvoyé du College des Druïdes pour avoir été trop humain. Je m'en consolai : Dieux de sang, m'écriai-je en sortant de la forêt ténébreuse, je ne vous servirai jamais :

en effet, je n'ai vécu que pour être utile à mes semblables ; sans approuver les excès de nos passions, je ne manquai jamais de les pardonner... J'eus pitié du méchant ; je vins au secours de l'homme foible. — Je vous ai bien nommé, Homme divin ; mais que deviendra Amelonde ? — Il me sera plus difficile d'arriver jusqu'à-elle : je connois heureusement un souterrein qui conduit au Temple ; si des gardes n'en défendent point l'accès, je vous réponds de rassurer votre Amante & son amie. — Allez, volez ; ne pourrions-nous la sauvrer par ce moyen ? — Oui ; mais elle seroit poursuivie. Des moyens naturels seroient regardés comme un crime nouveau : l'Univers entier seroit soulevé contre vous : un mensonge sacré vous attirera, au contraire, la vénération publique : usez une fois sans remords d'un stratagême si souvent mis en usage par vos Pontifes, qui vous trompent. Venez à votre souterrain ; moi, après vous avoir rendu votre marche facile, j'irai faire tous mes efforts pour prévenir la Prêtresse. — Le Druïde conduisit en effet Gracchus à la bouche du caveau ; Gracchus, bien informé de sa route, courut faire les préparatifs

néceſſaires; le Druïde ne trouva perſonne devant le ſouterrein: quand la nuit fut venue, il ouvrit la porte, & pénétra ſans danger dans le Temple.

Amelonde & Fulvie embraſſoient l'autel, & adreſſoient des plaintes à Veſta. Le Ciel eſt ſourd, diſoit Fulvie; il a ordonné notre mort. — Je le vois bien, diſoit Amelonde, mais puiſqu'il faut que je meure, pourquoi voulez-vous me ſuivre dans le tombeau? Vivez, généreuſe Amie, vivez, pour déplorer le ſort de la malheureuſe Amelonde. O Veſta! eſt-ce ma faute ſi je reçus des Dieux une ame trop ſenſible? Eſt-ce ma faute ſi le haſard a amené ſur mes pas celui que je devois aimer? Savois-je ce que c'étoit que l'amour? Je m'ignorois, j'ignorois le ſentiment qui me rendoit coupable; je m'abandonnois à ſes émotions, ſans croire commettre un crime. Non, mon Amie, ne croyez point que je ſouffre que vous mouriez pour moi. — Quel funeſte ſervice vous me rendriez! vous mourriez déshonorée, & moi je vivrois malheureuſe! penſez-vous qu'avec le ſentiment que je nourris dans mon cœur, dévoré d'un feu que rien ne peut éteindre, puiſque, moins

hardie que vous, je ne puis étouffer mes remords, ni détruire mon amour; penſez-vous que la vie ſoit un bienfait pour moi? c'eſt un cruel fardeau que je brûle de quitter. Laiſſez-moi vous ſuivre; du moins nous mourrons ſans être convaincues d'un crime; mais avant de mourir, prions Veſta de nous accorder un prodige: c'eſt le ſeul moyen qui puiſſe briſer nos chaînes.

A ces mots, elles tomberent à deux genoux, les mains élevées vers les Cieux. O Veſta! prends pitié de deux Prêtreſſes innocentes: ont-elles pu te déplaire? Du moment qu'on ouvre ſon cœur à l'amour, ceſſe-t-on d'être digne de tes bontés? La ſageſſe n'eſt-elle pas une ſœur de l'amour? Quels deſirs avons-nous formés? En eſt-il un de criminel? O Veſta! ô Veſta! le châtiment eſt trop cruel! Tant de rigueur pour une faute! Eh! quelle faute? Avons-nous pu ne la point commettre?

Le Druïde avoit entendu ces plaintes, caché dans l'épaiſſeur d'une colonne: c'eſt delà qu'il fit ſortir de ſa bouche ces paroles conſolantes: — Jeunes & innocentes Prêtreſſes, raſſurez-vous: vous touchez au moment qui va briſer vos liens; c'eſt

demain que le prodige attendu doit s'opérer : demain, avancez-vous avec assurance au milieu de la foule qui va vous environner ; invoquez Vesta, couvrez l'autel, suivant l'usage, avec le pan de votre robe, & vous verrez aussi-tôt le feu sacré se rallumer ; alors, devenues libres, abjurez, sur ce même autel, des sermens indiscrets. — Le Druïde, après avoir prononcé ces mots, se retira en silence, laissant ces Prêtresses interdites, les yeux levés vers le Ciel, & cherchant Vesta qu'elles croyoient entendre. — Graces, s'écrierent elles, graces vous soient rendues, ô Vesta ! — La joie aussi-tôt colora leur front : elles virent avec satisfaction l'aurore se lever, & le soleil lancer ses premiers rayons sur le faîte du Temple.

La quatrieme heure du jour avoit à peine été annoncée, que les portes du Temple furent ouvertes. Les Pontifes de Rome entrerent en grands habits de deuil : le Senat suivoit ; les Chevaliers & une foule de citoyens les accompagnoient ; leur contenance étoit morne : il sembloit que le deuil eût passé dans leur ame. Le collége des Vestales s'avança ensuite en deux bandes au milieu du Temple, &

entoura l'autel conservateur. Amelonde & Fulvie s'avancerent seules auprès de l'autel ; elles seules paroissoient rassurées. Le peuple incertain, attendoit avec effroi quelle seroit leur destinée. O Vesta ! s'écrierent-elles, tu dois aujourd'hui un prodige à tes Prêtresses : Déesse, prouve à Rome assemblée, que le vice n'a point déshonoré ton Temple ; & soulevant le pan de leur robe : — Nous attestons cette robe pure, dont tes Pontifes nous ont décorées en ton nom ; elle est sans tache ; elle est encore remplie de cette flamme sacrée dont sont animées celles qui se consacrent au culte des autels ; elle va rallumer ce feu qui s'est éteint faute de nourriture. — Aussi-tôt elles poserent le pan de leur robe sur l'autel ; Gracchus qui étoit dans le souterrein, ayant senti l'impression de la main, souleva la pierre lança une étincelle qui embrasa la robe des deux Vestales, & baissa ensuite la pierre. — Peuples, vous Pontifes, & vous Sénateurs, recevez ce feu sacré ; Prêtresses, continuez à l'entretenir : peuples, & vous Sénateurs, recevez l'abjuration que nous faisons de nos sermens ; & détachant leur robe, ne nous comptez plus au nombre

des Vestales. Trop de périls suit tant d'honneurs. L'innocence qui ne peut être justifiée que par un prodige, risque de ne l'être pas souvent : nous avons vu le tombeau entr'ouvert sous nos pas. Cette image effrayante nous glace encore d'effroi : nous demandons cette liberté que nous n'aurions jamais dû sacrifier. — Le peuple demanda à haute voix l'affranchissement des deux Vestales : le Sénat y consentit ; les Pontifes seuls en murmurerent. Ils ne purent pas douter que leur secret n'eût été divulgué : ils feignirent de croire au prodige, parce que du moment que le peuple seroit détrompé, leur empire seroit détruit. Amelonde & Fulvie furent conduites en pompe jusque dans l'asyle de leurs peres ; c'est là que Grachus accourut rempli d'amour & d'impatience ; c'est là qu'accompagné du bon Druïde, il révéla le secret du miracle. — Pontifes imposteurs, s'écria Amelonde indignée, j'allois donc être votre victime sans mon Amant ! si vous disposez ainsi des prodiges, pourquoi ne m'en accordiez-vous pas un ? — Murmurez, dit le Druïde, mais tout bas ; il est des erreurs que la vérité n'osera jamais éclairer ; craignez de la présenter

vous-même ; laissez au tems le soin de dessiller les paupieres ; croyez que la Religion Romaine va bientôt se perdre ; sur ses débris s'élevera une Religion bien plus pure, bien plus consolante. — Que restoit-il à faire à nos Amans ? Leur bonheur & celui de Fulvie. Gracchus amena devant elle celui qu'elle avoit si long-tems adoré ; & ces deux couples prononcerent, sur l'autel de l'hymen, des vœux qu'ils étoient bien plus sures de remplir, & dont les devoirs étoient plus doux : c'étoit l'amour qui les prononçoit lui-même ; c'étoit cet amour dont on dit si ingénieusement ;

Un époux est un amant fortuné,
Et l'amour, de l'hymen n'est que le frere aîné.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LES PORTRAITS.

LORSQUE ces Lettres furent publiées, la malignité crut y reconnoître une ville, des caracteres, des aventures, des personnalités sans nombre. Avant de leur donner une nouvelle existence, nous nous sommes assurés que le Peintre, qui paroît posséder supérieurement l'art des ressemblances, n'avoit cependant pas pensé à peindre des originaux.

LETTRES.

*A ***, le 20 Janvier 1758.*

O MON cher Sapireni! quand recommenceront nos entretiens philosophiques? Quand renaîtront ces heures de loisir si bien remplies, où nous nous parlions si naturellement? Il ne tiendra pas à moi que

ce ne soit bientôt : en attendant, je vais m'amuser à te décrire la Ville où le sort m'a jeté.

*** se partage en deux Villes : l'une, située sur une éminence, rassemble dans ses murs l'élite des citoyens ; c'est le séjour du Clergé, de la Noblesse & de la Robe ; l'autre, bâtie sur le penchant d'une coline qui descend jusqu'à la mer, est remplie de Commerçans & de Marins.

Tu serois étonné, mon cher Sapireni, de la différence de mœurs qui régnent dans les deux Villes. La politesse, l'esprit, le goût & le savoir résident sur la montagne ; heureux si la liberté les y accompagnoit, & pouvoit en bannir une circonspection & une symmétrie extrême & tout-à-fait gênantes ; cet excès est, sans doute, moins blâmable que la basse familiarité, l'indécence des manieres & la grossiéreté du langage, qui caractérisent les habitans de la coline.

Quel est le principe de cette différence de goût & de génie, qui fait de deux Villes qui se touchent, comme deux nations ? L'air est-il plus pur, plus subtil sur la hauteur que sur le rivage ? ou, comme je le crois, la différence des profes-

sions entraîne-t-elle celle des mœurs? Je ne vois qu'un rapport entre ces deux peuples; c'est un penchant commun à la méchanceté. Je sais que la médisance est de tout pays; mais à *** on médit comme on respire; & je n'ai point vu d'endroit où l'on se déchire avec autant de dextérité. Viens, mon cher Sapireni, écouter ces belles conversations; tu verras avec quel art on perd une fille de réputation; avec quelle inhumanité on insulte aux malheureux; avec quelle audace, & en même tems avec quelle lâcheté on se moque d'un homme dont on vient de faire l'éloge. Mais plutôt, n'approche jamais d'un séjour si dangereux.

Heureux l'homme qui, doué d'un bon esprit & d'un bon cœur, trouve un ami qui lui ressemble! Tu m'as fait connoître l'amitié, & tu éprouves pour moi ce sentiment délicieux; puissent nos cœurs s'en remplir toujours, & ne se corrompre jamais! Adieu.

A ***, *le* 2 *Février* 1758.

Les préjugés sont terribles dans ce pays là. On y trouve une espece d'hommes bien singuliers: je doute qu'il y en ait

ait ailleurs d'auſſi vains. J'ai vu bien des étrangers à qui ils étoient inſuportables ; pour moi, ils me font pitié.

J'étois l'autre jour en aſſez bonne compagnie : je vis entrer un petit homme mince, pâle & décharné ; ſon habit, du dernier ſiecle, quoique raperaſſé en plus d'un endroit, exigeoit encore quelques petites réparations. Sa perruque, preſque entiérement dépouillée, étoit d'une antiquité auſſi reſpectable ; tout ſon habillement enfin, ainſi que ſa figure, n'offroit rien que de très-miſérable : je remarquai qu'il ne ſaluoit que ceux qui, comme lui, portoient une épée ; & j'avois bien de la peine à concilier tant d'orgueil avec tant de miſere ; je ne fus pas long-tems dans cet embarras. Je vis que cet homme étoit noble. Monſieur, lui dis-je tout bas, choqué de ſa hauteur, il me ſemble que votre qualité vous occupe bien fort, & que vous ne la troqueriez pas contre toute la ſageſſe du plus habile Magiſtrat. Il me lança un regard foudroyant, auquel je répondis par un ſourire, en lui tournant le dos.

Ces gens-là, mon cher Sapireni, placent la vertu après l'honneur ; il faut bien

qu'ils soient impertinens : oh ! s'ils avoient quelque idée des mœurs républicaines..... Mais je crois que le mal est dans le cœur ; si cela est, regardons-les comme incurables. Adieu, aime-moi toujours, & ne songe jamais à devenir noble ; tes enfans seroient peut-être bien insolens & bien vicieux ; je regarde la noblesse acquise, comme une maladie que l'on fait passer dans son sang.

Le 10 Février 1758.

Je ne t'ai montré qu'un de ces campagnards, dont on soupçonne à peine l'existence : je veux aujourd'hui t'offrir un tableau plus intéressant. Il faut que tu voyes les nobles de la ville : excepte-en deux ou trois qui font chérir & respecter leur naissance ; ils sont tous plus fiers que le Despote le plus absolu. Tu croirois qu'ils ne s'observent, ou plutôt qu'ils ne se gênent que vis-à-vis des roturiers ? sache qu'ils sont de même entr'eux. esclaves d'une contrainte ridicule qu'ils prennent pour de la décence, ils comptent les visites qu'ils se rendent ; ils font, des devoirs & des égards de l'amitié, une

affaire de calcul : auſſi leurs converſations ſont-elles bien ſéches, leur cœur bien vuide, & leur eſprit bien roide. O Meſſieurs les nobles de ***, ennuiez-vous décemment, bâillez avec dignité ; je n'irai point troubler l'ordre éternel de vos conventions ; mais je prendrai la liberté de me moquer de chacun de vous, en particulier, après que vous vous ſerez bien ennuiés enſemble.

Pour toi, mon cher Sapireni, tu ſais que je te verrai toujours avec plaiſir ; tu n'as rien à réformer dans tes goûts ni dans tes habitudes ; & tu pourrois être l'exemple de ceux qui ſentiroient qu'ils ſe ſont écartés de la nature. Adieu.

Le 28 Février 1758.

Si le ſexe n'eſt pas beau à ***, on y rencontre, du moins, de jolies figures : je te peindrai quelques femmes, & je t'en dirai un peu plus de mal que de bien ; mais ce n'eſt pas ma faute : au reſte, tu n'exigeras point des portraits abſolument reſſemblants.

Madame Volmin eſt peut-être la femme la plus ſpirituelle de *** : elle parle peu,

mais avec une justesse & une précision admirables ; elle écrit encore mieux. Un esprit philosophique, un caractere sensible, & un air fin la dispensent d'être belle : ses coquetteries (d'autres disent ses galanteries) lui ont attiré des reproches sensés : elle n'a peut-être été que coquette ; mais on eut pu lui dire, en ce cas, comme disoit cet Espagnol : *si c'est pour rire, vous en faites trop.* Tout est réparé aujourd'hui par l'amour qu'elle a pour son mari ; elle lui est fidele, & tu sais qu'une véritable passion est le meilleur repentir par où une femme puisse racheter ses premieres erreurs ? pénitence bien douce, mais très-rare cependant, & presque impossible. Quand on a livré son imagination à la vanité de plaire & au plaisir de changer, il est difficile qu'on finisse par le sentiment, & par la constance.

Mademoiselle de Fierville agace d'abord un homme ; elle joue le besoin d'aimer, le coup-d'œil appréciateur, la douceur des caracteres tendres. Son motif est de grossir sa cour : avez-vous bien voulu lui rendre quelques soins publics, elle va vous accabler de rigueurs ; & elle se contraint, se modére jusqu'à ce que les mê-

mes personnes qui furent témoins de vos hommages, le soient de ses caprices ; caractere monstreux, mais qui se perpétuera, parce que les femmes savent très-bien que la foiblesse & la sottise des hommes leur laissent tous les caracteres à leur choix, pourvu qu'elles ayent de l'adresse, ou de l'audace.

Rozine paroît pénétrée de ses charmes, & cela la prive de l'honneur de soumettre tout à ses loix. Peut-on être aimable quand on s'aime aussi tendrement ? Jeune Rozine, lui dirois-je volontiers, employez votre caractere à vous faire des plaisirs plus dignes de vous : dussiez-vous ambitionner de tout embrasser en sortant de cette indifférence pour nos hommages, vous seriez encore plus digne de notre estime, que vous ne l'êtes en dédaignant de nous plaire.

Sans la Comtesse de Bauval, j'allois, mon cher, abandonner les séduisans crayons, mais cette Comtesse est si ridicule, qu'elle m'arracheroit au sommeil pour lui faire un petit doigt de cour. Figure-toi une grosse bourgeoise qui a épousé un petit gentilhomme très-ignoré : quoiqu'elle soit de la belle taille, quoiqu'elle

ait un embonboint énorme, elle ne se croit jamais assez remarquée ; elle se hausse pour attraper un air de grandeur ; elle s'agite, elle se bouffit, elle se tue ; il ne lui vient pas dans l'esprit qu'elle remplit un espace immense.

Mon cher Sapireni, les honneurs sont bien courus ! pour moi, j'ai ton estime & ton amitié ; un peu de philosophie avec cela, je suis content, & me moque de cette immense légion d'animaux aveugles qui courent au devant du mépris que leur orgueil mérite.

Le 4 Avril 1758.

D'où vient, mon cher Sapireni, que l'humanité, cette vertu qui semble inséparable de notre être, qui paroît constituer l'homme, d'où vient que cette vertu est si rare ? Cela me fait soupçonner que tout n'est pas bien : je l'ai pensé de tout tems ; j'imputai autrefois cette présomption à la mysantropie ; mais je vois bien qu'il faut que je l'attribue à l'expérience. Je ne rencontre que des gens durs, inhumains, qui rapportent tout à eux-mêmes, & ne songent pas qu'ils tiennent à un

tout. On devroit les bannir de la société; mais hélas, ils sont eux-mêmes la société: cette proscription la réduiroit à rien. Te le dirai-je? ce vice est si ordinaire, que je crains d'avoir un jour prononcé contre moi-même en le condamnant. Nous devons toujours croire que les défauts qui sont si communs, n'abondent si singulièrement, que parce qu'ils sont naturels.

J'entendis hier un discours capable de révolter un Hottentot: on parloit d'un homme intégre & populaire; & l'on se moquoit de lui avec une abondance de sincérité tout-à-fait scandaleuse. Je ne conçois pas, disoit-on, cet excès de complaisance pour le peuple: ce Magistrat est accessible au petit comme au grand; il se livre trop; je vais chez lui, je me flatte en vain de l'interrompre; il donne audience à un vil artisan. Si ceux qui tenoient ce propos atroce parloient de l'abondance du cœur, ils doivent être placés immédiatement au-dessous des tigres; & il est vraisemblable qu'ils ne mourront pas sans avoir fait beaucoup de mal. Adieu.

Le 23 Avril 1738.

Les richeſſes & la charité ſont deux choſes que l'amour de ſoi-même rend bien incompatibles. . . . Il y a ici une femme qui jouit d'un revenu conſidérable, qu'elle n'employe qu'à ſatisfaire cet amour mépriſable. Une perſonne de ce caractere n'imagine pas qu'on puiſſe faire rien de mieux que de penſer à ſoi. Rien ne la touche ni ne l'intéreſſe : le bel ordre de ſes affaires entretient dans ſon cœur une paix inaltérable : du haut de ſa proſpérité, elle contemple la miſere humaine ; elle jette en même-tems ſur ſa propre perſonne un regard de complaiſance, & ſon bonheur la tranſporte ; elle eſt étonnée de ſa rare prudence ; & elle ſe dit : il faut que j'aie bien de l'eſprit pour être heureuſe comme je le ſuis. L'avenir ne ſauroit lui cauſer la moindre inquiétude ; elle a prévu & prévenu tous ſes beſoins : elle a même quelquefois une façon de penſer hardie, une conſcience intrépide, dont, ſans doute, elle eſt encore redevable à l'état d'abondance où elle ſe trouve : alors les paradoxes ſur les

mœurs & sur la Religion, ne lui coûtent pas plus que certains emportemens de gaîté, d'où naissent d'excellens contes qui ne peuvent faire rire que des gens aussi heureux & aussi durs qu'elle.

Je ne souhaite point une pareille félicité, mon cher Sapireni; la mediocrité me paroît l'état naturel de l'homme: elle nous met à l'abri de l'importunité des besoins communs, sans nous enorgueillir ni nous accoutumer à l'insensibilité. Heureux celui qui sait borner ses desirs, qui, content d'une fortune modeste, sait voir & sentir l'embarras des autres: la Philosophie préfére cette situation à toute autre: elle est heureuse entre la pauvreté & l'opulence; elle y trouve de la douceur; & elle reconnoît que la nature a quelquefois pensé à nous, en nous éloignant de ce point d'élévation d'où l'on jette un éclat, dont on est souvent offusqué le premier.

Le 30 Avril 1758.

Je voudrois fixer l'idée de la vraie Philosophie. Tout le monde aujourd'hui se pare du nom de Philosophe; & je crois, de bonne foi, qu'il n'y a que les plus

honnêtes gens qui puissent l'être : en ce cas, nous avons droit tous deux à ce titre ; & nous pouvons regarder avec arrogance tant de talens dangereux, tant de richesses criminelles, qui surchargent & corrompent la terre, car le Philosophe a droit de juger tout, & de ne respecter que la vertu.

Ne trouves-tu pas bien plaisant d'entendre un petit maître à sa toilette, discourir avec *confiance* sur le bien & sur le mal ? Ce qui me choque, ce qui me passe dans ce ridicule spectacle, ce n'est pas l'air, la fatuité ; c'est la *confiance* : ce fat est de bonne foi ; il croit savoir quelque chose, il croit nous instruire ; il ne sait pas, il ne se doute point qu'un bœuf & un fat sont également inhabiles à raisonner sur le principe des choses, & sur la profondeur des vues du Créateur.

Tous les hommes veulent *philosopher* ; & Dieu sera bientôt jugé par les enfans : l'un, né d'un tempérament phlegmatique, refuse absolument la qualité d'homme raisonnable à celui qui est enjoué & badin ; & celui-ci traite l'autre de misantrope, parce qu'il s'est persuadé, en riant toujours, que l'on doit regarder

toutes les choſes avec une mépriſante indifférence.

Le ſavant & l'homme de lettres ſe regardent, la plupart, comme les ſeuls ſages; & s'ils ſont libres, ſans engagement, ſans état, ils confondent avec le peuple, c'eſt-à-dire, ſelon eux, avec les ſots, un pere de famille ſagement appliqué à ſes affaires domeſtiques. Ils diſent orgueilleuſement avec le méchant : *ce n'eſt que pour les ſots que ſont faits les parens ;* parce qu'ils penſent que des idées & des ſpéculations ſont préférables aux ſentimens & à l'économie, pour le bonheur du monde.

Tous ces jugemens ſont bien vains, & bien dignes de mépris. Faut-il donc faire tant d'efforts pour atteindre à la Philoſophie ? Les ſubtilités & les ſophiſmes de l'école y menent-ils ? avec du bon ſens & un cœur, nous la trouverons ſurement. Quel orgueil de prétendre qu'elle eſt inacceſſible aux hommes ſimples ! Dieu auroit-donc placé les ſources du bonheur & de la ſageſſe parmi les ſentiers eſcarpés de la ſcience ; & tout homme qui ne ſe ſeroit pas conſumé ſur les livres des Grecs, des Latins & des modernes, quelquefois

si abstraits, ne pourroit être ni sage ni heureux. Non, Dieu a fait la Philosophie pour tout le monde, puisqu'il exigeoit de tout le monde un exemple & des hommages ; son dessein ne peut être suspect à personne, puisque nous avons tous une ame qui nous dit, vingt fois par jour, *vous avez bien fait, vous avez mal fait.*

Adieu. Ces réflexions me rendent triste, & je ne veux pas faire ce tort à la morale, que je chéris tant, d'altérer pour moi le charme de ses maximes, en pensant qu'en même-tems qu'elle nous apprend à être vertueux, elle nous éclaire sur le nombre infini d'hommes presque incapables de l'être.

Je m'apperçois, tous les jours, que la faculté de bien faire n'a pas été proportionnée en nous à la faculté de réfléchir ; & c'est un très-grand malheur pour nous & pour les autres. Il faut que l'homme sensé qui veut s'épargner des peines, économise ce fonds de réflexions toujours prêt à se répandre ; il prouvera que notre bonheur dépend un peu de nous ; & son exemple pourra corriger les gens sévères qui croient toujours que tout est perdu, & ne songent pas que leur terreur défa-

pérante est plus capable de nuire à la société, que le malheur qu'ils déplorent pour elle, parce qu'elle étouffe l'amour pour les hommes, qui peut produire de si bonnes choses.

Le 10 Mai 1758.

Vivrai-je en Hermite à *** ? Ferai-je vœu de m'enfermer comme un Chartreux? Je ne m'y sens point disposé ; j'aime le monde, & il faut du moins savoir s'y souffrir. La calomnie entoure la cellule des sages, pour publier au loin le mal qui ne s'y fait pas. Le génie des *** m'y viendroit bientôt attaquer ; & je ne pourrois jamais enterrer mes défauts avec ma personne.

Une circonstance d'ailleurs me condamneroit : Dimanche passé, une fille suspecte marchoit à mes côtés ; je tournai la tête, elle me parla : il seroit tout simple de croire que je m'enferme pour elle, & qu'elle passe les jours avec moi. J'ai éprouvé ce que je te dis-là. Lundi je fus malade, & ne sortis point ; le soir j'étois jugé, & toute la Ville étoit d'accord pour m'accabler d'épigrammes & de mépris.

Cette fille pourtant, si suspecte, & si contraire à ma gloire, n'est qu'un être malheureux qu'un Officier trompa il y a six mois, qui est accablée sous le poids de la honte, qui mourroit, si elle n'espéroit retrouver l'estime par la vertu; & je ne lui ai parlé que pour la plaindre, & la mettre en état de recourir à cette même vertu dont les malheureux ont tant de besoin pour pouvoir supporter l'atrocité des hommes.

Montrons-nous, méprisons les méchans: leur voix est reconnoissable, & ne peut retentir que dans des lieux obscurs: les honnêtes gens la connoissent, l'entendent de loin, & lui ferment les oreilles. Ces calomniateurs cruels sont fort au-dessous de l'honneur que je leur ferois en me dérobant à leurs traits. Il n'y a que la vérité qui mérite qu'on redoute ses jugemens; si on n'aime mieux rougir & se corriger.

Mais que pensez-tu de cette fureur de calomnier dans des êtres vicieux & si peu cachés? Je te peindrois tous ceux qui attaquent ici les réputations, si je voulois avoir quelque ressemblance avec eux; & tu verrois l'effronterie poussée aussi loin que la

méchanceté. Imagine-toi qu'il n'y en a pas un qui ne fût en bute aux arrêts de la Justice, si la Justice avoit des Tribunaux dans le monde, & s'il étoit d'usage qu'elle prononçât contre les vices. Ils sont tous connus, ils le savent, & n'en sont pas moins hardis. Ils dédaignent de prendre la moindre précaution pour voiler leur cœur; on diroit que la haine les flatte; car ils sont sûrs de la mériter. Auroient-ils quelque rage inconnue aux Médecins & aux Physiciens?

Ce 15 Mai 1758.

Il n'y a pas long-tems qu'un homme me disoit: Les gens sensés sont bien rares, & il s'en faut bien que la philosophie ait fait dans ce siecle autant de progrès qu'on se l'imagine. Vous-même qui réfléchissez quelquefois, avez-vous jamais pensé sérieusement à secouer le joug des préjugés, & à étudier pour cela la physique? Monsieur, lui dis-je, est-ce que l'étude de cette science est indispensable quand on veut régler son cœur? J'ai toujours pensé que les préjugés étoient nécessaires, qu'ils faisoient no-

tre sûreté dans le monde, & qu'ils étoient le frein de ceux à qui la nature a refusé les sentimens. Je me doutois bien, répondit-il, que vous ignoriez les conséquences commodes qui découlent des découvertes que j'ai faites dans la nature. Oh! elle n'a plus de secrets pour moi. Savez-vous bien que je suis parvenu à me tranquilliser tout-à-fait sur l'avenir? Je suis devenu, en assez peu de tems, un matérialiste très profond. Vous me paroissez raisonnable; je veux vous instruire, & vous associer à mon bonheur. — Ne prenez pas tant de peine, lui dis-je avec précipitation, je suis sûr qu'il n'y a rien dans la nature qui doive nous conduire à l'extravagance & à l'impiété.

Cet homme sera un jour un grand monstre, s'il est sincere dans ses aveux; mais je ne pense pas qu'il le soit. Je ne saurois croire qu'il y ait des athées & des scélérats de bonne-foi: la sécurité ne peut accompagner que la nature & la vertu. Ils cherchent à se corrompre, ils veulent s'aveugler, ils croient quelquefois y être parvenus; mais Dieu a soin de confondre leur orgueil par des remords

Ce 20 Mai 1758.

Il y a ici un créature rétive & farouche : elle se tient sur ses pieds comme un homme ; son allure est fiere & superbe ; elle porte la tête haute ; son œil est menaçant ; elle parle, elle marche, elle respire : je me croirois de même nature qu'elle, si je pouvois en approcher sans horreur ; mais je n'ai pas plutôt fait un pas vers elle, que je me sens arrêté tout-à-coup : je ne puis soutenir la hardiesse ni la dureté de ses regards ; & tout son air m'épouvante.

Je m'en vais pourtant te rassurer un peu : cet être formidable est un homme, quoiqu'il n'ait point d'humanité ; il est aujourd'hui un peu malade, & je compte que nous en serons bientôt délivrés par son Médecin.

Hier un *** me disoit : Monsieur, réjouissons-nous, ce coquin ne vivra pas dans trois jours, le Docteur me l'a promis.... Le Docteur est bien capable de vous tenir parole ; mais, Monsieur, croirez-vous ce que je vais vous dire ? Je serois fâché que cet homme mourût sitôt. — Pourquoi cela ? reprit-il ; est-ce que

vous êtes capable de regretter un monstre ? — Non, répondis-je ; un monstre doit mourir ; mais sa vie étoit nécessaire aux *** ; ils pouvoient apprendre en le voyant que rien n'est plus horrible que la cruauté & l'insolence ; & sa mort va les priver d'une utile leçon.

Mon homme fut fort sot, & ne songea pas à me répondre, pas même par des invectives. Il est vrai qu'en lui parlant ainsi j'avois l'air très déterminé. Cet air ne m'est pas naturel, car tu sais que je suis né doux ; mais les méchans nous le donnent quand nous avons de l'honneur.

Ce 30 Mai 1758.

Je reviens aux femmes, mon cher Sapireni ; je n'ai fait qu'effleurer un sujet inépuisable.

Je me promenois il y a quelques jours au boulevard avec un de mes amis, qui n'est ni bon ni bête. Il y avoit beaucoup de monde : le génie, ou le démon observateur s'empara de nous ; & nous convînmes de nous communiquer nos observations.

Nous nous assîmes, & ce fut lui qui commença le premier. J'apperçois déjà

une figure que je reconnois à sa démarche lente & mesurée, & à sa coëffure plate, me dit-il : comme vous avez la vue basse, vous ne la distinguerez pas comme moi, mais vous allez la reconnoître à son portrait : c'est une de ces femmes qui ne veulent pas se bien porter, qui ont toujours quelque incommodité, & qui s'imaginent qu'il ne convient qu'à une bourgeoise d'être sans vapeurs & sans migraine. Elle sait si bien adoucir le son de sa voix, elle la traine avec tant de langueur, qu'on a de la peine à ne se pas prêter à l'illusion : elle prodigue aux gens des épithetes si tendres & des noms si doux, que peu s'en faut qu'elle ne les intéresse & ne les touche.... — Ah! c'est Madame Daucourt, lui dis-je! il ne se pouvoit pas que je ne la reconnusse; j'ai manqué d'y être pris il y a deux mois. C'est une sotte sans doute, mais il y a des sots, & elle ne sera pas toujours aussi malheureuse qu'elle l'a été avec moi. Mais quelle est cette femme vis-à-vis de nous, qui s'arrête pour nous regarder? demandai-je à mon ami — C'est un femme qui me hait, répondit-il. — Qui vous hait? repris je; pourquoi cela? — Parce qu'elle

m'a aimé.... — Je suis obligé de vous faire expliquer, poursuivis-je. Est ce que vous lui avez fait quelque horreur ? Je ne vous en crois pas capable. — Non, répondit-il, je n'ai mis que de la bonne foi & de la vivacité dans ma liaison avec elle, & c'est cette fatale ardeur qui m'a perdu : elle a un malheureux orgueil qui ne lui permet pas de paroître telle qu'elle est : avec un cœur tout plein de flamme, & beaucoup d'emportement dans la passion, elle veut que le public soit persuadé qu'elle est sans foiblesse, & que son amant ne la croie jamais animée que par le sentiment le plus pur & le plus désintéressé. Malheureusement elle m'aima trop pour se contraindre toujours ; elle se laissa enfin deviner : mes transports lui apprirent ma pénétration, & c'est delà qu'elle me hait : elle est désespérée d'être connue, & qu'il y ait un être dans le monde devant qui elle ne puisse plus jouir des charmes de l'hypocrisie.

Je trouverois cette aventure singuliere, lui dis-je, si je n'avois moi-même éprouvé des choses qui le sont beaucoup davantage. Vous voyez là-bas, sous cet arbre, la petite Florincour ; eh bien, vous voyez

la femme que je connois le mieux, & que j'aimai le plus tendrement. C'eſt une aventure aſſez peu croyable que celle que j'ai eue avec elle; mais vous pouvez ajouter la foi la plus aveugle au récit que je vais vous faire; je ne cherche point à vous abuſer. Je la diſtinguai en arrivant dans ce pays, parce qu'elle m'y força par les avances les plus décidées. Je ne voulois point aimer, & vous ſavez même qu'il ne fut jamais dans mon caractere de m'extaſier devant de beaux yeux qui reſſemblent à d'autres, & de me conſumer pour des plaiſirs qui ne ſont pas longtems des illuſions : mais on ne refuſe pas toujours une femme qui eſt jolie; je croyois qu'il n'y avoit qu'à accepter, & je ne voyois pas un grand riſque à cela pour ma tranquillité : je me trompois cependant, & cela prouve qu'avec les femmes il faut toujours bien s'aſſurer avant que de croire. La Florincour eſt bien une étourdie, comme je me l'imaginois; mais ſon étourderie eſt romaneſque. Elle eſt convaincue que hors l'amour, il n'y a point de bonheur; & dans cette idée, elle commence par ſe permettre tout ce qui eſt capable de l'inſpirer : priſe ſur le pied

de sotte & d'étourdie, on ne fait point de réflexion, on ne fait point de marché ; on s'abandonne à un penchant toujours assez doux pour mériter de s'en promettre un avenir agréable ; mais la sécurité ne dure pas long-tems, & l'on se sent piquer par l'épine avant que d'avoir pu soupçonner qu'elle étoit cachée sous la rose. Cela ne signifieroit rien, si je ne vous expliquois ce qui m'arriva avec elle.

Elle a une tante que le Ciel n'a certainement faite que pour rendre la constance impossible auprès de sa niece. Vous la connoissez, mais seulement par les dehors, qui lui font encore trop d'honneur, tant son ame est affreuse : il faut entrer dans l'intérieur avec moi. Cette tante aime l'argent avec fureur, & elle croit qu'une femme ne doit jamais se donner pour rien. Quand l'argent n'y est pas, c'est une furie acharnée à vous persecuter : à peine alors, avec tout l'esprit imaginable, trouvez-vous moyen de dire un mot à la petite sotte qui s'est laissée enchaîner par ce monstre. D'un autre côté, la niece déteste l'argent, & aime excessivement à donner : on l'outrage

quand on ne reçoit pas, & elle offre toujours. Cette importune générosité n'a pas précisément sa source dans le cœur ; car peut-être laisseroit-elle languir un malheureux pour un louis : elle est une suite des idées qu'elle s'est faite en lisant des Romans. Elle s'imagine que les dons ne sont que des soins, & que les soins étant l'aliment de la passion, ne doivent jamais tarir : elle pratique, à sa maniere, ce que Voltaire a dit :

L'ame est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

Vous jugez maintenant de ma situation pendant que je l'ai aimée : je touchois toujours : quelque extrêmité entre la tante, qui me tourmentoit parce que, par délicatesse, je dédaignois d'acheter un cœur ; & la niece, qui me désespéroit parce que je ne voulois pas avoir l'air de vendre le mien. Mon ame, roide par vertu, se plia cependant à mon malheur : je fis de petits présens, & je reçus des bagatelles : mais le monstre vouloit dévorer ; elle s'en expliqua avec sa niece ; & la niece, facile à intimider, en fai-

fiſſant peut-être avec tranſports l'occaſion d'étaler ſa chimérique généroſité, vendit à mon inſçu tous ſes diamans, & ne me revit que pour m'offrir une bourſe de cinq cens louis, dont je n'avois nullement beſoin, même pour donner. Je reculai d'horreur en voyant cet amas d'or. Qu'avez-vous fait, Madame? lui dis-je en frémiſſant. — Tout ce qu'il falloit pour vous conſerver, répondit-elle. — Ah! repris-je, on ne me conſerve point quand on ne ſait pas ſe reſpecter. — Eſt-ce à vous d'acheter la fidélité d'un Amant?— Oui, c'eſt à moi, quand j'y ſuis condamnée : ce n'eſt pas votre fidélité que j'achete, c'eſt ma tranquillité : je fais ce que je fais ; la cruelle vous chaſſeroit, ſi je ne prenois ce parti.

Je ne pus jamais lui faire entendre raiſon : elle pleura, elle cria ; je n'eus plus que des jours nébuleux ; & il fallut les terminer. Ses diamans coururent la Ville : je fus accuſé de les avoir vendus moi-même ; je ne pouvois plus aller nulle part ſans m'appercevoir que j'étois déshonoré, & j'allois fuir d'un ſéjour odieux, ſi la vérité ne s'étoit heureuſement fait jour à travers les ſombres vapeurs de la calomnie..... Voilà

Voilà, mon cher Sapireni, nos remarques & nos découvertes de ce jour-là. La nuit étoit tombée, & nous ne distinguions plus les traits que nous aurions voulu dessiner encore. Nous nous flattons de revenir bientôt dans cet attelier agréable, & je me ferai toujours un vrai plaisir de t'envoyer les copies des originaux que nous aurons arrachés au néant.

Ce 10 Juin 1758.

Il y a ici un Président, & ce seroit un homme à citer pour la morgue, s'il n'y avoit pas cinq ou six Conseillers qui l'égalent. La robe est fiere, & cependant elle n'a pas besoin de cet extérieur imposant pour recevoir le tribut de respect qui qui lui est dû. La grandeur de ses fonctions lui assure tout ce qui peut flatter l'humaine foiblesse; mais ce reproche que l'on peut légitimement faire à quelques Magistrats, excéderoit les bornes de la justice s'il étoit général. Je me souviens toujours de ton auguste pere, que le malheureux abordoit avec tant de confiance: il étoit content le jour qu'il avoit fait du bien: & ces jours-là revenoient souvent. Les heureux étoient obligés

d'admirer les preuves de bonté qu'il donnoit sans cesse aux misérables. Il ne t'a presque laissé que son exemple & l'amour de sa mémoire ; mais tu auras des amis par-tout où il en a eu ; & si tu veux dire la vérité, tu confesseras que jamais tu n'as été tenté de lui reprocher la médiocrité de ta fortune, en voyant la considération que cette même médiocrité t'attiroit de la part des honnêtes gens à qui la cause en étoit connue.

Je me pénetre du bonheur & de l'utilité qui découle sans cesse de la Magistrature. Gémissons, si tu veux, des abus énormes que d'obscurs suppôts ont érigé en loix ; je sens qu'il est permis d'abhorrer la dévorante avidité des Procureurs & des Huissiers ; mais convenons aussi qu'un Magistrat qui veille nuit & jour à la sûreté de l'innocence, qui protége la veuve, qui défend l'orphelin, qui va chercher la vérité égarée dans un dédale impénétrable au jour, pour la couronner aux yeux de l'univers, est un être bien sublime & bien digne de notre amour. Voilà ce que j'ai vu dans quelques Magistrats ; leur mémoire ne périra jamais (*).

(*) J'ai sous les yeux la copie d'une lettre

Ce 15 Juin 1758.

Les ſages ne ſont pas ces êtres malheureux & preſque inutiles que des hom-

écrite il y a quelque tems ſur ce ſujet important. Je ne puis m'empêcher d'en tranſcrire ici quelques lignes.

« On m'écrit de Paris que *** ſe livre entié-
» rement, depuis ſon mariage, à l'étude des
» loix. Daignez le voir de ma part, je vous en
» conjure, & dites-lui, auſſi énergiquement
» qu'il ſera poſſible, que cette étude eſt la plus
» importante, la plus intéreſſante, la plus reſ-
» pectable, la plus noble peut-être du Citoyen
» & de l'homme ſenſible. Des méchans dans la
» Société, & des hommes plus méchans au Bar-
» reau, en ont fait ſouvent un abus effroya-
» ble; mais l'eſprit des Juges s'éclaire tous les
» jours; & cet abus même y contribue. S'il reſte
» encore quelque reſſource à l'humanité, livrée
» à la férocité des paſſions, elle eſt dans les
» Loix & dans les bons Juges; car la morale ne
» peut plus rien. Dites à *** que je le prie de
» ſe ſouvenir du motif des Légiſlateurs, de les

mes ambitieux (mauvais citoyens & parens barbares) ont plongé dans les gouf-

» reproduire par ſon ſavoir, & de les rendre
» reſpectables par ſa vertu. Oui, mon ami, il
» ne faut pas qu'on admire un Avocat, il faut
» qu'on le révere, qu'on le craigne ; il faut que
» ſa probité rende ſuſpecte toute cauſe dont il
» aura refuſé de ſe charger. Je me peins l'in-
» nocence & l'infortune défendues avec ce ca-
» ractere de vérité qui impoſe, qui perſuade, qui
» éleve l'ame vers le trône de la Juſtice, qui
» ennoblit le plaiſir de l'attention & le ſenti-
» ment de l'intérêt dans celui qui écoute ; & je
» me proſterne devant l'image vivante du Dieu
» des bienfaits. Si *** remplit un jour le cadre que
» je viens de tracer, je ſerai raſſuré contre cette
» éloquence frauduleuſe qui s'introduit avec
» empire au Barreau : elle ne peut être ſans mo-
» tif & ſans abus, & conſéquemment ſans ſuc-
» cès. Quelques loix ſont inſuffiſantes : avant
» qu'elles ſoient perfectionnées par un génie
» touché de notre privation, les reſſources de
» l'infidélité peuvent en multiplier les incon-
» véniens. Le danger eſt toujours preſſant,
» quand l'eſprit forme des projets d'abus ».

fres saints. Sans l'utilité il n'y a point de sagesse véritable, parce que tout homme est nécessairement dévoué à la Société en naissant; elle a des besoins infinis, & chaque homme peut à peine suffire à lui prêter le secours qu'elle est en droit d'exiger de lui. Or, tous les solitaires ensemble ne forment qu'un seul homme, puisqu'ils n'ont tous que la même fonction & les mêmes vues; & un sur mille suffiroit peut être pour remplir une charge très-bornée, puisqu'il ne s'agit que d'édifier par une oisiveté vertueuse; tandis que vingt mille voix se contentent de demander à Dieu, trois fois par jour, le salut d'un Empire; vingt mille bras fondent sur ce même Empire, & le détruisent à jamais.

Les sages sont le pere de famille, les Princes généreux, les hommes riches, dont l'opulence coule par d'infinis canaux dans les veines de la populace indigente. Ces hommes sont des Dieux sur la terre. Plaçons, dans le même rang, l'honnête homme doué d'une imagination vive & tendre, qui trouve son bonheur à consoler un malheureux ou un vieillard méprisé, par les charmes d'un entretien tou-

chant. Conçois-tu le sort d'un malheureux que personne ne plaint, ou d'un vieillard que tout le monde outrage ? Dans cette ville, le premier est abhorré, & éprouve presque ce sort affreux qui est réservé à l'infâmie ; le second y est mis au rang des morts dès qu'il ne peut plus profaner l'herbe fleurie par des danses lourdes & des entretiens grossiers : on a sa façon de se vanter des outrages qu'on leur fait chaque jour ; & la bonne compagnie même, (peuple souvent insolent) décide qu'on ne doit point recevoir des êtres aussi incommodes. A côté de cet essain d'insectes féroces, qui les piquent & les dévorent à l'envi l'un de l'autre, vois l'homme pitoyable & généreux qui les accueille, les console, les encourage à supporter la vie. Cet homme-là peut se vanter d'avoir des amis, & c'est sa récompense : accordons-lui le rang qu'il mérite ; c'est un sage : il doit être placé immédiatement au-dessous de celui qui, dans un jour de calamité publique, sauveroit ses concitoyens.

Ce 20 Juin 1758.

Je m'imagine qu'un observateur at-

tentif & vraiment Philoſophe doit s'amuſer beaucoup en parcourant ces inégalités, ces taches, cette bigarrure que forment, pour ainſi dire, les différens caracteres ſur la ſurface de la terre. Si j'obſervois & que j'écriviſſe, je voudrois que mon livre eût le mérite d'un très-grand tableau, dans lequel un Peintre auroit fait entrer juſqu'aux plus légeres nuances. On a dit : *rien n'eſt indifférent quand on a le cœur tendre.* Crois-tu qu'un Moraliſte ſenſible, qu'un Philoſophe qui auroit formé l'heureux projet de reſtituer aux hommes tout ce bonheur dont on dit qu'ils jouirent, ne fût pas obligé de dire tout ce qui eſt, pour faire regretter tout ce qui fut ? Je ne négligerois rien pour cela, parce que je ſuis convaincu que les plus petites choſes peuvent fournir beaucoup, quand elles ſont dirigées vers un tout auquel le ſentiment a commencé à nous intéreſſer : tu ne ſaurois croire combien j'ai quelquefois été touché par des récits que d'autres que moi auroient écouté indifféremment ; &, dans ces inſtans, j'ai toujours éprouvé qu'on n'eſt point touché ſans être éclairé. Je me ſouviendrois de cela en obſervant & en

écrivant mes observations, & je me croirois obligé d'écrire tout ce que j'aurois vu, tout ce qui auroit un moment attendri mon ame, parce que je supposerois que d'autres ames sont faites comme la mienne. L'on peut toujours se régler sur ce que l'on a senti, lorsqu'on se propose de porter le sentiment dans le cœur des hommes. Par exemple, je ne laisserois pas échapper ce trait qui m'a été rapporté par un homme d'esprit à Paris. Le Marquis du ** se retirant chez lui à trois heures du matin, dans un jour d'été, apperçut le Poëte *Lema*, qui se promenoit en long & en large sur le pont-neuf: il fit arrêter son carrosse, & proposa à l'errant Appollon de le conduire chez lui, s'imaginant que le Dieu étoit ivre. Lema le remercia de son attention, & n'en voulut pas profiter. Le Marquis insista avec chaleur, & Lema répondit toujours d'un ton qui laissoit voir de l'embarras. Eh bien! reprit le Marquis, laissez-vous donc tenter; que ferez vous ici? à l'heure qu'il est, il convient de rentrer chez soi. Monsieur, répondit le Poëte, je n'ai point de chez moi. Comment, point de chez-vous; mais vous couchez

bien quelque part? Oui, Monsieur, mais je ne suis pas le maître du lit où je couche; je suis obligé d'attendre qu'il soit libre, & il ne l'est pas encore. — Ah! j'entends, Monsieur attend qu'un mari dormeur..... Eh! ce n'est pas cela; je me passe très-bien du bonheur dont vous croyez devoir me féliciter; c'est bien autre chose vraiment! — Qu'est-ce donc? Je ne vous entends plus. — Vous me pressez beaucoup, Monsieur; c'est (puisqu'il faut vous le dire) c'est que je me suis accommodé de la moitié du lit d'un des marchands qui viennent ici étaler le matin, & que j'attends que le drôle ait paru pour m'aller mettre à sa place. — Eh! mon pauvre Lema! quelle diable de ressource! Comment n'aimez-vous pas mieux vous adresser à quelqu'ami? — Non, Monsieur, je suis trop malheureux, & me crois trop peu célebre pour trouver des amis: je ne veux pas faire des épreuves; mes malheurs m'ont rendu fier, & je perdrois toute la consolation & tout le courage qui me reste, si je venois, un jour, à être humilié.

Si j'observois les caracteres & les mœurs, mon cher Sapireni, je rapporterois ce fait

exactement, & je m'adresserois ensuite aux malheureux ; je leur dirois : ayez de la fierté, mais fuyez l'orgueil : craignez de priver un cœur tendre du plaisir de placer un bienfait ; vous n'avez peut-être des besoins que par l'ordre éternel d'une Providence admirable, qui a voulu que des hommes qu'elle a fait naître sensibles & généreux, goûtassent le plaisir de faire du bien. La fierté vous fera respecter ; & l'on n'osera point vous faire une offense avec cette morgue imposante de courage & d'élévation ; mais la hauteur vous feroit haïr, & dispenseroit tous les cœurs de vous plaindre & de vous secourir. Je dirois cela aux malheureux ; & ils m'écouteroient ; car les malheureux ont communément de la pénétration & de la docilité ; ils croyent aisément que leur bien est dans le conseil qu'on leur donne ; & ils suivent ce conseil, parceque la nature saisit avec ardeur l'occasion de soulager les maux dont elle est accablée. Je dirois aussi aux heureux, à ces hommes qui ne savent point lire dans le cœur, & qui sont incapables de discerner & de plaindre le malheur, pour peu qu'il se déguise, je leur dirois : entrez dans cette

ame fiere qui vous dissimule sa peine ; sachez deviner qu'elle n'est fiere que parce que trop souvent, peut-être, elle éprouva que vos pareils étoient impitoyables ; dispensez-la de risquer, devant vous, la seule consolation que le sort lui ait laissée ; épargnez-lui jusqu'à l'incertitude d'un aveu ; en devinant ses maux, offrez lui des secours qu'elle soit obligée d'accepter ; & que, dans vos yeux, elle trouve une estime pour sa fierté, qui puisse lui en donner pour vous, & la consoler de vos bienfaits toutes les fois qu'elle pensera qu'ils vous ont acquis sur elle une supériorité dont elle sera toujours exposée à vous voir abuser. Je leur dirois..... Mais est-il nécessaire que je continue ? Tu sais bien ce que mon cœur peut me fournir en faveur des malheureux.

Ce 30 Juin 1758.

Je change de ton : l'Univers vient de changer pour moi : je n'y vois plus rien qui m'afflige ; non, tout a pris une forme charmante ; & mon cœur est enivré de plaisirs. Puisse ce délire aimable se perpétuer comme la chaîne de mes jours !

puisse ton cœur, puisse l'ami que j'aime, connoître un jour la douce volupté qui coule dans mon ame! Tu ne seras plus tenté de philosopher; tu ne prendras plus garde aux défauts des hommes; tu te sentiras élever au-dessus d'eux par la main des plaisirs; & tu diras: plaignons-les, loin de les haïr: ils sont privés de l'Amour; leur sort est affreux..... Je crois, mon Cher, qu'il y a une récompense attachée à la vertu: celui qui fit nos cœurs ne se proposa pas, sans doute, de voir l'honnête homme confondu avec le méchant dans le néant de l'indifférence. Dieu fit pour nous ce feu secret qui brûle & enchante nos ames; il nous destina un objet digne d'allumer ce feu délicieux; & quand nous commençons à le sentir, nous le regardons comme le bienfait d'un Dieu équitable qui veut nous combler de biens, pour nous apprendre à être toujours vertueux. C'est ainsi que j'envisage l'Amour; je sens qu'il me purifie en même-tems qu'il me consume: je m'imagine que je rougirois de mille choses que je croyois innocentes: je ne pourrois me les permettre: le desir de mériter une estime qui n'est due qu'à la perfec-

tion m'éclaire sur des devoirs que j'ignorois, quoique j'aimasse à faire le bien..... C'est à présent que tu serois content de moi. Si quelquefois tu me reprochas des inégalités, des chagrins sans sujet, des desirs sans réflexions; aujourd'hui tu verrois une paix inaltérable, l'égalité qui en est le fruit, un mépris instructif pour la folle ambition; & tu dirois: l'Amour qui trouble & corrompt les cœurs vicieux, perfectionne jusqu'au plaisir dans une ame honnête..... Mais il est tems que je te fasse connoître un objet avec lequel l'amitié que tu as pour moi va te donner des rapports. Figure-toi tout ce que la santé peut répandre de fraîcheur sur un teint égal à celui des roses; tu vois déjà la vivacité & l'enjouement: une gaîté spirituelle & naïve anime ses yeux & se répète dans ses discours; elle garantit la sincérité de ses sentimens; & l'homme le plus modeste est convaincu qu'il est aimé, si elle dit qu'elle aime: mais elle est née pour le dire difficilement: sa vivacité ne la rend point étourdie; son ingénuité ne la rend point crédule: elle connoît les sages raisons de la résistance, sans paroître y réfléchir: elle sait qu'il

faut craindre d'être malheureuse ou trop foible en aimant ; & il semble que la nature ait voulu veiller à la garde de son courage, en lui donnant cette crainte précieuse. Voilà son caractere : le plaisir d'en parler m'a entraîné ; car je voulois d'abord te peindre sa beauté : mais cette beauté que j'adore, échapperoit au pinceau le plus délicat ; je dirai plutôt les choses qui la relevent que les choses qui la forment. Les premieres sont d'autant plus touchantes, qu'elles n'appartiennent presque qu'aux femmes que la nature a disgraciées : c'est, par exemple, une négligence, une mal-adresse à s'ajuster qui est incroyable : ne mit-elle qu'un ruban, qu'une simple aigrette, on voit qu'elle n'a pas la premiere notion de cet art qu'on appelle goût ; mais il est certain aussi, que l'effet de son mauvais goût est de prouver qu'elle est au-dessus de l'art. Sa toilette la plus longue ne dure qu'un quart d'heure, & tout le soin qu'elle y a employé ne dure qu'un instant. Un mouvement continuel en fait disparoître jusqu'aux vestiges : le bonnet se dérange, les cheveux tombent, & un air extravagant fait encore mieux appercevoir le

désordre : c'est alors qu'elle est ravissante ; il faut la voir dans cet état pour juger de toute sa beauté ; l'esprit joue avec les charmes ; c'est un concert délicieux : elle badine sur son désordre, & les saillies qui lui échappent se convertissent en autant d'attraits.... On m'interrompt, & je suis obligé de te quitter ; mais demain je t'écrirai ; je reprendrai un sujet aussi intéressant pour moi, & tu auras une nouvelle lettre tous les jours. Puis-je trop te parler d'un objet qui m'inspire tant de choses ? Adieu.

Ce 1 Juillet 1758.

Mimi, ou Mademoiselle de La ferté étoit absente de cette Ville depuis trois mois lorsque j'y arrivai Elle étoit allé recueillir avec sa mere un héritage considérable. Elle n'avoit pas besoin de cette fortune ; son bien étoit honnête ; mais le Ciel qui trop souvent a lieu de mesurer ses dons, les prodigue quelquefois à la beauté. Un regret ici seroit un attentat ; mais certainement je voudrois pouvoir souhaiter qu'elle ne fût pas si riche. Elle doit dédaigner un mortel ordinaire qui n'a pas des biens proportionnés aux siens ; &

cette pensée accable un cœur qui mépriſa toujours la fortune. Mon cher Sapireni, nous ne nous connoiſſons pas; nous n'exiſtons point, tant que nous n'avons pas aimé. Tu ſais que j'ai pu être très-riche, & que j'ai préféré d'être très-tranquille. Je riois avec toi du tourment des avares, & de la folie des ambitieux; & aujourd'hui je me reproche, je ne me conſole pas de n'avoir pas été l'un & l'autre. Cependant j'ai laiſſé perdre mes avantages, moins par pareſſe que par ſentiment; j'ai voulu faire un heureux; & l'amour de mon frere eſt un témoignage éclatant de ma généroſité. Peut-être que Mimi n'en aimera que mieux un Amant qu'elle doit eſtimer. Il me ſemble qu'elle a une ame; elle parle ſouvent des malheureux, & toujours avec eſprit; elle dit que perſonne ne connoît les détails de l'infortune, & elle aime à faire ce reproche à des gens qui ſe vantent de les connoître: elle perd alors ſon enjouement fou, & elle dit des choſes penſées; c'eſt à dire, elle veut bien que l'on voie qu'elle penſe lorſqu'il lui plaît; car elle fait la folle & ne l'eſt pas. Peut être que lorſqu'elle apprendra que je l'aime, & que

par la violence de mon amour & la foiblesse de mon espoir, elle me verra au nombre de ses malheureux qu'elle protege, elle croira devoir accorder sa main à celui qui n'employa la sienne qu'à répandre les bienfaits. J'ose quelquefois m'en flatter, mon cher Sapireni; mais il n'est pas nécessaire de te dire que cette idée s'envole promptement: je crains de m'expliquer dans cette inquiétude mortelle; cependant elle me regarde avec complaisance, & me parle avec estime; & je puis dire sans illusion qu'elle n'est comme cela que pour moi. De la part d'une personne aussi vive & aussi ingénue, cette distinction marque peut-être beaucoup: enfin je risquerai de lui donner des sentimens qu'elle n'a pas, en lui jurant que je l'aime sans oser rien attendre des miens.

Ce 1 Juillet 1758.

Je fus hier pendant une heure prêt à me déclarer; mais, mon Cher, on tremble quand on sent l'importance des mots que j'avois à lui dire: ce n'est pourtant qu'en s'en pénétrant que l'on mérite de plaire. Que la nature a mis bien du ca-

price dans le jeu des diverſes conjonctures où quelquefois nous nous trouvons! C'eſt ſur-tout dans l'amour que cette biſarrerie ſe fait ſentir : les deux contraires peuvent nous faire un tort égal près de l'objet aimé : ſi l'on aime peu, on s'exprime mal ; & ſi l'on aime beaucoup, on craint toujours de s'expliquer : image trop fidele du monde, où nous ſommes véritablement placés entre le trop & le trop peu. Conçois-tu le trouble d'un homme amoureux, qu'un regard peut confondre dans le tems qu'il jurera un amour éternel? Te repréſentes-tu le combat affreux du deſir & du reſpect? la violence alternativement modérée par la crainte & ranimée par l'eſpoir? Les Peintres s'exercent à repréſenter les tempêtes ; & c'eſt l'effort de leur Art : ah! il faudroit qu'ils puſſent peindre un cœur amoureux ; ce ſeroit le chef-d'œuvre de leur pinceau. Pour moi, je veux décider mon ſort ; je ſouffre trop à me taire ; je ſens qu'aimer n'eſt point un crime : je parlerai, je la regarderai, je lui dirai qu'il faut que je meure, ou qu'elle m'aime. Elle ſaura que je l'adore, elle ſaura tout ce que je ſens ; & c'eſt tout ce qu'on peut

sentir, & lui dire : oui, demain, aujourd'hui peut-être, j'aurai appris à mon cœur à se rassurer. Mais quel bonheur c'est m'ôter pour l'avenir, que de me priver de mériter son amour par mes peines !

Ce 3 Juillet 1758.

NON, je ne parlerai pas ; je crains tout : cette nuit des rêves affreux m'ont annoncé le sort que tout Amant téméraire doit éprouver. J'étois à ses genoux ; j'attendois la mort ou la vie : mes yeux éteints par la crainte, ne l'ont pas touchée ; au lieu de me répondre, elle a regardé tendrement un rival moins amoureux que moi. Ce sont-là des avis certains : croyons que ces terreurs soudaines, qui nous glacent dans le transport même, sont préparées par une providence attentive à nous sauver des maux. Eh ! pourquoi m'aimeroit-elle ? pourquoi voudrois-je concevoir une espérance téméraire ? Hélas ! j'étois averti par l'excès de mon amour : cet amour m'apprenoit qu'elle étoit au-dessus de mes vœux ; & la moindre réflexion m'eût délivré de ces illusions importunes qui causent aujourd'hui mon

malheur. Mais nous voulons nous flatter; nous étouffons la voix secrète qui nous parle ; l'orgueil est applaudi du fol espoir qu'il nous inspire ; & la Providence même est obligée de nous abandonner à notre extravagance. Elle a fait heureusement un effort pour moi : je vois la vérité ; & je condamne mes desirs. Mimi me haïroit à présent si j'avois parlé : je ne serois plus qu'un objet insolent à ses yeux ; j'aurois perdu le plaisir que me font ses regards, car elle en a pour moi qui ne sont pour personne : elle me fuiroit, ou sa présence me feroit souffrir des tourmens affreux ; je serois obligé de la braver, ou de déplorer, loin d'elle, un amour mépriſé. Ah! que je m'applaudis de m'être vaincu ! Rien ne peut plus me rendre une confiance fatale : je me tairai, & j'aurai son amitié ; si elle vient à pénétrer mes sentimens, j'aurai son estime ; elle respectera un amour qui sut se condamner au silence le plus rigoureux ; & ce respect me vaudra mieux que son cœur, qui pourroit un jour regretter de s'être donné. Vois les consolations qui sont réservées à l'Amant qui sait obéir aux loix de la raison.

Ce 4 Juillet 1758.

Est-il vrai que je doive me taire ? Est-il vrai que je doive réprimer le plus parfait amour qu'on ait jamais senti ?... La contrainte est le premier châtiment des sentimens coupables, & je trouve un ordre tout admirable dans la nécessité de se taire, qu'un remords secret impose à l'Amant vicieux ou trompeur ; mais quand on brûle d'un amour innocent, quand on peut se dire qu'on mourroit plutôt que de tromper ce qu'on aime, doit-on être soumis à une loi cruelle ? Le sentiment n'est donc qu'un présent fatal ! il ne nous est donc donné que pour éprouver notre vertu ! Quel est le mortel qui pourroit faire cette réflexion dans l'instant où, séduit par un charme inexprimable, il doit croire au contraire que ce sentiment est la récompense de la pureté de son ame ? C'est pourtant dans ce même instant qu'il faut se prédire & s'exagérer tout ce que l'on a à souffrir : on se perd, si l'on ne s'épouvante pas soi-même. Un si grand effort est au-dessus du pouvoir humain, & la résignation même est insuffisante à nous en rendre capable. Nous

voyons d'ailleurs une raison très-positive d'un côté, & de l'autre les effets de cette raison toujours incertains. Comment se dissimuler une certaine tyrannie dans notre destinée? Ne murmurons point cependant, croyons que tout est bien pour nous ou pour les autres, mais ne nous faisons point des scrupules vains, & craignons une prudence exagérée. Mimi saura que je l'adore; elle peut m'aimer sans honte, & dès-lors il m'est permis de lui déclarer mes sentimens. Ces richesses qui m'épouvantent ne donnent pas le droit de mépriser l'amour; ces charmes qui m'enchantent ne sont pas toujours appréciés par l'orgueil: souvent une belle personne riche & recherchée se plaît à préférer l'Amant que l'opinion commune & l'orgueil des biens excluent le premier; elle veut être aimée, & elle sait qu'on doit attendre plus d'amour de celui à qui on peut inspirer plus de reconnoissance. Il est donc possible qu'elle m'aime, & il est impossible que je ne meure, si je me tais. Une situation aussi indépendante de mes efforts me détermine à mettre un terme à ceux que j'ai faits jusqu'à présent, & je ne t'écrirai plus sans être en

état de t'apprendre le sort qui m'est réservé.

Ce 5 Juillet 1758.

J'AI parlé, & je suis heureux : un Dieu présidoit à mes actions depuis la naissance du jour. Je m'étois levé dans une agitation terrible ; le trouble de mon cœur sembloit me menacer ; toute la nature me parloit pour me détourner d'un dessein dangereux : j'aurois donné ma vie pour être capable de me taire, & mon amour étoit plus fort que ma terreur. Heureuses allarmes qui préparoient en secret le charme du bonheur dont j'allois bientôt m'enivrer! J'ai rougi d'être si peu maître de moi ; j'ai appellé le Ciel à témoin de la pureté de mes vœux, & à l'instant un génie nouveau est venu m'animer : je me suis rendu chez Mademoiselle de Laferté ; & voici l'instant de la protection du Ciel : sa mere étoit absente, je devois me retirer ; mais le feu dont j'étois embrâsé ne souffroit plus aucune violence. Je suis entré dans sa chambre ; elle étoit dans ce négligé où le jeu séduisant des graces semble autoriser la témérité des regards. Les miens sans doute lui peignoient tout

mon amour, & je me les permettois, je ne songeois plus à modérer la flamme qu'ils faisoient briller à ses yeux. Mimi me considéroit ; & tout en folâtrant avec son chien & avec ses serins, faisoit des réflexions sur l'air amoureux & déterminé que j'avois. Je me suis jetté dans un fauteuil, & j'ai soupiré ; elle a approché sa chaise, & s'est mise à rêver : phénomene nouveau, augure de l'amour. Vous rêvez, Mademoiselle ? quel est le mortel assez heureux pour vous occuper ? Aucun, m'a-t-elle répondu : mais je rêve à cet homme que je crois occuper moi-même. — Oui, vous l'occupez, ai-je repris, & il expire à vos genoux si son aveu vous offense ; il s'est tu, & il va peut-être déplorer à jamais le mouvement irréprimable qui le livre à votre vengeance ; mais il vous aura du-moins juré qu'il vous adore, & il mourra content... Tu sens bien qu'elle a été étonnée, tu sens bien qu'elle n'a rien répondu ; mais tu devines en même tems qu'elle ne m'a pas regardé d'un air sévere : elle ne le pouvoit plus, après l'aveu qu'elle m'avoit fait d'abord. Quand on a dit à un galant homme qu'on s'apperçoit de son amour, on est

est engagée à en souffrir le premier témoignage ; & le courroux, en ce moment, feroit perdre le droit d'être respectée. L'estimable Mimi n'en a point couru le risque ; son embarras & son silence m'ont appris qu'elle ne m'avoit pas tendu un piége. J'ai voulu lui paroître facile à satisfaire, quoique prompt à me flatter : elle a vu que je lisois dans son ame, & que ma pénétration suffisoit à mon bonheur. Sois persuadé qu'elle me tient compte de l'un & de l'autre, autant que de mes sentimens. Comme elle ne peut rien dissimuler, j'ai vu que cet aveu que j'épargnois à sa modestie, alloit ne lui plus rien coûter ; mais sa mere est arrivée, & m'a privé de recevoir le prix de ma délicatesse. A la vérité, je n'ai pas été tout-à-fait malheureux ; si j'ai perdu d'un côté, j'ai gagné de l'autre. Mimi m'a regardé tendrement ; & en même-tems sa mere m'a traité avec une amitié incroyable. Il faut que je te dise une chose qui te fera connoître combien les Amans, que leur innocence rassure, ont de penchant à croire que leurs sentimens les rendent intéressans. Mille idées flatteuses, & peut-être romanesques,

ſont entrées dans mon eſprit, en voyant l'accueil de cette adorable mere : j'ai cru qu'elle devinoit l'amour que je venois de jurer à ſa fille ; & que cette penſée lui imprimoit l'air de bonté qui m'enchantoit en elle. A préſent que je ſuis de ſang-froid, je n'ai plus la même confiance ; mais alors elle m'animoit, au point que j'aurois été capable de lui demander la main de ſa fille ſans trembler. Adieu.

Ce 20 Juillet 1758.

VOLE, & viens embraſſer ton ami ; il ne veut plus t'écrire : il veut te voir ; ſon bonheur le tranſporte ; il perd la raiſon, & il a beſoin de ta préſence. Je ne t'ai point écrit depuis quinze jours ; n'en accuſe pas mon cœur ; viens en apprendre les raiſons ; je n'ai ni le tems ni la liberté de te les écrire ; viens adorer deux êtres qui me retiennent la main : j'ai parlé de toi, & tu es ſouhaité ; on ne veut pas qu'il manque rien à mon bonheur : ce mot te fait juger du plaiſir qui t'attend. Une mere tendre te recevra pour te préſenter l'objet charmant qu'elle accorde à ton ami : tu verras la généro-

sité & les graces au-dessus des bienfaits. La fille ne diminuera rien de l'idée que tu te feras d'abord de ma félicité ; elle te sourira, & tu jugeras, par ce souris, des applaudissemens qu'elle croit mériter par son choix. Prodige de sentiment & de modestie ! elle me rend heureux ; elle comble des vœux que je n'osois former ; & elle croit que c'est elle qu'on doit féliciter.

Tu verras toute la ville fort étonnée qu'on ait préféré l'amour à la fortune : cet étonnement se fait sentir dans les complimens dont on nous accable. Ma chere Mimi est scandalisée de cette *grossiereté* d'idées ; & elle dit, comme dans la Gouvernante :

Quoi ! le plus tendre amour n'est donc rien dans la vie :
Pourvu qu'on soit bien riche, on est donc bien content ?
Je ne l'aurois pas cru.

Viens juger des êtres si opposés à cette maxime : viens voir le bonheur & l'Amour éclairer vainement la nature ; viens haïr une ville où l'on ne sait pas qu'un

Amant estimable est toujours celui que l'on doit préférer ; viens adorer celle qui a assez bien pensé pour couronner la nature, en présence même de ses ennemis.

FIN.

TABLE

DU Ier. VOLUME DE JANVIER.

LA Dorotée,	page 3
Amelonde, *ou* la Vestale,	120
Les Portraits,	166

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le prem. Vol. du mois de Janvier de la *Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination, & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 23 Decembre 1781.

DE SANCY.

De l'Impr. de P. Fr. GUEFFIER, rue de la Harpe.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

JANVIER, IIe. Vol. 1782.

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine; pour Paris.

AU BUREAU, & chez GUEFFIER, Libraire-Imprimeur, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

JANVIER IIe. Vol. 1782.

TROISIEME CLASSE.
ROMANS HISTORIQUES.

LE SIÉGE
DE SAINT-QUENTIN,
ROMAN PATRIOTIQUE.

Chez Plantin, à Anvers, 1596.

Je ruminois derniérement à part moi, qu'il n'eſt pas fort difficile d'être Hiſtorien, & ſur-tout Hiſtorien de France; car, ſans parler de cent Hiſtoires que

nous avons, & qu'on peut copier, nous avons bien encore dix mille manuscrits qu'on ne connoît point. Or, avec tout ce fonds-là, jugez combien on peut écrire de belles choses. Je faisois cette réflexion profonde après mon dîné, & j'allois commencer le regne de Pharamond, quand le sommeil me surprit. Mes Lecteurs sauront, s'il leur plaît, que je suis tous les jours dans l'usage de faire la méridienne, si bien qu'au lieu de détailler les exploits glorieux des premiers Francs, je m'endormis.

Il étoit bien six heures quand je commençai à développer mes bras; il étoit trop tard pour commencer, je végétai donc, cela étoit plus dans l'ordre.

Or, tout en végétant, je me promenai dans un cabinet de livres que m'a laissés mon grand-pere par substitution. Ce cabinet est une chose rare : je ne sais où il a été pêcher tant d'antiquailles, ce sont *des Sommes de Saint-Thomas*, *le Maître des Sentences*, un vieille traduction de *Végèce*, un antique *Alciat*, un *Celse* vermoulu, un *Roman de la Rose*, qu'on ne voudroit pas ramasser, des *Romans de Chevalerie*, des livres à tas, n'ayant ni pere ni mere.

Vous m'avouerez qu'il n'y avoit pas là de quoi amuser un septuagénaire végétant.

Enfin je découvris une brochure intitulée, *le Siége de Saint-Quentin.* Or, comme mon oncle avoit été Prud'homme dans cette Ville, & demeurant justement dans la rue du petit Paris, j'eus envie de lire cette brochure.

Je la trouvai bien belle & bien édifiante.

C'est elle, ami Lecteur, dont je vous offre l'extrait en beau langage. Vous y trouverez peut-être un mélange trop brusque de tableaux nobles & d'expressions triviales : c'est que notre Auteur, qui aimoit la variété, n'avoit pas assez de goût pour sentir les nuances ; toutes ses couleurs sont tranchantes. Il étoit d'un Rédacteur exact & fidele de les lui laisser ; mais écoutons-le parler lui-même.

En vérité ce fut grand'pitié, quand Monseigneur Philibert-Emmanuel de Savoie vint l'année derniere 1557, ravager en pleine moisson les beaux champs du grand Issigny & d'Hombliéres. S'il avoit à se plaindre du Roi Henri, qui lui avoit

conquis son Piémont sous les ordres de Brissac, ne devoit-il pas être content d'avoir brûlé en représailles le Château de Folembray, que l'amoureux Monarque avoit orné pour la belle Diane de Valentinois, sa maîtresse ? Qu'avions-nous fait nous autres Picards à Philibert ? Convenoit-il à un Roi de Jérusalem comme lui de venir tourmenter d'innocens Chrétiens, qui, loin de penser à mal, ne songeoient qu'à danser & à rire ?

Hélas ! le 10 Août de l'année derniere, toute la jeunesse de Saint-Quentin avoit mené deux violons à Remicourt, où tout le monde sait que les Pâtissiers sont, depuis des siècles, en possession de faire les meilleurs flancs de toute la Picardie. On y célébroit gaîment, & en tout honneur, les nôces de Quentin Ledru & de Mathurine la Brille, qui s'étoient mariés ce jour-là même dès huit heures du matin, à la Paroisse de Saint-André, qui est bien la plus brillante de la Ville pour le beau monde, sans en excepter Saint-Remi & Saint-Nicaise. Chacun dansoit de son mieux avec sa chacune les plus nouvelles gavotes du Vermandois.

Mais Dieu ! voici bien une autre aubade : Monſeigneur d'Egmont (*) arrive à la tête d'un Corps de Wallons fort mal appris, & choiſit ſon quartier juſtement dans le jardin où l'on danſoit, & en face du baſtion de Sainte-Pécinne. Tous-les gens de la nôce s'enfuient au plus vîte, & rentrent en déſordre par la porte de Saint-Jean.

Hélas ! ils n'y rentrerent pas tous. Les maudits Wallons retiennent la mariée, qui ne l'étoit encore qu'à l'Egliſe, & qui, ſans mentir, étoit la plus jolie fille de la rue des Toiles.

Quelle fut la déſolation de Quentin Ledru, quand il ne la retrouva pas dans la foule ! Il courut pour la ravir à tous les Wallons du monde ; mais il trouve à la porte la herſe levée ; il veut la forcer, M. le Mayeur l'arrête.

(*) Ce grand Comte d'Egmont, iſſu des Ducs de Gueldres, qui contribua tant à la déroute des François à Saint-Quentin, en fut bien mal récompenſé par Philippe II, ſon Maître. C'eſt lui qui fut décapité ſix ans après à Bruxelles, en proteſtant de ſon innocence.

Quentin ne se possede pas : c'est une terrible chose qu'une tête Picarde, surtout quand l'amour la brûle. Quentin écumoit de rage.

Cependant, le grand Amiral de Coligni venoit d'arriver dans la Ville avec son brave frere d'Andelot, après avoir mis en état de défense le Château de Ham, où jadis le farouche Louis XI avoit fait trancher la tête à notre fameux Connétable de Saint-Pol. Coligni vole d'abord à la porte où Quentin s'efforçoit toujours de franchir la herse ; il loue & modere sa bravoure. Le jeune époux lui dit : Il vous est bien aisé, Monseigneur, d'attendre ; vous n'avez que les ennemis de l'Etat à combattre, moi j'ai encore ma femme à leur reprendre. Vous pouvez remettre sans danger votre attaque à demain. Mais demain, ô Ciel ! il sera peut-être trop tard pour moi. Vous n'êtes animé que par le démon de la gloire, je le suis encore par celui de l'amour, démon terrible, que vous ne connoissez peut-être pas, Monseigneur, & qui dévore mon ame, à l'instant où je vous parle. Par grace, faites-moi ouvrir la herse, laissez-moi tomber avec mes amis de la Compa-

gnie de l'Arc (*), que vous voyez ici tous

(*) Il y a des Compagnies d'Arc dans la plupart des Villes de Picardie, & dans presque toutes celles de la Flandre. Ces Compagnies, avant l'invention des armes à feu, avoient un objet d'utilité, & formoient des Soldats, des Sagittaires aussi habiles que les anciens Crétois, si renommés dans l'antiquité. Aujourd'hui ce ne sont plus que de vains simulacres, & des associations bourgeoises dans lesquelles on entre par habitude. Philippe-le-Bon, Duc de Bourgogne, leur redonna un nouveau lustre à Bruges; lui-même y tira de l'Arc, & en remporta le Prix. Charles-le-Téméraire, son fils, eut le même honneur. De grandes Princesses ne dédaignerent pas d'entrer dans la même lice; telles furent Marguerite de Bourgogne, qui porta dans la Maison d'Autriche toutes les belles possessions de ses peres; Marie, Reine de Hongrie; la célebre Infante Isabelle, que les Espagnols, pendant la Ligue, voulurent faire monter sur le Trône de Henri III, au préjudice de Henri IV. D'autres grands hommes, Charles-Quint, Alexandre Farnèse, le Duc d'Albe, le dernier

aussi hardis que moi, sur les indignes raviſſeurs de Mathurine. Nous ſommes auſſi sûrs de repouſſer les Maures, les Navarrois & les Caſtillans, que nous l'étions l'année derniere d'abattre le Geay contre Meſſieurs de la Fere, de Chauny & de Noyon. Permettez que nous vous donnions un échantillon du courage des Sanquintinois : par nous, vous verrez fuir tous nos ennemis plus loin encore que l'arbre de Guiſe, où le brave Duc qui portoit ce nom (Dieu veuille avoir ſon ame) a ſi bien étrillé le Comte de Bure, pere de ce même

---

Duc d'Aumale, abattirent auſſi le Geay à Bruges & à Bruxelles.

Cet exercice eſt très-ſalutaire; il donne de la ſoupleſſe, il excite l'émulation, il éloigne du libertinage. Tant que le Pugilat fut en honneur dans la Grece, & le Diſque à Rome, la jeuneſſe fut tempérante chez ces deux Peuples fameux : elle ſe corrompit & s'efféminа, quand ces exercices ceſſerent d'être honorés.

O bonne jeuneſſe de Picardie ! exercez-vous encore; & quand les ennemis viendront attaquer notre Ville, nous trouverons des Quentins.

Monseigneur d'Egmont, qui ose venir ici camper sous le canon de nos remparts.

Tous les Confreres de l'Arc témoignent le même desir par leurs cris & par leurs signes, & leur Capitaine fait même une fort belle harangue à l'Amiral pour obtenir la permission d'une sortie.

Non pas encore dans ce moment, mes braves, leur répondit Coligni; mais à minuit rendez-vous tous en silence sur la Place, en face de l'Hôtel de-Ville : Monsieur le Connétable, qui vient défendre vos murs en personne, sera arrivé; je lui ferai valoir votre généreuse résolution, & il prononcera.

Quentin jette douloureusement les bras du côté de Remicourt, & s'écrie en pleurant : O ma chere Mathurine! où es-tu? que fais-tu à présent?...

Chacun se retire; la nuit couvre de ses aîles le bois de Fayel & la hauteur de Gricourt : on n'entend plus dans les rues de la Capitale du Vermandois que la marche circonspecte & sourde des patrouilles.

Le Connétable Anne de Montmorency tenoit alors Conseil à l'Hôtel-de-Ville; il n'avoit pas des forces suffisantes pour

défendre une Place démantelée, contre une armée si nombreuse ; mais la valeur Picarde va suppléer à ce qui lui manque. Toutes les bannieres s'apprêtent à marcher au secours de la Ville assiégée : cette nuit-là même, celles de Mailly, d'Ailly & de Créqui devoient entrer dans la Place par la Porte de Saint-Martin : elles étoient jointes aux Vassaux du Sire de Villequier, à ceux du Vidame d'Amiens, & de l'Abbaye de Corbie. Voilà ce que le Connétable apprit au Conseil : mais pour faciliter l'entrée de cette jeunesse brillante autant qu'intrépide, il falloit donner le change à la vigilance du Comte d'Egmont, campé au quartier opposé ; il falloit une sortie vigoureuse sur les Wallons.

Coligni parle alors du généreux projet de Quentin & des Archers. Le projet est accepté. On appelle l'impatient Quentin ; le Connétable l'embrasse, & lui mettant en main une épée : Brave jeune homme, lui dit-il, comme Chef des troupes Françoises, & comme Juge naturel de la valeur, je te fais noble, sous le bon plaisir du Roi. Tu étois déjà Chevalier par le cœur, sois-le encore par le

rang. Va, nous avons tous ainſi commencé : mes peres, ſur les bords de la Seine ; ceux de mes neveux de Châtillon, ſur les bords de la Loire ; les Rohan & les Rieux, en Bretagne ; les d'Harcourt, en Normandie ; &, pour ne pas te faire ſortir de ton pays, c'eſt d'ici que ſe ſont élancés à la gloire ces fameux de Neſle, jadis honorés de cette épée, gardienne de nos Rois & de l'Etat, que je porte ; c'eſt d'ici, & de ce Château antique, voiſin de tes murs, que prirent un eſſor ſi rapide ces immortels Coucy, tour-à-tour la terreur & l'appui du Trône de leurs Maîtres. Va, mon ami, mon nouveau confrere, le vrai courage eſt la vraie nobleſſe : deviens le premier de ta race ; fils de ton épée, tu n'en ſeras que plus illuſtre. Je t'ai choiſi pour être un modele d'émulation nationale, remplis mon attente ; & vois, ajoute le grand Montmorency, à qui je t'aſſimile. Il lui montre tous les enfans de nos Héros, qui volent dans les bras du nouveau Chevalier.

Ah ! voilà le vrai langage qu'il faut parler à des François. Ils entendent bien celui-là ; échauffez leurs ames, donnez-

leur une grande estime, une haute considération d'eux-mêmes, vous en ferez des Bayards : la France est leur terroir naturel, & l'air qu'on y respire est le plus héroïque de la terre : il l'est sur-tout en Picardie, & nos Annales l'attestent : c'est-là, c'est sur les bords de la Somme que les aïeux des Picards ont établi le Trône de Clovis. Nous avons autant de chaleur dans le cœur que dans la tête : si vous en doutez, suivez notre généreux Quentin : l'accolade du Connétable, ses paroles, l'épée qu'il lui donne, son amour, l'enflamment, l'agrandissent presqu'à l'égal du Connétable lui-même.

Comme jadis dans les champs de la Palestine on vit le jeune Rennut, suivi de ses compagnons d'armes, chercher & combattre les Sarrazins à outrance ; aussi brillant, & sans doute plus animé parce qu'il alloit reconquérir Mathurine, Quentin franchit enfin le pont-levis, & vole à Remicourt.

Il étoit deux heures du matin, & l'épouse délaissée pleuroit encore depuis sa détention funeste. Un jeune Chevalier Flamand (*Lallaing*, étoit son nom) avoit en sa disposition la belle captive.

Sans but marqué, il voulut d'abord la consoler : tout en la consolant, je ne sais quel attrait lui inspira bientôt une autre idée ; il en fit part à Mathurine, qui, malgré les pleurs qui inondoient son visage, était bien séduisante en effet. Ah ! comme elle reçut la déclaration du Flamand !

En vérité, Monsieur, lui dit-elle, (avec une ingénuité du tems & du pays, qui pourroit bien ne pas plaire aujourd'hui à tous nos Lecteurs) vous prenez bien votre tems : vous ne savez donc pas que je suis mariée de ce jour ? Hélas ! ce n'étoit pas ici que je croyois être, à pareille heure.

Et la malheureuse Mathurine recommença à pleurer.

Vous êtes mariée ? dit le Chevalier ; eh ! à qui ? — *A l'Amant le plus tendre, au plus aimé de toute la Picardie Hélas ! il mourra de douleur du sort qui nous sépare.* — Il est bienheureux celui-là ! — *Je vous conseille*, reprit Mathurine, *d'envier son sort, vous qui venez lui retenir sa femme, assiéger sa Ville & dévaster nos bleds.*

Or, cette conversation se tenoit dans une petite maison écartée, & auprès de

cette maiſon, Quentin rodoit déjà depuis un quart-d'heure. Il prête l'oreille auprès d'une lucarne, il entend ſanglotter. J'ai cru, ſe dit-il, que les Eſpagnols ne penſoient maintenant qu'à rire. Il redouble d'attention, & diſtingue une voix de femme, qui diſoit : *Non, laiſſez-moi ; vous êtes pires que des Arabes : non, vous dis-je ; finiſſez, ou voyez ce couteau, je vous en percerai plutôt, je m'en percerai moi-même. O Quentin Ledru !* s'écrie-t-elle d'une voix déchirante, *vole, vole à mon ſecours.*

Me voici, dit Quentin en entrant par la lucarne : il voit Mathurine tremblante, & ſeule avec le très-diſcourtois Chevalier, qui, dans la vue de réuſſir dans ſon damnable projet, s'étoit écarté de ſa Compagnie.

Quentin lui met l'épée ſur la gorge, & lui dit : Si tu ne veux pas mourir ſur l'heure, garde-toi de dire un mot ; ſuis-moi en ſilence, ou je t'égorge. Lallaing ne jugea pas à propos de faire ce qu'a fait de nos jours le valeureux Chevalier d'Aſſas. Il ſe laiſſe traîner hors de la cabane ; Mathurine le ſuit ; les Compagnons de l'Arc eſcortent Quentin, ſon

prisonnier, & sa femme. Cependant, les Vedettes Wallonnes entendent du bruit, & sonnent l'alarme; le Corps du Comte d'Egmont est sous les armes; mais avant qu'il ait pu faire un mouvement, Quentin est déjà au pont-levis; il présente sa femme à son oncle Fonsomme, second Echevin, & prépose cette nuit-là à la garde de la porte de Saint-Jean; il lui présente aussi le Chevalier de Lallaing, & lui dit: Mon oncle, me voilà tranquille pour mes amours; je vais maintenant mériter ma dignité de Chevalier, & justifier le choix de Monseigneur le Connétable: vous entendrez parler de moi, mon oncle. Adieu, bon soir, ayez bien soin de Mathurine.

Ce brave garçon, qui avoit joué cent fois à la crosse (*) dans les fossés voisins

(*) Ceux de nos Lecteurs qui n'ont pas l'honneur d'être Picards, ignorent ce que c'est que le jeu de crosse: nous voulons bien éclairer leur ignorance. On prend un morceau de bois souple, & de la grosseur d'une canne; le bout en est un peu recourbé. A ce bout on adapte un morceau de fer: on choisit ensuite une boule

de Remicourt, avoit vu, en reconduisant Mathurine, une tente brillante placée à deux pas de l'allée des soupirs aux remparts. Or, il y avoit-là une poterne.

Mes enfans, dit-il aux Compagnons de l'Arc, allons enlever cette belle tente avec tout ce qui eſt dedans : ce ne ſera pour nous qu'un tour de main. Ils ſe gliſſent dans les foſſés, & trouvent bien une douzaine de Seigneurs Wallons, qui

---

de bois de la groſſeur d'un œuf, qu'on appelle *choule*, & qu'on poſe par terre; puis, des deux mains, on enleve cette choule avec le bâton nommé juſtement la croſſe. C'eſt dans les foſſés de Saint-Jean, à Saint-Quentin, que l'on joue ſur-tout avec diſtinction à ce jeu piquant. Il y a des buts à tous les angles ſaillans des baſtions; & l'adreſſe conſiſte à frapper les buts avec ces choules. On voit que la croſſe reſſemble beaucoup au mail; mais le mail a plus d'apprêts, il eſt plus maniéré & plus circonſcrit, partant moins gai, parce que la franche gaieté eſt toujours ſimple. L'Auteur a joué à bien des jeux; mais il avoue que celui qu'il regrette le plus, c'eſt la croſſe.

avoient dépoſé leurs armes lorſque la rumeur de l'enlévement de Lallaing fut appaiſée. Quentin les emmene comme des moutons du Berry à la poterne, où d'Andelot les reçut avec leur valeureux vainqueur.

Quentin, qui prenoit goût à la choſe, vouloit encore retourner à la capture de Wallons. Non pas, mon camarade, s'il vous plaît, lui dit d'Andelot; il faut ménager des gens tels que vous. Nos ſecours viennent d'entrer, & Saint-Quentin peut ſe vanter d'avoir maintenant dans ſon enceinte l'élite de la bravoure Picarde & Françoiſe. Il nous eſt encore arrivé deux Bourbons; il ne nous manqueroit plus que M. de Guiſe & M. d'Aumale; mais il ne faut pas épuiſer toutes nos reſſources. Philippe II n'eſt pas notre ſeul ennemi; la fille & l'héritiere de Henri VIII, aujourd'hui maîtreſſe de ſon ſceptre, veut auſſi que nous lui oppoſions des hommes: mais le ſang de Lorraine nous rendra bon compte du ſang de Henri VIII. Briſſac, en Piémont, met en fuite les Sujets du Prince qui prétend nous battre ici. Nous le battrons lui-même, mon ami, ſi tous tes compatriotes ont autant de cœur que toi.

N'en doutez pas, Monseigneur, dit Quentin; nous sommes tous entêtés comme des diables, on le sait bien; &, à l'exception d'une demi-douzaine de lâches peut-être, vous nous verrez tous courir à la brêche, comme les Seigneurs bannerets de notre pays, qui en valent bien d'autres, sans vous faire tort pourtant, Monseigneur : nous n'ignorons pas de quel bois se chauffe la race de Châtillon, non plus que celle de Monseigneur le Connétable, votre oncle maternel.

D'Andelot partagea alors le butin de la tente. Quentin ne voulut qu'un colier de toison d'or entouré de rubis, encore n'étoit-ce que pour le déposer aux genoux de Mathurine. Ah! cette belle faisoit bien palpiter son cœur. Il avoit pensé la perdre, il avoit été assez téméraire dans cette attaque nocturne, pour risquer de ne plus la revoir. Mais il est un Dieu sans doute qui veille à la conservation des Amans fideles & tendres.

Heureux Quentin, volez donc dans les bras de Mathurine, unissez les myrtes aux lauriers, & déjà couronné par la Victoire, soyez-le encore par l'amour.

A peine l'aurore commençoit à répan-

dre l'azur & la pourpre dans les champs du Vermandois, que le bruit de la trompette guerriere vient frapper les oreilles du jeune époux. Ah! Mathurine, dit-il, je te quitte à regret. Mais vois cette épée, c'eſt une rivale qu'on t'a donnée : elle ſera la ſeule, ma chere Mathurine, je te le jure, foi de Chevalier. Après le plus tendre baiſer, il vole ſur la place.

Là, brilloient aux premiers rayons de l'aſtre du jour, les ſeize alérions de Montmorency, les trois maillets antiques, le noble créquier, les ſuperbes lis de Bourbon, les armes révérées d'Ailly, de Villequier, de tant d'autres belliqueuſes races. Là, Genlis, Sailly, d'Eſtourmel, Bethiſy, Fervacques, Rouvroy, toute la jeuneſſe ſortie des vieux châtels venoient à leurs néceſſités, c'eſt-à-dire au bruit guerrier, aliment indiſpenſable à leurs ames. Au milieu de cette belle troupe, Montmorency donnoit ſes ordres en diſant ſon chapelet : Coligni diſtribuoit les rangs avec le curedent à la bouche. Jacques d'Albon, Maréchal de Saint-André, préſomptueux favori de ſon Maître, faiſoit manœuvrer les gardes Ecoſſoiſes, monté ſur un ſuperbe aleſan, & paré

des couleurs vertes de Lorraine, glorieuses preuves des faveurs d'une grande Princesse. Au milieu de ces cris d'impatience, & de ces rumeurs confuses & discordantes, préludes nécessaires des François qui se disposent au combat, *on n'auroit pas entendu Dieu tonner.* Celui ci prioit le glorieux Apôtre du Vermandois : celui-là juroit. Tous avoient la rage de bien faire. Parmi ces preux, nous distinguons Soyecourt, Sorel, & Bouchavanne.

L'avant-garde défile ayant le Connétable à sa tête ; le reste de l'armée suit en bon ordre ; le ban & l'arriere-ban ferment la marche. L'armée est sortie de la Ville, qui reste seule pour se défendre avec sa milice bourgeoise, & Coligni.

Le Connétable chercha fiérement M. de Savoye. Hélas ! pourquoi le cherchoit-il ? Ce fier paladin de la France avoit-il oublié l'effrayant prodige qui lui avoit été annoncé à lui-même trois jours auparavant, & que Melvil, le plus loyal Chevalier de l'Ecosse, témoin oculaire, rapporte en ces termes dans ses Mémoires ? » Quelques jours avant la bataille » de Saint-Quentin, dit-il, Monseigneur » le Connétable, chassant avec le Roi

» Henri, auprès de Reims, fit rencontre » d'une figure aussi extraordinaire que » celle qui avoit rendu fou le bon Mo- » narque Charles VI. Cette figure lui » dit : *A toi, Montmorency, je t'an-* » *nonce, au nom du Ciel, que dans* » *trois jours toute ta gloire est en poudre.* » Attends, répondit le Connétable, ta » mâchoire sera en canelle auparavant. » A ces mots, il porta en effet un coup » rudement assené sur la tête du malen- » contreux pélerin, & s'en alla causer » avec Monseigneur de Gonzague, Duc » de Nevers, comme si rien n'eût été «. Or une pareille aventure n'auroit-elle pas dû rendre plus sage le Connétable ? Mais il n'y a pas de sagesse de François qui tienne contre la douce amorce d'un coup de mousquet ; & M. de Montmorency marcha plus bravement sur les Espagnols après cet horrible préfage, que jadis Brutus sur les Triumvirs, après l'apparition du spectre qui lui avoit prédit qu'il alloit être vaincu dans les plaines de Philippes.

Allez donc, cervelles folles, mais cœurs véritablement chevaleresques ; allez, généreux Paladins, à la chasse des Espagnols ;

mourez, puisque vous en avez tant d'envie ; mais vendez chérement aux braves de la Castille un sang si précieux, & dont on n'ôtera jamais ce grain de folie qui fait les héros, quand même la licence & la corruption seroient un jour portées à leur comble en France, ce qui pourroit bien arriver. Hélas ! nous serions trop heureux, si avec tant de courage nous conservions la vertu dans toute sa pureté ! Le sage Merlin nous assure que cette union est impossible à nos têtes ; mais, pour nous consoler, il nous assure aussi qu'un jour on verra sortir du sein de la débauche Françoise une fourmilliere de guerriers, formidables encore, qui viendront à bout d'humilier la fierté des léopards. Ainsi soit, grand Merlin : c'est toujours cela ; nos dégourdis de neveux riront bien alors, & nos preux ancêtres immolés dans les plaines de Poitiers, de Crécy & d'Azincourt, tressailliront d'aise dans l'autre monde. Mais revenons.

Et Quentin, quel emploi remplit-il dans cette journée fameuse ? Hélas ! l'on veut qu'il reste dans la Ville. L'amour applaudit à cet ordre ; mais la gloire en gémit.

Oh !

Oh ! que l'homme eſt inconcevable ! & que le bonheur eſt pour lui un état peu naturel ! Que manquoit-il au jeune Amant ? La beauté qui avoit attiré tant de vœux, les avoit rejettés tous pour lui. Aimé autant qu'amoureux, il poſſédoit les graces, l'eſprit & le ſentiment. Qu'eſt-ce donc que la volupté, ſi Quentin ne la goûtoit pas alors ? Hélas ! on laiſſe donc quelquefois dormir le plus pur des ſentimens, comme on laiſſe repoſer la Nobleſſe en Bretagne. Des bras de Mathurine, Quentin vole aux remparts, il ſuit des yeux les derniers drapeaux qui s'enfuient, il reçoit les derniers ſons des tambours mourans, il ne voit plus rien, n'entend plus rien ; il tombe dans l'abbattement, l'amour le réveille, il retourne à Mathurine. Hélas ! Mathurine ne poſſede plus que la moitié de l'ame de Quentin.

Elle veut s'emparer de l'autre moitié, elle s'en emparera. Si l'amour opere des miracles, c'eſt preſque toujours dans le ſexe le plus foible.

Le plus foible ! quel blaſphême ! quel homme aima jamais comme Didon, comme Phedre, comme Armide ! Quand

c'eſt l'amour qui arme les bras de la beauté, eſt-il bien facile de la vaincre ? O Clorinde ! Herminie ! Bradamante ! l'Arioſte & le Taſſe ont-ils imaginé beaucoup de cœurs plus grands que les vôtres?

Mathurine, que ſon enragé de gloire venoit de quitter encore, ſe dit avec dépit : Puiſqu'il n'aime que la guerre, ou du moins, puiſqu'il oſe partager ſon cœur entre elle & moi, je ſerai guerriere auſſi : en prenant ſa paſſion favorite, en m'identifiant avec elle, je le ramenerai à moi tout entier ; il nous confondra en voyant tout-à-la-fois dans Mathurine l'amour & la gloire ; ſous le caſque, je lui paroîtrai plus belle : ah ! du moins je veillerai ſur ſes jours. Mais cachons-lui bien mon projet ; il n'eſt que trop vrai de dire, je le ſens, que l'art en amour eſt ſouvent néceſſaire. Surprenons-le. Ah ! les ſurpriſes d'amour, celles qu'un grand cœur ſait concevoir & exécuter, ont tant d'empire ſur les belles ames ! La mienne me le crie, je n'en ſaurois douter. Oui, j'attendrirai, je déchirerai, je ſubjuguerai, je m'attacherai à moi, à moi ſeule, ſans odieux partage, le plus aimable des hommes, mon tréſor, le bien unique dont je ne ſaurois plus me paſſer.

Quentin toujours triſte, étant revenu auprès d'elle, ſoupirant & regrettant ſans ceſſe de n'avoir pas été à la bataille, elle fait rentrer tous ſes ſentimens dans ſon ame, prend un air ſimple, & lui dit : Quentin, mon ami, tu le vois, on s'apprête à foudroyer notre Ville. Si on la prend, que deviendrai-je ? Tu ſais ce qui a penſé m'arriver à Remicourt : ce ſeroit bien pis ſi l'on nous prenoit d'aſſaut. Je ne ſaurois penſer à ce danger ſans frémir. Songe, mon ami, à tout ce que d'auſſi honnêtes femmes que moi ont bien été obligées de ſouffrir à Térouane, de la part de ces mêmes Eſpagnols qui nous menacent. Laiſſe-moi m'en aller à Neſle, chez ma tante, j'y ſerai plus en ſûreté qu'ici, & toi-même tu en ſeras beaucoup plus tranquille.

Preſque toujours l'Amour heureux ne compte pour rien l'objet de ſon bonheur : c'eſt un tréſor connu ; malheureux que nous ſommes, nous le négligeons ! mais il eſt là pourtant, & ſi on nous le raviſſoit, nous ſerions au déſeſpoir. O Quentin ! Quentin ! que répondras-tu à la propoſition de Mathurine ? Il héſite longtems : il veut & ne veut pas ; cette ſé-

paration lui paroît bien dure, mais les raisons de Mathurine & sa gloire guerriere l'emportent. Il soupire & dit : (nous demandons encore grace, une-fois pour toutes, à la délicatesse de notre âge, si cette réponse n'est pas de meilleur goût ; mais nous la rapportons telle que nous la trouvons). Il dit donc à sa femme : Tu as plus d'esprit, toi seule, que tout notre Chapitre ensemble. Vas, mon amie, ma chere Mathurine ; vas-t-en à Nesle. Je suis bien fâché d'être de garde ici, je te conduirois moi-même. Mais tu n'as rien à craindre : les ennemis sont de l'autre côté ; prends Suzon avec toi. Adieu, ma chere Mathurine.

Il l'embrassa tendrement, & Mathurine partit, ou plutôt elle feignit de partir. Ah ! dit-elle, quel refroidissement ! qu'il est prompt !

Elle avoit un cousin qui demeuroit auprès de Saint-Thomas : ce cousin étoit de son âge & de sa taille ; & ce même cousin avoit un habillement militaire complet. Ce n'est pas que ce cousin là eût envie d'en faire un grand usage pendant le siege : bien au contraire, c'étoit un habit qu'il avoit seulement commandé

pour être de la compagnie d'Archers en tems de paix. Ah ! il étoit plus fâché que perſonne de cette vilaine guerre-là, car il étoit ſage, & n'aimoit ni plaie ni boſſe. Il ſe deſtinoit à monter une étude de Procureur dans le quartier de Sainte-Marguerite.

Ce fut donc ce couſin-là que Mathurine alla trouver, au lieu de s'en aller à Neſle ; & juſtement comme elle entroit chez lui, elle en vit ſortir le Prud'homme du quartier, qui venoit de ſignifier au couſin de ſe parer ſur-le-champ de ſon bel habit d'archer, & de s'en aller à la porte de l'Iſle. Si bien que Mathurine trouva ce pauvre garçon fondant en larmes, & tremblant de peur, après l'ordre du Prud'homme. Elle lui dit : Mon couſin Grégoire, il ne faut pas pleurer pour cela, & ſi vous n'aimez pas la mêlée, vous n'avez qu'à me donner votre bel habit, j'irai à la porte de l'Iſle en votre place ; on me prendra pour vous. Et moi donc, dit Grégoire, où irai-je pendant ce tems là ? — Mon couſin, allez à Neſle, où j'allois ; prenez mes habits, vous ſerez à l'abri des coups, & ma tante vous recevra avec plaiſir.

Oh bien, reprit Grégoire, puiſque vous le voulez ainſi, charité bien ordonnée commence par ſoi-même; allez à la porte de l'Iſle, moi j'irai paiſiblement à Neſle. Il tire, d'une vieille armoire, ſon habit d'Archer & ſon armure, qui n'avoit encore fait de mal à perſonne.

Mathurine ſe met modeſtement derriere une tapiſſerie de Bergame: à meſure qu'elle ôte une piece de ſon ajuſtement, elle la jete à Grégoire, qui s'en revêt, en la déchirant.

Enfin, *que bien*, *que mal*, les voilà tous deux habillés. Grégoire, qu'on auroit pris pour la premiere Marguilliere de Saint-Jacques, n'ayant pas de deſir plus vif que de s'en aller vîte à Neſle, dit à Mathurine: Ma bonne couſine, quand aviendra la mort de mon oncle le Chanoine, mon premier ſoin ſera de vous donner ſon aumuſſe pour vous faire des mitaines pendant l'hyver. Non, mon couſin, dit Mathurine, je vous rends grace. Au moins, ajouta-t-il, lorſque je ſerai Procureur dans la rue de Sainte-Marguerite, & que vous aurez un procès, vous me permettrez bien de vous offrir la premiere groſſe gratis. Non pas encore, mon cher cou-

fin, reprit Mathurine ; tout ce que je vous demande, c'eſt de me garder le ſecret ſur mon traveſtiſſement. Ah ! qu'à cela ne tienne, repartit Grégoire, je vous le promets.

Mathurine partit. Grégoire enfila auſſi le rempart pour gagner la porte de Saint-Martin, & s'en aller à Neſle. Quelle eſt cette figure de femme ? dit la vive Toinon Lagrange, qui le vit paſſer par-devant Sainte-Catherine. Elle a les habits de lendemain de noces de la femme de Quentin Ledru. Toinon examine bien l'allure, la figure, tous les traits de la prétendue femme ; & devine que c'eſt juſtement ſon prétendu, celui qu'elle alloit épouſer, hélas ! non par amour, mais parce qu'il étoit riche.

Or vous ſaurez que Toinon avoit un frere de la compagnie des Archers, qui, ayant aſſiſté à la priſe des Seigneurs Wallons, avoit eu pour ſa part un habit de Reître. Toinon s'affuble de cet attirail Germanique, & ſuit, à pas de loup, l'aſpirant à la procure. D'abord, elle crut bonnement qu'il alloit en bonne fortune à Ouette : mais elle lui voit monter le roidillon du chemin de Paris : elle le ſuit

toujours. Grégoire alloit preſſant ſon chemin, & il étoit ſur le point d'arriver à Roupy. La jeune Reître hâletant pendant la chaleur d'Août ſous des habits ſi peſans, veut abréger ſon martyre, & renforçant ſa voix : Arrête, s'écrie-t-elle, de part Monſeigneur de Savoye. A ce mot terrible, Grégoire très-ſoumis aux Puiſſances, eſt à genoux. Qui es-tu ? dit fiérement Toinon. Hélas ! répondit Grégoire, je ne ſuis qu'une jeune mariée de Saint-Quentin, & je m'appelle Mathurine Labrille. Tu ments, dit le Reître, tu n'es pas une femme, mais un homme : le ſon de ta voix me l'annonce. Allons vîte, déshabilles-toi. Mon Prince, dit Grégoire, je ſupplie Votre Majeſté de ne me point mettre à mal ; il eſt vrai, je ne ſuis qu'un pauvre garçon à qui vous devez grace, puiſque je n'ai pris ces habits que pour ne pas porter les armes contre les enfans de la Caſtille. Tu n'es pas une femme ? ajouta la ruſée Toinon, tu en as cependant bien la mine, & j'ai bien peur de m'être trompé d'abord. — Oui, & tu ments, par Saint-Jacques de Compoſtelle. Grégoire lui ayant bien aſſuré qu'il ne mentoit pas, & la perfide Toinon fei-

gnant de ne pas le croire, déshabilles-toi donc, lui dit-elle. Grégoire pleure & se deshabille. Il ne lui restoit plus que le corset & la chemise. Il alloit s'en dépouiller encore : Non pas, dit Toinon, je te permets de garder ce qui te reste, & t'ordonne de retourner à Saint-Quentin. Je n'oserois, reprit Grégoire, ils me forceront de vous combattre. Eh bien ; mon brave, ajouta Toinon, tu nous combattras.

Grégoire reprit donc honteusement la route de Saint Quentin. On le reconnut aux portes, & l'on se moqua aussi trop cruellement de lui.

Mais que nous sommes simples de nous arrêter à des personnages aussi subalternes que Toinon & Grégoire ! Revenons à nos véritables héros, à Quentin & à Mathurine.

Quentin étoit toujours à la poterne de Sainte-Pécinne, près de l'allée des Soupirs.

Là, il apprit que l'armée venoit d'être mise en déroute; que des Princes du sang avoient été tués ; que le Connétable étoit pris ; que la brave noblesse Picarde s'étoit fait hacher en pieces.

Là aussi il voit arriver une foule de bourgeois intrépides. On sait qu'en Pi-

cardie, il y a plusieurs Villes dont les bourgeois sont aussi braves que des Gentilshommes.

Qui n'a pas entendu cent fois parler de nos héros Calésiens, d'Eustache, d'Aire, & de leurs camarades ? Quel homme instruit dans l'histoire, ne se rappelle pas ce que les Picards ont fait dans la journée malheureuse de Crécy ? Ils couroient comme des étourneaux à la mort. Il fallut que Philippe de Valois arrêtât leur pétulante ardeur, & leur fît crier, à plusieurs reprises : *Arrêtez, bannieres Picardes, de par Dieu & Monseigneur Saint-Denis.* Mais tous les Saints du Paradis n'y purent rien : ils avoient envie d'être occis, & le furent.

On sait encore que les bourgeois de Beauvais, sous Louis XI, ceux de Péronne, sous François I, firent des prodiges de valeur. On saura aussi que ceux de Saint-Quentin, sous Henri II, firent des merveilles. Mais ce qu'on ignore jusqu'à présent, c'est que Mathurine Labrille ne le céda en bravoure ni à Jeanne Hachette (1)

(1) Les habitans de Beauvais, que César appelloit les plus belliqueux des Gaulois, ont

de Beauvais, ni à Marie Fouré (1), de Péronne.

justifié encore, après tant de siècles, cet éloge flatteur, lorsque le Duc de Bourgogne vint assiéger leur Ville. Et ce qui doit nous donner une haute idée de Jeanne Hachette, qui combattit à leur tête, c'est qu'elle reçut le titre de brave par les braves eux-mêmes. Ses concitoyens immortalisent sa mémoire en retraçant chaque année l'époque de leur siége par une Procession solemnelle, où les femmes ont le pas sur les hommes.

(1) Marie Fouré est bien moins connue que Jeanne Hachette. C'étoit la femme d'un Boulanger qui demeuroit près du rempart & de la porte de Bretagne de Péronne. Les Anglois assiégeoient cette Ville, qui se vante de n'avoir jamais été prise. Sans Marie Fouré, elle l'étoit alors. Cette femme ayant entendu du bruit pendant la nuit, se leve. Les ennemis avoient trouvé une ouverture d'égoût; ils y étoient entrés, & se trouvoient dans le fossé qui tient au rempart; déjà ils attachoient leurs échelles en silence. Notre généreuse Boulangere en laisse monter quatre jusqu'à une certaine hauteur, & ren-

Quentin, sans la reconnoître, la vit arriver avec l'habit d'Archer de son cousin Grégoire. On nous vante les Chevaliers de la Table Ronde, accoutumés à férir haut, & à parler bas. On célebre leur fierté, leurs attraits, leur maintien gracieux sous les armes. Loin de nous ces descriptions mensongeres. Mathurine, sous le casque, auroit éclipsé tous les héros de la Cour d'Artus.

Il faut avouer que Mathurine eut un

---

verse aussi-tôt l'échelle en poussant un grand cri : on arrive à elle. La terreur gagne les Anglois, ils s'enfuient en désordre ; on tombe sur eux : Marie Fouré est à la tête de tous ses voisins & de toutes ses voisines. Après cet exploit, l'Héroïne rentre dans la Ville en triomphe; & la seule arme avec laquelle elle avoit mis les Anglois en fuite, n'étoit pourtant qu'un fourgon.

Est-il possible que cette histoire ne soit connue que dans la Ville de Péronne ? Nous sommes aussi par trop indifférens à célébrer les exploits de Patriotisme dont notre histoire est pleine, & qui sont si bien faits pour enflammer les ames combustibles de nos jeunes Guerriers.

puissant aiguillon de gloire & d'amoureuse flamme dans une de ses compatriotes, qui la devança dans la lice. Retraçons à la postérité cette anecdote si flatteuse pour les Dames & pour la Picardie.

A ce même siege glorieux, brilla donc parmi nos grands Chevaliers, Amélie de Genlis, comme la Pentesilée du siege de Troye figura jadis parmi les enfans des Héros & des Dieux. Elle venoit de former les nœuds de l'hymen le plus doux, puisqu'elle avoit épousé son Amant. Cet Amant ayant entendu le tambour, fait taire aussi-tôt son cœur, & se rend infidele à la tendresse. Il se présente à la jeune beauté sous l'armure d'un Lansquenet, & lui fait ses adieux. Il va servir sous Coligni, il va cueillir des lauriers bien plus durables que le myrte. Amélie ne reçoit point ses excuses : s'il part, elle partira avec lui. On combat fortement son projet : rien ne l'arrête ; les objections l'impatientent. La voilà aux champs, la voilà aux pieds des murs, faisant merveille auprès de son époux. Ne vous attendez pas, ami Lecteur, que je vous détaille ses exploits. Tous les faits

d'armes sont comme toutes les figures dans un bal, où, sans se ressembler, on a pourtant la même tournure & le même air. D'ailleurs, je me dois à Mathurine : c'est la principale Héroïne dont j'ai fait choix dans cet ouvrage patriotique. Assez & trop long-tems, nous autres roturiers, nous avons loué les grands de la terre : qu'ils commencent un peu à se louer eux-mêmes, & qu'ils nous permettent de nous occuper de nous à notre tour, & de chanter de braves & vertueux bourgeois, qui étoient des Rollands dans l'ame. Quant à la magnanime Amélie, nous nous hâtons d'arriver à la catastrophe malheureuse qui rompit soudain le cours d'une si belle vie. Percée d'un coup mortel, on la rapporta sur un brancard : les défenseurs de la patrie la voyant passer, suspendent leurs coups, leurs fiers visages s'attendrissent, & ces yeux si terribles aux Castillans, se couvrent de pleurs involontaires. Le brancard arrive au béguinage. Là, viennent toutes les meres tenant leurs enfans dans leurs bras, & leur montrant la généreuse protectrice de leur Ville. Amélie, le visage découvert, n'avoit jamais paru si belle. Les lis & la fraîcheur décoroient

encore son teint; ses beaux cheveux blonds & annelés flottoient sur ses épaules ; la mort avoit respecté sa victime, elle avoit du moins éloigné d'elle ses horreurs ordinaires. Glorieuse prérogative que la vertu obtient quelquefois, & qu'elle devroit toujours avoir, pour augmenter le nombre de ses partisans sur le pauvre petit globe où nous nous démenons avec tant de folie. On suit aux Cordeliers le glorieux convoi d'Amélie, & l'on s'écrie : Partez pour le séjour de l'éternelle paix, Ombre généreuse; & puisse un jour la postérité, quand le tems destructeur renversera aussi ce Temple, puissent nos neveux revoir encore vos traits adorés ! Que votre beauté se conserve dans cette terre privilégiée, aussi incorruptible que votre ame a été pure (1) !

(*) Ce vœu a été exaucé. L'année derniere (1780), on a ouvert le caveau des Cordeliers de Saint-Quentin ; on y a trouvé le corps d'Amélie de Genlis, parfaitement conservé : nous croyons du moins que c'est elle ; le nom de Genlis étoit sur sa tombe : elle étoit belle ; elle est morte pendant le siége. Tous les Papiers

Je reviens, Lecteur, à mon sujet & à mes héros.

Quentin, qui étoit toujours à la brêche, voit arriver un nouveau défenseur.

Ce n'est pas là mon cousin Grégoire, dit-il, il n'est pas si téméraire. Il n'y a pas une demi-heure qu'il étoit encore caché dans la cave de mon oncle. Pourtant c'est son habit, que le meilleur Tailleur de la Ville vient de-lui faire tout battant neuf. Quelle mine altiere! Dieu me le pardonne, il est aussi fier que moi.

Ces réflexions de Quentin furent interrompues par des Partis bleus qui arriverent dans ce moment, faisant flotter dans les airs les glorieuses enseignes de la Castille. L'armée victorieuse paroît bientôt après, commandée par le Duc de Savoie.

---

publics ont parlé de cet événement, & nos Lecteurs peuvent se le rappeller. Mes amis, croyez-moi, c'est une bonne chose que la vertu; le courage a son mérite aussi : la beauté même n'est pas une chimere, & l'amour de la patrie qui renferme éminemment toutes les affections & tous les intérêts, pourroit bien valoir le Cosmopolisme.

Retraçons ici un trait également honorable pour Coligni, pour Quentin & ses dignes Compatriotes. Coligni ayant prévu un assaut qui devoit être terrible, s'écria au milieu du peuple qui le suivoit bravement à la brêche : « Mes amis, jurons » tous de jetter dans les fossés qui- » conque tournera le dos, & de m'y » précipiter moi-même, si je me dés- » honore à ce point ». Quentin, à la tête de la Compagnie du quartier de Saint-Thomas, reprend aussi-tôt : Nous le jurons. Alors mille cris se font entendre, & répétent : *Vive le Roi, & Monseigneur de Coligni.* Coligni, ôtant son chapeau, continue : *Vivez aussi, Quentin, vivent tous mes camarades Picards : allons, mes amis, allons tous nous couvrir de gloire en sauvant vos murs, ou du moins en mourant sans tache comme nous avons vécu.* Toute la Ville est dans l'enthousiasme : on voit des femmes porter des fascines; on ne sauroit empêcher les enfans de courir à la Poterne. Un Caulaincourt, âgé de quatre-vingts ans, s'y avance aussi fiérement qu'il se portoit dans son jeune âge à tous les grands faits d'armes du Milanez; il s'avance avec ses

enfans, & tient par la main son petit-fils, impatient de faire son premier apprentissage, & de mériter l'estime de tant de braves gens. Aussi magnanime, aussi alerte que la Camille de l'Enéïde, Mathurine, sous l'armure & l'habillement de Grégoire, brille au milieu des défenseurs de sa patrie.

On tourne contre la Ville les machines meurtrieres.

L'endroit foible de la Place étoit la poterne de Sainte-Pécinne. C'est-là que Quentin veut être posté, là que le faux Grégoire veut vaincre ou mourir.

O Nisus & Euryale! Virgile vous a immortalisés dans l'Enéïde, vous mourûtes l'un pour l'autre. Vous n'étiez pourtant que des amis. Que doit faire l'amour, non en attaquant les retranchemens ennemis, mais en défendant ses foyers; non en s'immolant pour un sentiment bien moins susceptible d'enthousiasme, mais en repoussant les coups de ce qu'on adore, de ce qui est plus que soi, de cette moitié ravissante de son existence, sans laquelle l'autre moitié n'est rien.

Telle est la passion, tel est le Dieu qui anime les foibles bras de Mathurine.

Les Espagnols faisoient les plus grands efforts pour emporter la Poterne. On voyoit briller à leur tête les Tolede, les Medina, les Ximenès, avec une foule de Chevaliers Flamands aussi valeureux que leurs ancêtres, qui tant de fois vainquirent les François eux-mêmes. Coligni observoit leur audace, du haut des murs; il sentit qu'à des forces si nombreuses, il falloit opposer le courage le plus décidé & le plus aveugle. Il étoit à la source de ce courage-là; & jadis les sujets du vieux de la Montagne ne montrerent jamais à leur Maître, en Palestine, autant de mépris pour la vie, que nos bourgeois Picards à l'Amiral, pendant l'assaut meurtrier dont nous parlons. Coligni vole à la Poterne. Celui qui portoit le grand étendart de la Ville venoit d'être tué. Le Général saisit ce ralliement de la bravoure teint du sang de son digne gardien, & le donne à Quentin. Mathurine avoit droit de prétendre à cet honneur; elle le demande fiérement à Coligni, qui avoit été témoin de ses coups, & qui l'étoit encore de son courage.

Le généreux Grégoire sera content, dit l'Amiral, & Quentin souffrira ce par-

tage avec lui : tous les braves ſont freres. Tenez, mes camarades, ajouta-t-il. De ſon épée il coupe l'étendard en deux : Mathurine ſe ſaiſit de ſa part, l'autre continue de briller dans les mains de Quentin. Le Sire d'Aumont, leur Compatriote, ne fut pas plus fier de porter l'oriflamme dans la premiere Croiſade, que les deux époux de ſe voir protecteurs de l'étendard de leur Ville. Ils prient leur glorieux Patron, dont on diſtinguoit à peine l'image mutilée ſur la ſoie, de leur attirer des forces d'en-haut.

Ils peuvent bien mourir; mais tant qu'un ſouffle de vie animera leurs corps, le dépôt de Coligni ſera en ſûreté.

Cependant le feu redouble, & la foule des aſſiégeans augmente & ſe preſſe; le nombre des défenſeurs de la Ville diminue. Nos deux Héros ſont obligés de s'attacher leur part de drapeau au corps, & de prendre le mouſquet, de faire briller l'épée, de jetter des pierres meurtrieres ſur les aſſiégeans. C'eſt ce qu'ils firent à l'envi avec une intrépidité qu'on ne ſauroit rendre. Quoi! diſoit Quentin, ce Grégoire que je prenois pour un lâche, ſera plus brave que moi? Quoi!

disoit aussi tout bas Mathurine, l'amour, qui est la grande force mouvante de ce monde, me rendroit inférieure à Quentin? Dans le même moment, elle apperçoit un Espagnol gravissant à une guérite, & déjà suspendu au creneau : elle court à lui, & lui porte un coup mortel; mais l'Espagnol blessé la tenoit, il tombe & l'entraîne avec lui : elle essuie une salve entiere de mousqueterie; heureusement elle étoit tombée dans une fausse tranchée au bas du mur; elle étoit défendue par un rideau, cachée par un grand tas d'orties, & apperçue seulement des assiégés. Les Espagnols l'oublient, & interrompent un instant leur attaque. Quentin saisit cet instant : Pauvre Grégoire! dit-il, il lui jette un cable, Mathurine s'y attache, & plus vîte que la pensée, la voilà sur le rempart, sans blessure, rayonnante de gloire, & toujours maîtresse de sa chere portion d'étendard.

Elle a été sauvée par ce qu'elle aime; quelle douceur! mais si elle pouvoit éloigner à son tour tous les traits qui vont menacer Quentin, quelle félicité!

Hélas! terminons cette triste catastrophe; le dernier assaut se prépare.

Quelle force inouie, incompréhensible, remua l'ame de Mathurine, lorsqu'un Wallon, puis un autre Wallon encore, vint appuyer la hache meurtriere sur la tête de Quentin ! avec quelle impétuosité elle fendit le crâne à l'un, & terrassa l'autre !

Retire-toi, dit-elle à son mari étonné de ses coups, & cede-moi la place : réserve-toi pour la triste Mathurine, qui sans doute souffre bien pour toi dans ce moment. — Ah ! dit Quentin en soupirant, je ne la reverrai plus, la plus tendre des femmes, & ce jour est le dernier de nos jours. Toi, si tu échappes au désastre qui se prépare, parle-lui de moi, de mon amour. Hélas ! je l'ai affligée en divisant mon cœur ; j'ai voulu en l'aimant aimer aussi la gloire & la patrie ; je le devois. Ah ! aimer la Patrie, n'est-ce pas encore aimer sa femme ? & ce grand amour ne renferme-t-il pas éminemment tous les amours ?

A ces mots, le faux Grégoire s'attendrit, se jette dans les bras de Quentin, l'arrose de ses larmes, & s'élance de ses bras avec furie, sa tendresse devient rage. Jamais une lionne défendant ses lion-

ceaux dans les plaines de Numidie, ne fut plus redoutable que Mathurine repoussant les traits d'une tête adorée.

Mon cousin Grégoire, reprit Quentin, es-tu un ange ou un diable? — *Ni l'un, ni l'autre*, dit Mathurine; *mais aime-moi, & vis; je suis un Dieu.* Ah! ce n'est pas lui, pense Quentin, & ce Grégoire-là en vaut cent comme le nôtre.

Dans ce même moment, Mathurine reçoit au sein un éclat de pierre qui la terrasse. On lui ôte sa cuirasse de mailles, on lui détache son casque. *C'est une femme!* — C'est la mienne, s'écrie Quentin, à qui un Castillan plonge au même instant dans les épaules un fer homicide. Il tombe auprès de Mathurine, qui, accablée elle-même de sa blessure, n'a pas la force de faire un mouvement pour s'approcher de son époux. Ils sont mourans tous deux; mais leurs ames ont encore toute leur énergie, & le sentiment est peint dans leurs regards expirans.

Ils cessent d'être; mais on dit que les esprits purs ne quittent point les lieux qu'ils ont aimés. Puisse donc la divine influence de nos tendres époux tomber encore en parcelles sur l'heureux pays qui

les vit naître ! Mânes généreux, vous mourûtes du moins dans les bras l'un de l'autre, vous mourûtes pour la patrie, vous ne la vîtes pas expirer : elle expire avec vous ; déjà les Espagnols sont dans la Place ; vos généreux Concitoyens sont égorgés, vos Concitoyennes sont bien plus à plaindre encore. Paris est dans l'effroi ; le grand Henri tremble sur son Trône : on rappelle d'Italie le glorieux Duc de Guise pour venger la France ; il la vengera, Calais sera pris, & Saint-Quentin rendu. Mais vous, vous cependant... Ah ! daignent mes chers Compatriotes chérir long-tems votre mémoire, & vous citer d'âge en âge à leurs enfans, comme les modeles de la tendresse conjugale & de l'amour de la patrie ! O généreux Picards ! vous savez combattre, vous savez aimer ; & votre heureux pays, qui a donné le jour à tant de Héros, a fait naître encore les belles Guiscard & les tendres Fayel. Les deux Héros que je viens de ressuscirer ne sont pas de si haut parage. Mais la gloire est de tous les états, & fait disparoître l'intervalle.

Tous

Tous nos Lecteurs savent les détails de ce siége si fameux dans notre histoire. Le vieux Charles-Quint, honteux du malheur que le Duc de Guise lui avoit fait essuyer à Metz, quelques années auparavant, vivoit encore, & s'occupoit à faire chanter sur lui-même les prieres funéraires dans le Monastere de Saint-Just. Quand il apprit que Philippe II, son fils & son successeur, venoit de gagner la bataille de Saint-Quentin, il s'écria : *Les Espagnols ont-ils marché aussitôt sur Paris ?* — Non, lui répondit on. — *Mon fils n'a donc rién fait ?* ajouta-t-il. Effectivement la bataille de Saint-Quentin, si meurtriere pour les François, fut inutile aux Espagnols. Charles-Quint blâma le Duc de Savoie, à qui Philippe II dut cette grande victoire, de n'avoir pas été sur-le-champ former le siége de la Capitale de la France ; comme un fameux Carthaginois avoit blâmé Annibal de n'avoir pas formé celui de Rome, après la déroute de Cannes. On donna, par cette négligence, au Duc de Guise le tems de repasser les Alpes avec son armée. On sait qu'il arriva en France à la fin de cette

même année 1557, & qu'au lieu d'aller reprendre Saint-Quentin, où on l'attendoit, il se porta sur Calais, qu'il ravit aux Anglois, alliés des Espagnols; & qu'il remporta cette Place pendant le mois de Janvier suivant; ce qui accéléra la paix, & donna à la France la facilité de réparer ses pertes. Ainsi, de nos jours, la prise de Mastricht réunit l'Europe à Aix-la-Chapelle.

Quoique les François aient été vaincus à Saint-Quentin, leurs ennemis eux-mêmes rendirent hommage à leur valeur. Philippe II, dans l'attente de cette bataille, fit vœu de bâtir le Palais de l'Escurial, s'il la gagnoit; & l'on fait la réponse d'un François à un Espagnol, qui lui demandoit, avec toute la hauteur Castillane, ce qu'il pensoit de ce superbe édifice: *Je pense*, dit-il, *qu'il faut avoir eu diablement peur, pour avoir fait ce vœu là.*

Mais il faut l'avouer, ce fut un superbe triomphe pour le jeune Duc de Savoie, chassé de ses Etats par les François, d'en venir tirer une vengeance si complette à la porte de Paris. Le plus beau sang de la Nation coula dans cette journée. Le Chef

de nos guerriers fut dans les fers, & les ennemis demandoient encore des Villes pour sa rançon. Il obtint la liberté; & Henri II, *son ami & son bon compere*, l'envoya, dès l'année suivante, conclure la paix à Cateau-Cambresis avec le Cardinal de Lorraine.

Coligni & d'Andelot furent aussi réduits en captivité : captivité fatale, & qui empoisonna le reste de la vie de ces deux illustres freres. En effet, pour alléger leurs peines, ils s'appliquerent à la lecture, dans leur prison; & par haine pour le Roi Catholique qui enchaînoit leurs bras, ils lurent, de préférence, des livres hérétiques; ils prirent ainsi du goût pour les erreurs nouvelles. Ce goût déplut à la Cour, quand ils y furent rendus : on les persécuta; ils se jetterent dans la révolte, ils arborerent les lis contre les lis. On connoît trop la suite de l'égarement de ces deux grands hommes. D'Andelot, Colonel-général de l'Infanterie, fut empriſonné, non plus par les Espagnols, mais par son Roi qui l'aimoit. Coligni, Amiral de France, bien plus infortuné, fut attiré à la Cour par des promesses perfides & une foi mensongere; il y est massacré,

mutilé, pendu par les pieds aux gibets de Montfaucon, où pourriſſoient alors les ſcélérats.

La principale Nobleſſe de Picardie fut maſſacrée aux pieds des murs de Saint-Quentin. Toute la jeuneſſe de la Province y afflua en Compagnies formées; c'eſt le berceau du Régiment de Picardie, premier Régiment de France; époque malheureuſe, mais brillante, dont la mémoire, conſervée dans le Corps, y entretient depuis tant d'années cet eſprit de bravoure ſi connu, & qui l'a fait ſurnommer le *Régiment invincible.*

Rendons auſſi juſtice au courage des Bourgeois; ils ſe firent preſque tous immoler ſur la brêche. C'eſt ce que Santeuil a retracé en beaux vers qu'on lit à leur Hôtel-de-Ville.

Bellatrix, y, Roma tuos nunc objice muros;
Plus defenſa manu, plus noſtro hæc tincta cruore,
Mœnia laudis habent . . . . . .
Civis murus erat.

« Va, belliqueuſe Rome, oppoſe-
» nous maintenant tes murs; les nôtres,

» défendus par nos bras, & teints de
» notre sang, sont bien plus glorieux.....
» Nos murs, c'étoient nos Citoyens «.

Plusieurs descendans de ces Bourgeois estimables rappellent encore leurs vertus & leur zele aux yeux de leurs compatriotes; souvenir touchant qui équivaut à la Noblesse, & qui peut-être n'est que la Noblesse elle-même.

On montre encore la place où tous ces braves gens ont été tués: c'est à l'endroit où étoit la poterne de Sainte-Pécinne, & à la tête de l'allée des Soupirs. Cette allée fut bien nommée alors; elle rappelle toujours les regrets qu'excita la mort de nos Décius & de nos Coclès. Là, aussi, plus d'une Artémise pleura la mort glorieuse de son époux; & là, dit-on encore, plusieurs ames sensibles, même dans ce siecle félon, vont pleurer les rigueurs de leurs inhumaines. Enfin, après tant d'années, ce lieu n'a point perdu un certain air de tristesse, qui ne le rend pas moins touchant que le Paraclet, où reposent la tendre Héloïse & le malheureux Abailard.

Vers le tems du siége de Saint-Quentin, & sous le regne du même Henri II;

la Ville de Sienne en Italie fit aussi une défense célèbre, animée par notre brave Montluc. On vante dans l'Histoire le courage des Siennoises; elles ne firent cependant que porter des fascines à leurs maris sur les remparts; & la plupart de nos Lecteurr les connoissent mieux que les trois héroïnes Picardes dont nous venons de parler. Nous avons une étrange manie, celle d'aller chercher nos modeles au loin. Eh! mes amis, nous sommes en état d'en fournir à nos voisins; nous n'avons qu'à ressusciter le courage, la grandeur d'ame, (ces bonnes & vigoureuses vertus de nos aïeux & de nos aïeules); quel peuple du monde sera plus riche que nous!

O bons Sanquintinois! je dois beaucoup à votre Ville; je voudrois bien pouvoir vous prouver ma reconnoissance; je voudrois pouvoir déposer la couronne civique dans vos murs; mais c'est le cœur qui fait tout, & vous aurez du moins l'expression de mon cœur. C'est chez vous que je passai mon enfance, & qu'un Sage y guida mes premiers pas dans la carriere de la littérature, de la vertu & de l'honneur; il me montra combien

vous étiez estimables, & m'apprit à vous aimer. Ce sentiment a triomphé des ravages du tems; &, sous des cheveux blancs, mon cœur palpite encore en pensant à vous. Vous ne me connoissez point; je n'ai vécu qu'avec vos peres, qui ne sont plus; mais vous rendre ce juste tribut d'éloges, c'est encore à leurs mânes que je le rends. La vertu chez vous est héréditaire. En vous présentant mon hommage, je franchis l'espace, je trompe le tems, & je revole à mon berceau. O enfance tu es le vrai âge d'or imaginé par les Poëtes.

Comme on est babillard à mon âge! Je finis.

Ceux de mes Lecteurs qui ne prennent d'autre intérêt à la Ville dont je parle que celui de son siege mémorable, qui ne sauroit être indifférent à aucun François, me pardonneront cet écart, c'est celui de ma sensibilité. Elle se renforce dans les vieillards, cette sensibilité, je l'éprouve bien. Qui pourroit m'en faire un crime?.... Me voici bien loin de Quentin & de Mathurine; je divague, ma pauvre tête s'en va: j'ai bien peur de ne pas être en état

de suivre mon projet d'histoire de Pharamond. On y trouveroit autant de disparates, d'idées décousues, & de tableaux extraordinaires, que dans l'ouvrage que je viens d'analyser. Hélas! c'est que j'approche bien de la saison du délire. Dieu daigne en préserver tous mes Lecteurs! & puissent-ils, en retour de mon vœu, faire grace à mon radotage!

Ah! si j'étois plus jeune, avec quelle chaleur je ranimerois les cendres de nos ancêtres! & combien, sans remonter à l'histoire des premiers Francs, j'aurois d'anecdotes honorables aux Picards, à montrer au Public! combien j'animerois leurs têtes, & j'échaufferois leurs cœurs, en leur retraçant encore le siege de Boulogne sur mer, & les merveilleuses prouesses du Duc de Vendôme, appellé *l'Escarboucle* des Princes de son tems, du jeune Duc François de Guise, & de Henri II lui-même! Croit-on que pour ces maudits sacs de noix, trop connus dans nos Annales, j'oubliasse notre Capitale? Non, non; elle fut prise en renard, mais reprise en lion par ce bon Roi, qui juroit *ventre-saint-gris* de si bonne grace:

il ne fut pas le seul lion qui arracha cette proie aux Espagnols ; les Amienois furent ses dignes coopérateurs

En menant mes Lecteurs seulement dans les environs de Saint-Quentin, je leur montrerois une foule de monumens glorieux à la Picardie : je leur dirois, à la vue de ce terre imposant qui s'éleve en cône auprès de Pontruet : Ici, un des plus braves Lieutenans de César expira sous les traits de nos ancêtres, & depuis deux mille ans, le tems qui détruit tout, a respecté son tombeau. Voyez-vous cette riviere qui n'est pas renommée parmi nos grands fleuves ? C'est pourtant sur ses foibles bords que nos vieux ancêtres arrêterent Siagrius & les Aigles Romains. Par la suite des siecles, les Comtes de Vermandois, qui acquirent tant de gloire, en furent bien plus redevables à la bravoure de leurs vassaux qu'à l'étendue de leur Province, l'une des plus petites du Royaume.

Et cette petite colline, dans une grande plaine, la découvrez-vous ? C'est-là que fut l'arbre de Guise ; ce fut jusques-là que ce fameux Capitaine, grand-pere de tous

les Princes de Lorraine établis en France, & grand-oncle de la jeune Reine qui vient de donner un fils aîné à l'État, pourſuivit, en les battant, le Comte de Bure, ſes Caſtillans & ſes Wallons. Abbaiſſez un peu les yeux, & regardez ce canal qu'on vient de creuſer pour confondre l'Eſcaut avec la Somme : le brillant Souverain qui eſt aujourd'hui aſſis ſur le trône des Céſars, s'écria en le parcourant, qu'il y avoit du plaiſir à être homme, quand on voyoit faire de telles choſes à ſes ſemblables. Or devinez de quel pays étoit originaire ce hardi Laurent, auteur d'un ſi grand travail ? Je ferois ſervir à notre gloire, même notre jargon Picard, & je prouverois que c'étoit exactement la langue de la Cour, ſous Philippe le Bel, & que, ſeuls de tous les François, nous l'avons conſervé, parce que nous tenons fortement à nos uſages, à nos opinions, comme à nos vertus. Je dirois encore que les Provençaux ont tort de s'arroger la prérogative excluſive d'avoir eu des Troubadours : on en a vu dans nos villes, nos châteaux & nos campagnes, d'auſſi ſpirituels & d'auſſi galans que les leurs, & dans des tems auſſi reculés. Voilà ce

que je détaillerois ; mais la vieillesse me fait tomber la plume des mains, ainsi :

» Hæc eademque aliis post commemoranda relinquo »,

En finissant cet extrait, j'apprends qu'il vient de paroître une *Histoire de Saint-Quentin.* Oh ! je me la ferai lire, j'en connois l'Auteur ; c'est le digne neveu de deux hommes de bien, à qui la Capitale du Vermandois a les plus grandes obligations, & dont elle conserve sans doute précieusement la mémoire. Elle le doit, Nicolas & François Desjardins ont consumé leur vie dans l'emploi si important & si peu honoré d'instruire la jeunesse. Aussi sages, aussi vertueux que Rollin, & beaucoup plus instruits, ces deux hommes trop peu connus ont formé une foule d'excellens sujets, & rendu leur College aussi brillant que ceux de Paris. Leur modestie égaloit leur zele & leur savoir ; leur simplicité étoit la critique muette du luxe dominant, & parmi les leçons excellentes qu'ils donnoient, en tout genre, leur exemple étoit toujours la plus énergique & la meilleure. Puissent-ils avoir

des imitateurs, & daignent ceux qui me liront, me passer ce tribut que j'offre à leurs cendres ! L'éloge de la vertu ne sauroit jamais être déplacé : helas, elle devient si rare !

ZISKA,

OU

LE GRAND AVEUGLE DE BOHEME.

Nous nous souvenons encore des époques désastreuses qui ont gravé avec le fer, sur un cuivre indélébile, le seizieme siecle. Ces tems d'épouvante n'étoient rien en comparaison de ce qui s'étoit passé dans le quatorzieme. Là, ce n'étoit qu'un seul Royaume déchiré, qu'un seul peuple malheureux par le fanatisme : ici, c'étoit l'Europe entiere qui étoit embrasée ; les deux Empires d'orient & d'occident ébranlés ; tous les Royaumes agités ; tous les peuples armés ; le fanatisme d'un côté, un schisme scandaleux de l'autre ; des Papes faisant la guerre à des Antipapes ; des Rois excommuniés, des Etats mis en interdit, des peuples rébelles, des brigands publics, des échaffauds, des bûchers, du sang, le carnage ; des crimes plus affreux, des Trônes ensanglantés, usurpés, souillés de mille vices ; des hé-

réſiarques chez toutes les Nations : voilà ce qu'étoit le quatorzieme ſiecle. Venceſlas avoit dégradé la dignité impériale que Charles IV avoit affoiblie ; les penchans cruels de Tibere, la débauche infame d'Héliogabale, ſe trouvoient réunis, avec tous les vices, dans Venceſlas ; ſa cruauté rafinée lui faiſoit creuſer des gouffres, dans la Moldavie, où il précipitoit ſes victimes. Sigiſmond ſoulevoit le ſceptre avec une noble indolence. Jeanne Reine de Naples, victime d'Urbain V, meurt ſur l'échaffaud où Charles Duras l'avoit forcée de monter, pouſſé à cet acte de cruauté par le Pape. En France, les factions d'Urbain & de Bourgogne commettoient des attentats inouis. Mahomet aſſiégeant la Hongrie & le Trône de Paléologue, faiſoit rougir de ſang la mer noire. Pierre régnoit en Caſtille, ce Pierre dont le nom rappelle auſſi-tôt le ſouvenir de Néron. La Hongrie & la Boheme diviſées, en proie à des brigands, ſembloient devoir être gouvernées tantôt par un Marius, tantôt par un Scilla. Les Romains dégoûtés de leurs Papes, & ne ſe laſſant point de créer des Antipapes, appelloient les étrangers dans leur ſein,

pendant qu'ils nommoient un Tribun & des Sénateurs, & qu'ils resserroient la puissance temporelle du Pontife. Milan, Pise, Bologne, toute la Lombardie passoient sans interruption des mains de l'Empereur à celles des Visconti & autres. Mille haines privées donnoient dans chaque Ville des témoignages de la plus grande férocité; la vengeance rafinoit sur les supplices: des Sectes s'élevoient de tous côtés, & formoient des associations de débauche & d'impieté. Les Juifs, riches & commerçans, dispersés & lâches, étoient obligés de se garantir des fureurs de toutes ces différentes Sectes, & de celle des Chrétiens. L'or, qu'on leur a reproché daimer avec trop d'avidité; l'or, dont ils ont dû connoître le prix dans le siecle dont je parle, leur procuroit quelques momens de repos, que les Rois & les Empereurs leur vendoient. » Grand Dieu! » s'écrioit un de leurs Rabbins, si ton » doigt s'est appesanti sur nous en pu» nition de nos crimes, quelle vengeance » vas-tu donc tirer de ces peuples cruels, » superstitieux, impies! « Ce Rabbin avoit raison.

On ne s'étonnera donc point de voir

naître au milieu de tant d'atrocités, un brigand, un scélérat intrépide, un cœur de lion, une ame de tigre, un monstre, enfin *Ziska*; ce monstre reçut le jour dans les frontieres de la Boheme. Nous ne dirons point quel fut son pere: sans doute celui-là, quel qu'il fut, a rougi d'avoir engendré un fils aussi méchant. On ignore dans quelle classe l'enfer l'avoit fait naître. Sans doute dans une classe obscure, parmi des forgerons de la Boheme, auprès des âtres brûlans des fourneaux, & parmi le bruit des enclumes & des marteaux. Son enfance dut être, comme celle des monstres, orageuse, violente, extraordinaire. Ses jours furent cruels; il bravoit, encore enfant, la furie des ours & des bêtes sauvages: ses études furent celles du méchant. L'étude des armes, des arcs, des arbalêtres, des haches & des piques; c'étoient les hochets de Ziska. Ces instrumens de mort alloient devenir terribles dans ses mains impitoyables. Fut-il sensible dans son adolescence, dans un âge tendre, où l'ame encore neuve, encore souple, reçoit toutes les impressions, céde à tous les penchans, obéit à tous les goûts, s'élance

sans ceſſe hors d'elle, & revient sans ceſſe avec un sentiment de plus, ou avec un nouveau beſoin? Nous aſſurons que non. Dans cet âge on eſt rarement criminel; on eſt encore homme de bien, on l'eſt avec candeur; la vertu alors a ſes illuſions, elle en a preſqu'autant que l'amour.

Ziska ne le connut point cet âge heureux: il foula aux pieds ces fleurs riantes de nos premieres années; il n'en reſpira point ce parfum voluptueux qui répand dans tous nos ſens une ſi douce ivreſſe: le malheureux reſpiroit un air brûlant, le carnage & les combats, les courſes & les luttes. Le jour, on le voyoit gravir de hauts rochers la tête découverte, & braver les feux du midi: la nuit, il bravoit encore la fraîcheur de la terre & la roſée du ciel; il ſe préparoit dès ſon adoleſcence un corps de fer & une ame de bronze.

Alors la Boheme, la Hongrie, l'Almagne & preſque toute l'Europe étoient tourmentées par des guerres civiles: c'étoit le plus terrible de tous les fléaux. Rien ne produit autant de crimes que de ſemblables guerres. C'eſt parmi les chocs des partis, des cabales, des armées, qu'on

voit sortir avec étonnement ces féroces Héros, dont l'épée & le bras font toute la renommée, qui déchirent les entrailles de la patrie, &, du plus bas étage où le sort les avoit placés, s'élevent au-dessus des Trônes qu'ils ont renversés. Il sembloit que Ziska avoit mesuré & franchi dans sa pensée l'intervalle qui l'en séparoit; il sembloit, quand il s'entôla simple Soldat parmi les bandits qui ravageoient la Boheme, qu'il avoit pressenti qu'il tiendroit un jour dans ses mains les destinées de son pays. Nous ne suivrons point ses premieres armes. L'apprentissage d'un brigand n'a rien qui doive être transmis à la postérité : de quelle dégoûtante horreur ne salirions-nous pas ces pages, si nous disions que le premier devoir de ces brigands étoit de s'abreuver de sang dans les crânes encore chauds des vaincus ! jusques-là Ziska pouvoit craindre les supplices réservés à ses pareils. Quelques succès le mirent à l'abri des châtimens : à la tête d'une nombreuse soldatesque disciplinée, aguerrie & féroce, ce n'étoit plus Ziska, c'étoit un Général, un autre Attila, devant lequel des Rois alloient trembler.

Les Papes donnoient dans ce tems-là,

comme nous l'avons déjà dit; des scenes étranges à l'univers. Il s'en falloit bien que leurs mœurs fussent aussi pures que la morale de l'Eglise qu'ils prêchoient; il s'en falloit bien qu'ils fussent contens du sceptre spirituel qu'ils tenoient de Dieu même. Ils vouloient régner sur les domaines des Rois; ils vouloient usurper des Empires, pour les conférer à leur gré: tant d'ambition, tant de relâchement dans la pureté primitive, indignoient les Peuples & les Rois. Ceux ci échauffoient leurs Docteurs, & delà tant de schismes, tant d'héréfies. Jean Hus, Confesseur de la Reine de Boheme, Docteur en Théologie, venoit de se rendre fameux par ses héréfies, & bien plus célebre encore par son supplice. Il avoit été arrêté malgré le sauf-conduit de l'Empereur; & ce Prince foible, le lâche Sigismond, l'avoit remis aux mains de l'Electeur Palatin, qui le conduisit au bûcher, dans lequel il loua Dieu jusqu'à ce que la flamme étouffa sa voix. Jean Hus avoit été condamné à ce supplice horrible pour des propositions dont voici les principales; & nous ne concevons point comment on a pu y trouver une héréfie. Il soutenoit qu'il

n'y a qu'une Eglise Catholique, qui renferme dans son sein tous les prédestinés; que les Seigneurs temporels doivent obliger les Prêtres à observer la loi; qu'un mauvais Pape n'est pas Vicaire de Jesus-Christ. Sigismond dut se reprocher cette mort; & le Pape l'avoit sacrifié plutôt à son repos, qu'à la pureté de la Doctrine. Jérôme de Prague, le compagnon & le disciple de Jean Hus, mais bien plus éloquent & bien plus ingénieux, ne tarda pas de subir le même châtiment que son maître. Il harangua l'assemblée avec une éloquence d'autant plus touchante, qu'elle étoit intrépide. Condamné, comme Socrate, par des ennemis fanatiques, il mourut avec la même grandeur d'ame. Mais les cendres de ces deux hommes de bien trouverent des vengeurs. Pendant que l'indolent Sigismond, plus propre à être le premier Camérier d'un Pape, que le Chef d'un puissant Empire, s'imaginoit qu'il y avoit de la gloire à extirper le schisme, & sollicitoit les Rois de Castille, d'Arragon & de Navarre, de renoncer à l'obédience de Pierre de Lune, Pape qu'il n'aimoit point, les partisans des deux victimes du fanatisme s'attrou-

perent. Ziska, à leur tête, s'avançoit vers Prague, & avoit donné à sa troupe le nom de *Hussites*, en mémoire de Jean Hus. Ziska voyoit jusqu'à quel degré d'avilissement Venceslas, qui régnoit en Boheme, étoit tombé; il voyoit que le fanatisme des Bohémiens étoit extrême, & combien étoit grande la haine qu'on commençoit à porter au Clergé : c'est avec ces moyens qu'il crut devoir essayer d'établir une domination nouvelle. La mort de Venceslas lui en offrit l'occasion. Il ne craignit point Sigismond, qui avoit succédé à Venceslas. Pour avoir moins de vices que son prédécesseur, Sigismond n'étoit gueres plus digne d'estime. C'est contre lui que Jean Ziska se soutient; il ose lui faire la guerre jusques dans ses Etats patrimoniaux. Ses cruautés épouvantent la Boheme. Jusques-là les Moines étoient le plus souvent ses victimes; ils payoient de leur sang la cruauté des Peres de Constance qui avoient condamné Jean Hus & Jérôme de Prague.

Sigismond marche à lui, & l'assiége dans Prague. Ziska s'étoit cantonné au pied d'une montagne, & alloit être battu; un stratagême le tira de cet affreux dan-

ger. Il fit marcher devant lui un Prêtre revêtu des habits sacerdotaux, un calice à la main, qui exhortoit les soldats à se battre, & les ennemis à déserter. La désertion fut considérable dans l'armée de Sigismond, & la vue du Prêtre doubla le courage des Hussites. Sigismond fut repoussé. Un mois après, Ziska battit une seconde fois l'Empereur. Quarante batailles illustrerent Ziska, & seize années de guerre désolerent l'Empire. Tant de malheurs ne seroient point arrivés, si l'Empereur n'avoit pas violé son sauf-conduit. Il y avoit long-tems qu'on ne faisoit plus de Croisades que contre les Chrétiens. Martin V en fit prêcher une en Allemagne contre les Hussites, au lieu de leur accorder la Communion avec du vin. Un Evêque de Treves marche à la tête d'une armée de Croisés contre Jean Ziska, qui, n'ayant pas avec lui plus de douze cents hommes, taille les Croisés en pieces. L'Empereur marche encore vers Prague, & est encore battu. Coribert, Prince de Lithuanie, vient se joindre à l'Empereur, dans l'espérance d'être Roi de Boheme. Ziska avoit la même ambition; il apprend qu'un nou-

veau Roi est élu ; il s'indigne, il murmure, il menace : « J'ai sauvé deux fois » ma Patrie, dit-il ; mais je la perdrai, » & je montrerai à mes concitoyens » que je sais également défendre & op» primer ». Ce n'est plus contre Sigismond qu'il combat, c'est contre sa patrie. Déjà Gruditz & Caslanw sont pris d'assaut ; déjà il a répandu le sang de ses concitoyens ; déjà les Monasteres ont été pillés ; les Vierges timides sont devenues, aux pieds des autels qu'elles tenoient embrassés, la proie du farouche Soldat. *Un peuple libre*, s'écrioit Ziska, *n'a pas besoin de Roi.*

Jamais les barbares, jamais ces féroces Normands qui, sous Charles-le Simple, venoient jusques sous les murs de Paris, ne répandirent autant d'épouvante que Ziska n'en répandoit autour de lui. A la nouvelle de son approche, les femmes désertoient les Villes, cherchoient les creux les plus profonds des plus impénétrables rochers, pour s'y retirer avec ce qu'elles avoient de plus précieux. Dans une des cavernes de la Moravie s'étoit réfugiée avec sa mere une jeune personne : son nom est Irene.

Irene n'avoit pas dix-huit ans; on n'avoit rien vu d'auſſi beau que ſon viſage; c'étoit une Vierge, c'étoit une Grâce: elle ignoroit ſa beauté, elle s'ignoroit elle-même: ſon eſprit & ſon cœur étoient plus jeunes que ſes traits; rien n'avoit parlé encore: ſes yeux ſe promenoient autour d'elle avec cette molle langueur de l'indifférence. Iréne dormoit en paix, ſans ſavoir que tous ceux qui l'avoient apperçue avoient perdu le ſommeil & la paix; Irene, il falloit vous aimer. Quel affreux deſtin vous réſervoit pour le plus cruel & le plus repouſſant de tous les Amans! pauvre enfant! des larmes coulent déjà de mes yeux, déjà je vous plains. Elle dormoit un jour ſur une mouſſe aride qui tapiſſoit un des côtés de la caverne devenue ſa retraite: un chêne à demi-dépoüillé de ſon feuillage, étendoit ſur ſa tête quelques branchages chauves: quel lit, & quel dais pour une beauté de dix-huit ans! Irene dormoit; c'étoit d'un ſommeil ſi profond! le calme de ſon ame étoit répandu ſur ſes traits; elle ſoupiroit: mais ces ſoupirs pouſſés ſans précipitation n'étoient arrachés ni par un remords, ni par un deſir.

Il

Il n'étoit pas loin, le monstre qui alloit faner ces fleurs si fraîches, qui alloit ouvrir ces beaux yeux par des sources de larmes.

Ziska avoit laissé ses brigands sous la conduite de Procope Rase, son Lieutenant. Accablé de lassitude, couvert de sueur & de sang, il s'étoit éloigné de son armée pour goûter un moment de repos. Le repos est-il fait pour les tyrans? Ziska ne le trouva point; c'est un bienfait que les Dieux ont réservé aux ames vertueuses: mais il trouva ce que le hazard n'eût jamais dû amener sur ses pas, la beauté endormie & sans défense, la jeune Irene: elle étoit à moitié découverte, dans ce désordre que le sommeil semble préparer pour l'amour. A cette vue inopinée, Ziska s'arrête; il s'arrête, & après une longue contemplation, il s'écrie: Dieux! qu'elle est belle! il approche, il plonge sur elle des regards insolens: Dieux! s'écrie-t-il une seconde fois, Dieux! qu'elle est belle! Un silence extatique succede à ce cri d'admiration; il se sent enflammer: un feu violent circule de veine en veine; son teint hâlé par le soleil, se brunit encore par l'abon-

dance du sang qui serpente dans toutes les ramifications de son visage; la sueur découle de son front, appuyé sur sa lance; son cœur bondit pour la premiere fois sous sa main: Dieux! répéte-t-il encore, en levant les mains au Ciel, & en les frappant l'une contre l'autre, Dieux! qu'elle est belle! Il quitte son bonnet, le jette sur la pierre, laisse tomber sa hache, & s'assied auprès d'Irene. On ne croira point que tout ce qu'il sentoit, que toutes ces convulsions d'un cœur mutiné fussent de l'amour. L'amour est bien moins menaçant, bien moins téméraire. C'étoit une rage, une fureur d'un Soldat effréné, d'un barbare. Irene, pourquoi dormiez-vous? ou plutôt, que n'avez-vous toujours dormi! L'instant du réveil fut affreux. Rien ne pouvoit la garantir de la brutale ardeur du barbare qui la menaçoit: il ose soulever ce corps souple qui plie & s'arrondit sur son bras. Irene s'éveille, ouvre de grands yeux, les plus beaux yeux du monde; elle ne sait qui la retient avec tant de force, elle veut crier; Ziska lui ferme la bouche par un baiser terrible, & qui fane aussitôt ses levres de rose. Irene pleuroit; le

cruel jouiſſoit de ſes larmes : c'étoient des perles, diſoit-il, qui tomboient des cieux ; il les ramaſſoit avec avidité. Non, s'écrioit-il, non, les hazards de la guerre qui m'ont tant favoriſé, n'ont jamais remis dans mes mains une auſſi belle conquête. Irene échevelée, Irene tremblante, Irene à ſes genoux ; rien n'arrête Ziska ; ſes yeux ſont des éclairs, ſes mains ſont des maſſues : ſi elle ſe ſouleve, d'un bras puiſſant il la remet ſur la pierre ; ſi elle veut fuir, il l'arrête : elle pleure, il regarde couler ſes larmes ; elle crie, ce ſon de voix a encore des charmes pour lui. Rien ne peut la garantir du dernier outrage, elle ſuccombe ; les ſanglots étouffent ſa voix. Il contemple ce déſordre, ce ravage, d'un œil ſatisfait ; il croit jouir d'un nouveau triomphe. Tu me ſuivras, lui dit-il. — Plutôt la mort, répond-elle. Cependant un lien inviſible l'arrêtoit encore auprès d'Irene. Il reſtoit. La nuit l'avoit forcé de rentrer dans la caverne ; il y avoit traîné ſa victime. La mere d'Irene venoit d'y rentrer. Quel ſpectacle pour elle ! & ſon œil avoit peine à reconnoître ſa fille. Au ſeul nom de Ziska, elle tombe ſans connoiſſance.

Paſſons rapidement ſur toutes ces ſcenes de douleur, laiſſons le brigand dans la caverne, dont il n'eût jamais dû ſortir, & plaignons Irene. Qu'elle ſe repentit d'être belle ! Pluſieurs jours s'étoient paſſés; Ziska ne ſongeoit point à s'éloigner. Tandis qu'il s'oublioit ainſi, ſes Soldats, que le Duc Albert d'Autriche avoit attaqués, étoient en déroute; ils fuyoient, & ne vouloient plus reconnoître l'autorité de ſon Lieutenant. Ils vouloient reconnoître le Roi que la Boheme avoit élu. Procope Raſe, quelques Chefs, & une grande partie de cette ſoldateſque viennent au-devant de Ziska; il rougit à leur aſpect : on lui apprend la déroute des ſiens, & le parti pris d'obéir au nouveau Roi : on ne lui cache point les murmures; on l'accuſe de négligence, même de perfidie; on le menace de déchirer ſes étendards.

Ziska retient ſa colere, concentre les volcans de ſa fureur, appelle Irene, la dépouille devant ſon armée : Accuſez-moi, dit-il, maintenant de m'être arrêté auprès de tant de beautés; mais elle n'en fut pas moins la cauſe de votre défaite en enchaînant mon courage; vous allez

voir comment je fais briſer mes liens. A ces mots, d'un coup de ſa hache, il fait tomber à ſes pieds la tête d'Irene, qu'il ramaſſe, & la renvoyant à ſon armée : Vous êtes vengés, dit-il. Pour éviter déſormais de ſemblables foibleſſes, & ne plus voir la beauté, je renonce à la clarté du jour. D'un fer chaud il perça auſſi-tôt ſes deux yeux, & domptant la douleur : Je ne vois plus ; dit-il, ſoyez tranquilles, ſoyez-le ; mon bras & ma tête me reſtent ; l'une vous conduira, & l'autre vous aſſurera la victoire. Marchons.

Coribert étoit alors en campagne ; le Duc Albert, à qui Sigiſmond avoit rendu la Moravie, à condition de pourſuivre les Huſſites, venoit droit à eux. Ziska, ſecondé de Procope Raſe, qui étoit ſon ami, ſon Lieutenant, & ſon œil, fit des prodiges de valeur, & mit en fuite les deux armées. Une armée de près de cent mille hommes fut fournie à Sigiſmond pour combattre Ziska, & anéantir l'ennemi commun. Aux approches de cette armée formidable, les Huſſites, déjà laſſés de douze années de combats, & craignant d'être taillés en pieces, ſe diſpoſoient à demander une treve, & à ſe ſou-

mettre au nouveau Roi. Ziska, dont l'ardeur ne se calmoit jamais, monte aussitôt sur un tonneau, & tient ce discours à ses Soldats : « Ne vous ai-je point défendus au péril de ma vie ? Ne suis-je » plus votre Chef ? Dans quel endroit vous ai-je conduits d'où vous » ne soyiez sortis vainqueurs ? Vous êtes » riches ; ma réputation vous a fait un » nom ; &, lâches que vous êtes, vous » refusez de combattre ! Est-ce-là la récompense que vous devez à mes travaux ? Je veux perdre la vie pour conserver la vôtre ; il me sera toujours glorieux de mourir à votre tête. Je ne veux » point de la perte de Prague ; mais souvenez-vous que ses habitans sont altérés de votre sang, qu'ils redoutent vos » mains victorieuses & vos cœurs intrépides. Souvenez-vous de votre réputation, de nos intérêts communs, & de » vos premiers combats. Allons, mes » chers amis, soutenons notre gloire & » la célébrité de nos armes ; marchons à » Prague, éteignons une guerre dont les » suites fatales pourroient armer contre » nous les Princes étrangers : la fortune » vous tend les bras, voyez la victoire

» qui vous appelle ; déjà vos ennemis » tremblent, montrez-vous, & vous êtes » vainqueurs ».

Ce discours ne manqua pas de produire sur l'ame des Soldats l'effet que Ziska s'en étoit promis. Les Soldats ne demanderent plus que l'ordre de donner l'assaut. Ziska ne laissa point refroidir leur courage. Prague fut enlevée, & la Ville abandonnée au pillage. Il avoit promis aux Soldats de leur laisser tout le butin qu'ils auroient fait. Un d'eux se saisit d'une jeune fille, & voulut user du droit cruel des conquêtes. — Arrête, lui dit cette personne ; ne crois point disposer de moi tant que je serai vivante ; mais attends que j'aie parlé à Ziska. — Ziska, dit le Soldat, ne peut t'arracher de mes mains ; je t'ai fait ma captive, tu m'appartiens ; Ziska a juré de respecter le butin du Soldat, quel qu'il soit. — Permets du moins que je lui parle en présence de mes parens. — J'y consens. — Aussi-tôt la jeune personne fit avertir son pere & sa mere. C'étoient deux vieillards pauvres, mais bons Citoyens; ils aimoient leur fille, & avoient eu beaucoup de peine à haïr leur fils. Ce fils, c'étoit

Ziska. Ils avoient condamné ſes attentats, ils avoient rompu toute communication avec lui ; ils auroient volontiers reçu la mort de ſes mains. Le Soldat les mena devant ſon Général. Le vieillard qui s'apperçut de ſa cécité, lui cria auſſitôt : Du moins tu ne crains plus de rougir, ni de baiſſer les yeux de honte : ton front ne pâlira plus ; tu peux commettre autant de crimes que tu voudras : il t'en reſte un à achever ; c'eſt de mêler au ſang de tes Concitoyens le ſang de ton pere ; c'eſt de livrer ta ſœur à la brutalité d'un Soldat.

Le cœur de Ziska, quelques crimes qu'il eût commis, n'étoit pas encore entiérement fermé à la nature. Il reconnut la voix de ſon pere. Que demandes-tu de moi ? dit-il à ſon pere. — La paix de mon pays. — J'y conſens, mais à des conditions que je veux dicter. — En as-tu acquis le droit ? — Le Dieu des combats me l'a donné. — Songes-tu à ce que tu fus, & de quel ſang abject tu es né. — Je ſuis ce que fut le premier Roi, un guerrier que la victoire a couronné. Le ſang que j'ai répandu ſur le champ de bataille a couvert depuis bien long-tems

l'obscur limon d'où je fus tiré. Sans doute je suis plus grand que votre Roi, puisque je combats, & qu'il est obligé de fuir devant moi. Si ma Patrie veut un Maître, c'est moi qui doit la gouverner. — Malheureux, tu trouveras cette mort cruelle que tu braves, tu trouveras au lieu d'un trône, un échafaud; je t'y verrai monter, & ne te plaindrai pas. Que vas-tu ordonner de ta sœur? — Elle ne m'appartient plus. — Songes-tu à tous les dangers qu'elle doit craindre? — J'y songe, & ne m'en inquiete gueres; le sort l'a voulu. — Tu n'as donc point de pouvoir sur tes Soldats? — Beaucoup, quand il faut combattre, point quand il faut les dépouiller de leur butin. Et adressant la parole au Soldat: Quel échange veux-tu pour ma sœur? choisis parmi mes prisonnieres, la plus belle; prends-en deux, trois en échange: veux-tu de l'or? — — Ziska, je ne veux rien qu'elle: respecte tes sermens, & permets que j'emporte ma proie; c'est avec elle que je veux vivre & mourir. — Comme le Soldat finissoit de parler, la jeune personne, qui n'avoit plus de ressources à espérer, s'étoit précipitée sur un poignard, & s'en

étoit frappée : son sang avoit jailli sur son pere, & même sur Ziska. Le vieillard jetta un cri. Compte donc, monstre, compte donc ta sœur au nombre de tes victimes ; c'est son sang qui jaillit sur toi : ce sang va demander vengeance. — Elle est morte, dit Ziska, qu'on l'enleve de ce lieu ; & toi, vieillard, toi, mon pere, demeure, si tu crains pour ta vie ; demeure.... Je te rendrai ton fils, non point tel que tu l'aurois voulu dans ta pusillanimité ; mais Ziska, un Héros qui a fait trembler la moitié de l'Europe, dont le nom ne mourra jamais. Oublie la mort de ta fille, je n'ai pu la sauver ; mais crois que je vais la venger en répandant le plus de sang que je pourrai. — Que vas-tu faire ? — Déchirer la Boheme, anéantir une génération entiere. — Malheureux ! toujours du sang. — Oui, toujours le carnage & la mort.

Il donne ordre à son armée de s'avancer ; tout fut mis à feu & à sang. Il avoit négocié avec le Roi de Danemarck pour faire la guerre à Sigismond ; il avoit déterminé Lubech, Hambourg, Vismar, Stralsund à se déclarer contre l'Empereur. Il se flattoit de cueillir de nouveaux

lauriers ; lauriers affreux ! il trouve la mort au milieu d'une armée. Une maladie contagieuse s'étoit répandue dans son camp, & Ziska ne put s'en garantir. Rien n'est plus connu que la disposition qu'il fit de son corps en mourant. *Je veux*, dit-il, *qu'on me laisse en plein champ ; j'aime mieux être mangé des oiseaux que des vers ; mais je veux qu'on m'écorche auparavant, qu'on fasse un tambour de ma peau ; au son qu'il rendra, nos ennemis fuiront.*

Tel fut Ziska, un grand guerrier, & un chef barbare & féroce. Son parti ne mourut pas : le fanatisme l'avoit formé, & rien ne pouvoit l'éteindre, qu'en anéantissant les causes qui entretenoient le fanatisme. *Procope le Rasé* succéda au commandement. L'armée se divisa en trois partis : un d'eux ne voulut point de Chef, & se nomma les *Orphelins*. Procope n'est ni moins redoutable, ni moins victorieux que Ziska ; il étoit à la tête du parti nommé les *Tahorites*, espece de Compagnie de Freres semblable à celle que Cromwel forma depuis. Le troisieme, nommé *le Parti des Prêtres*, portoit un Calice pour étendard. La Misnie,

la Luſace, la Siléſie, la Moravie, l'Autriche, le Brandebourg ſont ravagés. Procope pénetre aux confins de la Franconie. Les Princes de l'Empire ne pouvoient s'oppoſer à ces irruptions ; ils étoient en guerre les uns contre les autres. L'Empereur n'avoit ſu que tenir un Concile : le Concile s'ouvre à Bâle. Les Peres donnent aux Huſſites des ſauf-conduits pour deux cents perſonnes. Les Conciles ſe regardoient alors comme les Etats-Généraux de l'Europe, Juges des Papes & des Rois. On avoit détrôné Jean XXIII à Conſtance : on vouloit à Bâle faire rendre compte à Eugene IV ; mais les tems n'étoient plus les mêmes. Eugene étoit puiſſant à Rome. Les députés de la Boheme ſont admis au Concile. Jean Hus & Jérôme avoient été brûlés à Conſtance ; ſes Sectateurs étoient reſpectés à Bâle. Procope y vient, ſuivi de trois cents Gentilshommes armés. Le Concile accorde aux Huſſites la permiſſion de boire en communiant. Dans ce tems là les Huſſites, joints aux Polonois, attaquoient les Chevaliers de l'Ordre Teutonique ; mais les tems étoient venus où ces factions alloient ſe diſſiper. Pendant l'abſence de Procope,

les Huſſites s'étoient fait la guerre entr'eux. Procope avoit quitté le Concile pour aller ſe battre en Boheme contre la faction oppoſée : il fut tué dans un combat près de Prague. L'Empereur profite de ces premiers momens de trouble pour entrer en négociation avec les Huſſites. Les Etats de Boheme lui fixent des conditions auxquelles il pourra être reconnu ; & entr'autres, ils demandent qu'il n'altere plus la monnoie. Cette clauſe fait ſa honte, mais honte commune avec trop de Princes de ces tems-là. Les peuples ne ſont ſoumis à des Souverains, ni pour être tyranniſés, ni pour être volés. Enfin, Sigiſmond ayant accepté les conditions, les Bohémiens ſe ſoumettent à lui & à l'Egliſe. Ce fut un vrai contrat paſſé entre le Roi & ſon Peuple. — Nous avons donné cette ſuite au Roman pour conduire nos Lecteurs juſqu'à l'époque de l'anéantiſſement des Huſſites. Nous avons cru que ces recherches hiſtoriques pourroient ne pas déplaire.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

HISTOIRE.

LA PASSION ET LA FERMETÉ.

LA premiere moitié de cette Hiſtoire exiſtoit dans un Recueil de Contes, lorſque, trois ans après ſa publication, l'Auteur jugea à propos de l'allonger de moitié, & de l'inſérer dans un autre Recueil qui fut imprimé en 17 . C'eſt de là que nous l'avons tirée pour la reproduire aux yeux du public, en ſuivant notre méthode ordinaire, parce que, depuis quinze ans, il n'exiſte plus d'exemplaires de ce ſecond Recueil.

IL n'y avoit rien de ſi tendre qu'Euphémie, lorſque ſerrant la main, pour la premiere fois, au plus aimable des

Amans, elle lui dit : Je vous aime, & vous l'avoue enfin ; ſerez-vous content ?

Euphémie a changé depuis. Le monde, hélas ! ne ſouffre point l'amour dans un objet aimable. Perſécution de la part de tous ces petits inſectes qui voltigent autour d'une femme tendre, pour la pouſſer vers l'abîme de l'inconſtance par le vent de leurs aîles perfides : ricanement malin, railleries impertinentes, conſeils faux de la part de mille autres individus que la nature a diſgraciés en naiſſant, & qui ne pouvant ni mériter ni obtenir les faveurs de l'amour, s'en font un ſujet de vengeance, & ne s'occupent qu'à déſoler ou corrompre les cœurs tendres.

Euphémie raillée, ridiculiſée, importunée, crut devoir accorder à ſon repos le ſacrifice de ſon amour : elle ne forma pourtant pas le deſſein de rompre : ce projet lui eût paru barbare, & elle étoit née équitable ; mais l'ennui, l'embarras de répondre ſans ceſſe à des railleries, ou de les repouſſer par le mépris, lui en firent naître l'idée ; & le tendre Amour, qui n'a que des charmes pour plaire, & non des armes pour ſe défendre, ne tint pas long-tems contre la conjuration qui

se formoit contre lui dans l'esprit d'Euphémie.

Mélidor vit son malheur dans le premier regard froid de son Amante ; il en soupira, & ne sut que lui dire : il ne connoissoit pas la plainte, & elle ne se présente pas d'elle-même sur des levres accoutumées à n'exprimer que l'amour. Il eût pleuré plutôt que de prononcer un seul mot ; mais il craignit même de pleurer devant elle, parce qu'il n'avoit aucune preuve de son changement : il pensoit que la douleur est un outrage quand elle naît d'un soupçon injuste.

Cependant, en continuant à lever les yeux sur elle, il ne trouva constamment que ces mêmes regards froids qui lui avoient d'abord percé le cœur : il soupira, & Euphémie, qui l'aimoit encore, voulut au moins savoir pourquoi il soupiroit. Hélas ! dit-il, si vous me faites cette question de bonne foi, je suis bien criminel ; mais non, vous savez que vous ne m'aimez plus, que j'ai trop lieu de soupirer. Euphémie ne répondit rien, & son silence fut un aveu. Eh bien, réprit-il, comme je n'ai rien fait pour mériter mon malheur, j'aurai le plaisir

d'en mourir, de vous faire pitié, de vous arracher peut-être des larmes quand je ne serai plus ; & cette pensée va me consoler.

Euphémie fut très-touchée de ce qu'elle venoit d'entendre ; mais elle ne le fut qu'un moment. Il y a une pitié qui n'est que foiblesse ; & cette foiblesse est regardée comme un outrage par un Amant qui sait bien distinguer. Mélidor, à qui le grand amour ôtoit tout moyen de réfléchir, crut d'abord qu'Euphémie n'avoit été que refroidie ; mais insensiblement, il comprit qu'il s'abusoit. Les regards & la plainte prouverent son amour & sa douleur. Euphémie en fut encore touchée ; mais depuis que son cœur avoit changé, elle s'étoit laissée flatter par ces idées de coquetterie que l'empressement des hommes inspire à une femme ; & ils ne sont jamais si empressés à la séduire, que lorsqu'ils sont animés par l'espoir de lui faire adopter leurs mœurs.

Euphémie cessa de feindre avec son Amant ; elle sentit même que c'étoit une injure pour lui que de le plaindre vainement ; & elle lui annonça, par principe de probité, que le monde l'avoit

égarée. Mélidor fut consterné : un silence attendrissant fut l'expression de la plus vive douleur qu'il eût jamais sentie ; ensuite, prenant la parole, & levant les yeux sur elle : Eh bien ! lui dit-il, puisque le monde a pu vous charmer, suivez la trace des plaisirs qu'il a fait briller à vos yeux : mon foible mérite & mes tristes sentimens ne sont pas faits pour triompher d'un prestige enchanteur : je ne vous importunerai plus ; je vous coûterois des regrets, & j'en connois trop l'amertume odieuse pour vous y exposer ; mais dans vos plaisirs, souvenez-vous de moi, songez combien je vous ai aimée ; & si jamais vos sentimens viennent à changer, que je sois le seul qui puisse vous en inspirer encore. Ah ! lui dit-elle, je n'oserois pas revenir à vous ; je serois indigne de vos moindres soins. Non, reprit-il, vous me trouverez toujours ; & tout ce que je crains, c'est, que livrée une fois à ce monde qui deviendra aimable pour vous, il n'arrive jamais que vous ayez besoin de mon cœur. Si je suis assez malheureux pour cela, je me ferai une raison qu'à présent je ne puis regarder que comme un malheur : je tâcherai de modérer

mon amour, & d'en faire de l'amitié. (Quelle amitié ce sera ! l'Univers n'en aura jamais vu de si tendre). Je m'offrirai alors à vos regards ; ils vous annonceront le bonheur d'une union nouvelle & charmante ; vous en serez attendrie, vous accepterez un ami, & je serai encore heureux.

Euphémie baissa les yeux ; le trouble d'une ame honnête se peignit dans son embarras. Mélidor prévit qu'elle alloit, par foiblesse, abjurer son erreur & son inconstance ; & il la quitta, pour n'être pas exposé à prendre une foiblesse pour un sentiment. Reprenez votre premier courage, lui dit-il, connoissez votre cœur, sachez qu'il n'est plus à moi, qu'il est au monde, qui le réclameroit demain ; &, en me quittant absolument pour lui, croyez que vous m'offensez moins qu'à balancer entre lui & moi, après m'avoir vu malheureux.

Il la laissa livrée à cette triste agitation qu'entraînent les reproches intérieurs : il lui étoit doux de pouvoir estimer son cœur en condamnant son esprit ; &, pour ne pas perdre ce préjugé favorable, il partit le lendemain, & alla s'enfermer

dans une terre éloignée. Il n'y avoit plus que la solitude qui pût lui offrir des plaisirs : on n'en ambitionne pas dans la douleur : on les repousseroit s'il s'en présentoit ; mais on les sent nécessaires ; & l'Amour qui gémit, permet que, sous le nom de consolations, ils puissent encore s'offrir, & tromper la tristesse.

Sans doute qu'en arrivant dans cette terre, il ne vit qu'un désert. On cherche l'objet qu'on évite ; on le demande aux arbres, aux fontaines, aux buissons ; on se sent attirer vers les lieux les plus indifférens ; on pense que sa présence les embelliroit ; & quand, après avoir inutilement promené ses regards & ses pas, on est convaincu qu'il ne faut plus l'attendre, le plus beau lieu n'est plus qu'un affreux désert ; alors, on s'abandonne à la plus noire mélancolie ; mais bientôt la nature repousse les traits de la mort qui la menace : elle appelle à son secours les consolans projets, (unique remède aux maux de sentiment) & en peu d'instans, quelquefois, le ravage du désespoir est réparé.

Mélidor, après avoir passé deux jours dans un abattement extrême, voulut se

procurer des distractions : les plaisirs de la campagne furent tour-à-tour essayés ; aucun ne put remplir l'idée qu'il s'en étoit faite. Il avoit de l'esprit & savoit bien écrire ; il prit une plume, & traça ses sentimens avec une force dont le génie même n'avoit jamais approché. Il passa plusieurs heures dans son cabinet ; & lorsque la main se trouva fatiguée, le cœur se sentit soulagé. Il se promit de recourir tous les jours au même remède ; il se trouvoit trop heureux d'en avoir rencontré un à sa douleur : mais de nouvelles distractions l'éloignerent de son objet.

Il avoit une cousine dans son voisinage, nommée la Marquise de Florival, femme spirituelle & folle, qui de sa vie n'avoit connu l'Amour, & ne se doutoit pas qu'on pût soupirer par goût ni par surprise. Il lui falloit des amusemens ; & dans ce moment elle étoit seule, abandonnée à ses desirs errans, attendant qu'un être, quel qu'il fût, vînt ranimer son existence languissante. Mélidor qui n'avoit jamais goûté son caractere opposé à l'Amour, n'avoit eu garde de l'aller voir. Elle trouva son cousin très-incivil, en apprenant qu'il étoit depuis quelques jours dans son voi-

ſinage ſans qu'il eût donné ſigne de vie ; elle fit mettre deux Anglois ſur ſa chaiſe, & courut droit chez lui.

Mélidor fut fâché de la voir, ſans en être ſurpris. Un homme du monde eſt accoutumé à voir une folle qui s'ennuie, ne connoître d'autre loi que le mouvement. Il la reçut avec une froideur mal déguiſée ; la Marquiſe qui lui connoiſſoit au moins de la politeſſe, fut étonnée de cet accueil, & ne tarda pas à lui en demander la raiſon. Je n'en ai aucune pour vous manquer, lui dit-il ; mais vous arrivez dans un moment où, préoccupé d'affaires ſérieuſes, je ne puis guères me livrer au plaiſir qu'en tout tems vos viſites ont droit de me faire. Tu ne me dis pas ce que tu penſes, mon cher, répondit la Marquiſe ; tu voulois être ſeul, & le nombre de deux te déplaît ; parle-moi plus ſincérement, & je remonte dans ma chaiſe ; je n'aime pas à gêner, & je tâche toujours d'arranger les autres ; mais je veux qu'on ſoit ſans détour avec moi.... On ne peut en dire plus & montrer plus de bonté, répondit Melidor ; je ne ſais comment, après vous avoir entendue, on pourroit vouloir vous en impoſer ;

mais, Madame, je vous jure qu'en cette occaſion il ne ſe préſente aucun ſervice à me rendre, & que votre préſence me fait tout le plaiſir que je puis goûter dans ma préoccupation... Ah tu perſiſtes? Eh bien, je reſte pour te déplaire; tu connoîtras le prix des gens ſinceres, & le reſpect qu'on leur doit. Allons, dit-elle à un domeſtique qui traverſoit l'appartement, qu'on remiſe ma chaiſe, je reſte ici, je couche ici; mon couſin mérite bien cette honnêteté de ma part, pour la façon dont il me reçoit... Mélidor lui dit avec un froid à glacer: Je vous aſſure que vous m'obligez tout-à-fait en agiſſant ainſi; il ne tiendra pas à moi que vous n'en ſoyez convaincue; mais j'avois affaire quand vous êtes arrivée: permettez-moi d'agir ſans façon, comme vous, & de vous quitter pour une heure; je vous paroîtrois très-mauſſade ſi je me gênois, & j'ai aſſez de torts à vos yeux, ſans y ajouter celui de vous ennuyer... Je ſuis de ton avis, reprit-elle, d'autant plus que tu m'ennuyerois mieux qu'un autre, avec le ton que tu as; mais daigne te ſouvenir que tu ne me demandes qu'une heure, & que ſi tu conſultes

plus ton goût que ta montre, tu me verras bientôt t'aller relancer. Mélidor sourit, & partit en pestant dans son cœur.

Cette Marquise jouera un rôle dans cette histoire; il ne faut pas qu'on se prévienne contre elle: elle est brusque & opiniâtre, mais elle a des vertus & des charmes. La nature l'a faite pour intéresser les honnêtes gens que la fausse politesse & les belles manieres ont trompés & ennuyés cent fois; caractere estimable & peut-être précieux, depuis que quelques vices de mode ont anéanti jusqu'au souvenir des plus aimables vertus. A l'égard de la figure, on n'en vit pas souvent de plus piquante: il y manquoit ce jeu de coquetterie que l'art répand aujourd'hui sur toutes celles que nos yeux ont la foiblesse de distinguer; il y régnoit même un certain désordre qui d'abord ne prévenoit pas; mais en l'examinant mieux, on y trouvoit des choses qu'on étoit fort aise que l'art eût respectées. On y remarquoit plus de folie que de beauté, plus de jeu que de fonds; elle ne plaisoit point quand on la voyoit, mais elle plaisoit quand on l'avoit vue; & c'est peut-

être

être à ces sortes de figures qu'il est réservé de faire les plus solides impressions.

Mélidor n'étoit pas en état de considérer tout cela : il étoit trop occupé de sa passion pour songer au plaisir de l'infidélité ; il n'étoit même pas de ces hommes pour qui une rencontre est une occasion : ce n'est pas qu'il n'eût été foible quelquefois ; mais le tems seul avoit vaincu sa répugnance à s'engager sans un goût décidé. Il ne vit dans la Marquise qu'un objet qui venoit l'importuner ; il la connoissoit d'ailleurs, c'est-à dire, il l'avoit vue plusieurs fois, & jamais il n'avoit remarqué que ce qu'elle offroit à la critique.

Son dessein, en la quittant, avoit été de ne revenir que fort tard au château : il ne voyoit que ce moyen de la guérir de l'envie qu'elle avoit d'y rester ; mais la Marquise qui s'étoit expliquée, ne lui pardonna pas de vouloir braver ses menaces. Lorsque l'heure qu'elle avoit accordée fut passée, elle courut après lui, & le chercha avec tant de vivacité qu'elle le trouva enfin. Il étoit assis sous un berceau élevé par la nature, & élégamment façonné par l'art. Elle lui reprocha, avec

sa brusquerie ordinaire, la malhonnêteté de sa conduite. Une douce pensée l'occupoit peut être en ce moment, & il fut fâché de la perdre. La Marquise vit de la douleur dans sa réponse : elle étoit faite pour distingner, par le cœur surtout, le ton & l'intention d'une réponse ; elle comprit que quelque sentiment triste avoit dicté celle dont elle pouvoit se plaindre. Qu'as-tu donc, mon cher Cousin ? lui dit-elle : je vois que tu es plus chagrin qu'incivil ; & je veux savoir ce qui fait cela. Mélidor qui connoissoit son caractere opposé à l'amour, la trouvoit la femme la moins propre à recevoir la confidence qu'il avoit à faire ; & il répondit avec une douceur contrainte, qu'il n'avoit rien dont elle dût se préoccuper. Non, reprit-elle, tu as des chagrins, & je veux les savoir ; tu ne me soupçonnes peut-être pas de connoître la pitié & la discrétion ? tu auras lieu de m'estimer quand tu m'auras instruite.

En ce moment toute sa figure changea. Elle avoit le cœur bon : le cœur parla ; & il appartient au cœur d'accorder tous les traits du visage aux sentimens qui naissent en lui. Mélidor vit ce change-

ment subit ; il en fut flatté : l'intérêt est toujours flatteur dans l'objet même de notre répugnance, sur-tout quand nous sommes malheureux. La Marquise insista, & il ne refusa de se confier que par la nature de la confidence qu'il avoit à faire.

Enfin elle le pressa tant, que revenus au château, & tous deux renfermés pour ainsi dire dans un petit cabinet, à peine éclairé par ce foible jour qui fait jouir de la discrétion de la nuit, il lui confia le secret & le malheur de sa passion. Eh bien, lui dit-elle après avoir écouté, te trouves-tu si malheureux pour avoir perdu une folle ? Une folle ? dit-il, elle ne le fut jamais ; son changement est le crime du monde ; le monde lui a fait des raisons de changer : ces raisons lui ont paru respectables, parce qu'on ne les dit pas sans bruit, & le bruit l'a épouvantée ; elle n'a manqué que de fermeté ; & peut-être qu'adorée aujourd'hui de ses tyrans, elle regrette les plaisirs qu'ils ont enlevés à son cœur.... Je ne raisonne pas comme toi, dit la Marquise, elle me paroît incapable de te regretter, & indigne que tu la regrettes : une infidelle mériteroit plus d'indulgence. Quand

on quitte un homme par l'ascendant d'un autre, on a une excuse dans cet ascendant, on a du moins des raisons à donner; & elles paroissent bonnes si elles sont sinceres: mais devenir inconstante, parjure, inhumaine, & sacrifier tout à rien, parce que quelques histrions vous auront dit, *nous vous rirons au nez si vous continuez d'aimer cet homme*, il n'y a pas moyen d'excuser un pareil procédé; & si c'est une foiblesse, cette foiblesse déshonore tous les charmes & toutes les bonnes qualités qu'une femme peut avoir d'ailleurs: mais il n'y a pas de bonnes qualités sans jugement & sans reconnoissance; ainsi ta maîtresse est ou une folle ou un monstre.

Cet arrêt étoit un peu rigoureux: mais c'étoit le cœur qui parloit; & le cœur est généralement plus équitable qu'éclairé. Mélidor excusa sa maîtresse autant qu'il le pouvoit; mais la brusque Marquise n'ayant jamais aimé, ne connoissant pas les illusions de la passion, & ne sachant pas les respecter, ne voulut jamais se rendre à ce qu'il lui disoit. Ne me parle pas de cette femme, répondit-elle, je la déteste; je connois le monde comme

toi, mieux que toi; je sais qu'il n'offre rien à une femme qui puisse justifier le mépris de ses propres sermens. Hélas! dit Mélidor, je sais cela comme vous; cependant il faut bien que je l'excuse; il faut bien que je me dissimule l'erreur & peut-être le malheur de mon indulgence —. Non, il ne faut pas cela, il ne faut jamais être la dupe de son cœur: si les femmes viennent à te soupçonner de cette foiblesse, tu es perdu. Le parti le plus sage est d'abandonner une folle au penchant qui l'entraîne aujourd'hui, & de te faire un autre penchant. Tu seras aimé demain avec la tendresse que tu as dans le cœur; & toute femme te vaut mieux aujourd'hui que celle qui t'a manqué.

Mélidor sentoit le vrai des discours de sa Cousine: (la foiblesse souvent souffre le jugement) mais il ne souhaitoit pas encore de les mettre à profit: il se disoit seulement qu'elle le conseilloit bien; & il étoit surpris qu'un bon conseil partît de cette tête extravagante. S'il l'avoit moins connue, & s'il avoit pu attacher du plaisir à toucher une femme; il eût présumé que l'amour, sous les traits de

la pitié, se glissoit dans son cœur ; mais il ne le souhaitoit pas, & ne le crut point. Cependant la Marquise continua de parler avec beaucoup de raison ; & comme il ne cessoit de soupirer, elle mit bientôt de la chaleur dans ses discours, ou involontairement, ou à dessein de l'étourdir, afin de le persuader plus aisément. L'opiniâtreté de Mélidor fit qu'elle s'anima beaucoup, & comme il faisoit très-chaud, d'ailleurs, elle fut obligée d'ôter le mouchoir qui couvroit sa gorge pour respirer plus aisément. Elle avoit le sein admirable : Melidor n'y avoit jamais fait attention : en ce moment, il eût été obligé de lui rendre hommage par des regards surpris ; mais la nuit tout-à fait tombée, ne permettoit pas de rien distinguer.

Les bougies vinrent. Mélidor, en ce moment, répondoit quelque chose à la Marquise, & la moitié de sa réponse parut expirer sur ses levres. La Marquise qui s'en apperçut, & qui sans doute n'étoit point coquette, remit son mouchoir, & continua de parler contre Euphémie. Mélidor ne cessa pas de la défendre ; mais il commença à regarder sa Cousine avec plus de complaisance.

On servit le souper ; &, pendant tout le tems qu'il dura, Mélidor ne soupira plus, & dit des choses fort honnêtes à la Marquise. Elle commença à soupçonner l'ouvrage de ses charmes, c'est-à-dire, à penser qu'elle pourroit être aisément la femme qu'elle conseilloit de faire succéder à Euphémie, si elle vouloit y consentir ; mais son dessein n'étoit pas de prendre un Amant, encore moins de consoler un Amant sans avoir de l'amour pour lui.

Après le repas, il lui fit entendre qu'on ne pourroit jamais l'engager à renoncer à Euphémie sans le secours de la séduction ; mais que cette séduction étoit possible. La Marquise se seroit expliquée, si elle avoit vu un danger plus pressant. Ne le voyant pas, elle parut ne s'appercevoir de rien, & se contenta de mettre une certaine modération dans les choses qu'elle crut devoir encore lui dire pour sa guérison.

Mélidor ne soupçonna rien de ce qui préoccupoit sa Cousine ; il vit pourtant qu'elle ne lui parloit plus avec la même chaleur, mais il crut, au contraire, que cette différence, presque imperceptible,

ne naissoit que de la différence même de ses dispositions, & n'annonçoit que des sentimens auxquels elle craignoit, par décence, de laisser trop de liberté. Dans cette prévention, il lui serra la main en la quittant, & lui fit, à peu-près, comprendre qu'il étoit touché de la sorte d'intérêt qu'elle daignoit prendre à lui.

Le sommeil ne remplit pas toute leur nuit; Mélidor sur-tout rêva beaucoup à ce qui lui arrivoit: il éprouva qu'aucune femme dans le monde ne nous attache plus promptement que celle qui nous inspire des sentimens qui doivent nous surprendre. En effet, il auroit parié, la veille, que jamais la Marquise ne seroit capable de faire une surprise à son cœur. Il étoit honteux du très-mauvais accueil qu'il lui avoit fait; & cela prouve qu'on doit toujours se conduire avec une femme comme si l'on devoit un jour l'aimer.

La Marquise fit des réflexions toutes contraires: elle ne vouloit point d'engagement, & prévit avec chagrin que Mélidor la forceroit bientôt à lui déclarer sa résolution. Pour s'épargner la peine de faire un aveu, qui dans certaines circonstances coûte à l'humanité, elle prit

le parti de retourner dans son château dès le lendemain : elle ne fit point de réflexions qui pussent balancer les raisons qui l'y déterminoient, quoiqu'elle eût le cœur très-bon, & qu'elle sentît la violence que Mélidor trouveroit dans ce procédé. Elle pensa que la pitié est une foiblesse dont la probité exige le sacrifice, lorsqu'on ne veut point aimer l'objet dont elle va flatter l'erreur.

Le lendemain, la surprise de Mélidor fut extrême, lorsque, se préparant à passer dans l'appartement de sa Cousine, il apprit qu'elle étoit partie. Il crut d'abord avoir mal entendu ; il fit expliquer celui qui lui apprenoit cette nouvelle, & le traita de fou ; il voulut s'assurer par lui-même de ce qui en étoit, & il fut convaincu qu'on lui avoit dit la vérité. Il ne put rien comprendre à ce procédé : il chercha à s'accuser des raisons qui pouvoient y avoir donné lieu, & l'amour-propre le favorisa dans son dessein. J'ai mal répondu aux avances qu'elle me faisoit, se dit-il, j'ai paru rejetter les conseils intéressés que l'Amour lui fournissoit : elle ne me parloit que de mon bonheur, & je ne lui parlois que d'Eu-

phémie. En faut-il davantage pour comprendre les idées qu'elle a eues en s'éloignant si promptement? . . . Mais à présent elle souffre, elle est humiliée, & se plaint de moi. Faudra-t-il que j'immole un bonheur qui vient s'offrir, une femme aimable qui vient me trouver, à une autre dont le cœur n'est plus à moi, & dont l'esprit volage doit m'apprendre à respecter le sentiment?

De réflexions en réflexions, il se fit aussi coupable qu'il l'étoit peu, & la plus prompte réparation lui parut un put acte de justice. Il se rendit chez la Marquise: en l'abordant, il étoit troublé; ce n'étoit plus cet homme que les prévenances & les marques d'amitié n'avoient jamais pu rendre honnête envers elle; qui, abusant toujours de la familiarité qui permet une légere raillerie, l'avoit fait servir cent fois de prétexte au mépris & à la satyre; c'étoit un coupable qui reconnoît des charmes dans l'objet qu'il a dédaigné, & qui vient, touché de ces charmes, offrir l'impression qu'ils ont fait sur lui, en expiation de ses crimes . . . Beaucoup d'hommes ont été dans le même cas; j'en ai vu quelques-uns, & ils avoient l'air

fort sots ; les femmes en ont encore plus vu que moi ; & aujourd'hui, lorsqu'il arrive à un de nous de leur faire de ces sortes d'outrages, un spectateur expérimenté peut reconnoître en elles une sécurité qui fait comprendre tout ce qu'elles attendent de la foiblesse de notre repentir : cette sécurité ambitieuse & humiliante seroit une forte leçon, s'il pouvoit y en avoir d'utiles pour nous.

Les premiers mots du discours de Mélidor firent comprendre à la Marquise l'erreur où il étoit : elle ne s'offensa pas de sa prévention. Les femmes qui ont l'esprit gai & le cœur bon, ne se fâchent jamais qu'à l'extrémité. Elle ne prit pas même un autre ton que celui qu'elle avoit toujours eu en lui parlant ; mais ce qu'elle lui dit suffisoit pour l'éclairer. Mon cher ami, lui dit-elle, tu me fais plus d'honneur que je ne mérite : tu m'as supposé, ou un penchant bien fort pour l'amour, ou un goût bien décidé pour le mérite, puisque tu m'as cru amoureuse de toi si promptement ; il faut que je t'avoue, & que tu saches que, dans les hommes, rien ne m'a jamais touché que la probité ; &, dans l'amour, rien

ne m'a tant déplu que la promptitude de son premier effet : ainsi, crois que tu t'es trompé ; &, comme tu penses sans doute que c'est un mérite dans une femme que d'avoir une des deux qualités que tu m'as supposées, crois encore, comme je te l'ai dit, que je ne suis pas digne de ta flatteuse prévention.

Mélidor resta stupéfait, & ne sut que répondre. Dans cet embarras, il répondit mal. Vous raillez, lui dit-il, & vous raillez bien ; certainement il faut être fin pour ne s'y pas méprendre ; mais pourquoi cet effort pénible ? Le croyez-vous nécessaire avec un homme qui vient vous justifier un penchant heureux ? Si mon indifférence, que vous avez pu longtems condamner, vous forçoit encore aujourd'hui à la dissimulation d'un sentiment si naturel, j'excuserois tant de prudence ; mais ma démarche, auprès de vous, en fait un outrage pour moi : vous devez bien voir que je suis touché de vos sentimens, puisque je viens vous en offrir le prix. . . . Je te fais gré de ton intention, répondit-elle ; mais je te conseille de me la conserver pour de meilleures occasions : toi qui aimes avec une

ardeur incroyable, tu t'imagines que l'on s'enflamme aiſément ; tu prends tous les ſentimens pour de l'amour ; & tu m'as cru amoureuſe de toi, parce que je t'ai montré un intérêt vif que j'ai cru devoir à ta ſituation malheureuſe. Connois-moi mieux, & ne confonds plus une ſenſibilité honorable avec une frénéſie ridicule. Je n'ai jamais aimé ; & ſi je ne m'abuſe pas (à force de mépris pour l'amour), jamais tu ne me verras en proie à cette paſſion furieuſe & fatale. Tu m'as cru folle juſqu'à ce jour, & cette prévention m'a ſouvent valu, de ta part, des marques de mépris. Apprends que je me ſuis fait ce caractere exprès, pour me ſauver des ennuyeuſes proteſtations que les hommes croient toujours devoir aux caracteres ſérieux. J'avois ſi mauvaiſe opinion de l'amour, que je ne voulois pas même qu'on ſongeât à me l'inſpirer, ni qu'on me crût capable de le ſentir. J'ai donné mille preuves de folie pour m'épargner le ſoupçon d'une folie plus réelle. Cependant, j'ai vu avec pitié les maux des Amans, quand je l'ai pu ſans me compromettre ; la bonté m'y portoit : ce ſont des malheureux qui méritent qu'on

tâche de les soulager ; c'est ce sentiment qui m'a engagée à mettre de la vivacité dans les conseils que je te donnois : tu t'es trompé aux motifs qui me faisoient agir : la vanité peut-être a fait ton erreur ; mais je veux croire que c'est ton cœur qui t'a trompé ; tu m'en paroîtras plus digne de mon estime ; mais tu n'en remporteras pas plus d'avantage sur le mien. Je ne veux point aimer, je suis contente de mon sort : s'il y a un bonheur vrai, il est dans l'indifférence.... Eh ! pourquoi ne seroit-il pas dans l'amour ? dit Mélidor ; pourquoi un sentiment qui naît avec nous, & qui double notre être, ne multiplieroit-il pas nos plaisirs ? — Parce que nous avons des passions qui disputent à l'amour le droit de nous rendre heureux ; dès qu'il commence à nous animer, ce n'est plus qu'un combat entre elles & lui, dont nous sommes la victime : l'amour d'ailleurs demande l'heureux accord de deux personnes. Quel assortiment ne faut-il pas ? Y a-t-il dans l'univers deux êtres faits véritablement l'un pour l'autre ? Ce qui manque à l'un désespere l'autre ; & les tristes réflexions que fait celui-ci, lui donnent bientôt

des défauts : ainſi l'amour eſt fait pour détruire la perfection même, puiſqu'il rend injuſte dès qu'on ne la rencontre pas. Je te dirois encore bien des choſes, ajouta-t-elle ; je pourrois parler deux heures de ſuite ſur ce ſujet ſans m'épuiſer ; mais je te fais la grace de croire que tu n'es pas diſpoſé à m'y réduire. — Non, répondit Mélidor ; je les épargne à mon amour-propre, que vous auriez humilié par tant de raiſons, ſi je n'avois pour excuſe la violence d'un ſentiment que je n'ai jamais pu vaincre. Vous raiſonnez auſſi bien pour votre bonheur que pour le mien : que ne puis-je imiter votre exemple, & devenir auſſi indifférent que j'ai été foible !

Leur converſation ne finit point là. La Marquiſe le voyant tomber dans une triſte rêverie, imagina, pour le guérir d'Euphémie, de lui donner mauvaiſe opinion des femmes. Quoiqu'elle n'eût rien moins que l'eſprit méchant, elle ſavoit qu'elle pouvoit dire bien des choſes qui la meneroient à ſon but, ſans que la juſtice eût à en murmurer. La confiance que Mélidor commençoit à prendre en elle, fut auprès de lui le garant de la vérité

de ſes diſcours ; d'ailleurs un homme ſait toujours bien que les femmes ne ſont point parfaites ; & le procédé d'Euphémie à ſon égard ne confirmoit que trop dans ſon cœur ce que naturellement il devoit penſer de l'imperfection de ſon ſexe.

Ses réflexions s'unirent à celles de la Marquiſe ; & le tout forma un ſujet complet de méditation lorſqu'ils ſe furent ſéparés. Euphémie, toujours également adorée, ne fut plus également défendue par la prévention ; il parut naturel & même néceſſaire à Mélidor de la condamner ; il la condamna en effet : ſon eſprit ne diſoit plus rien pour elle ; il quitta ce triſte ſujet pour ſe jetter ſur les femmes ; & l'activité de ſon imagination lui fit prononcer des arrêts fort ſéveres. C'eſt une folie, une duperie, dit-il, que de les aimer avec cette bonne-foi qui éclate dans tous les mouvemens. La Marquiſe eſt eſtimable, & ne les eſtime point ; Euphémie fut tendre, & m'a quitté ſans raiſon. Faut-il des témoins, des preuves plus croyables de la fragilité, de la légéreté, de la cruauté même de ce ſexe trompeur ? Si la foibleſſe peut

nous réduite à avoir besoin de l'intéresser, le cœur lui-même est tout prêt à déposer contre elle ; je sens que le mien ne nourrit plus la passion qui l'a trop abusé, que pour murmurer contre sa dépendance. Oui, elles sont toutes légeres ; Euphémie l'a été, Euphémie qui tant de fois eut de la peine à concevoir qu'elles pouvoient l'être, Euphémie que j'ai tant aimée, qui fut de si bonne foi dans ses sermens, qui paya si souvent à l'amour ce tribut de larmes & de transports qu'arrachent l'attendrissement & le plaisir ; elle a changé, elle a quitté tout ce qu'elle avoit aimé pour ce qu'elle n'aimoit pas encore, des sentimens pour des louanges, des plaisirs pour des songes : ah ! les autres femmes ont le même caractere avec plus de défauts : Euphémie, qui leur fut supérieure par ses premieres vertus, les définit aujourd'hui par son inconstance.

Il quitta la retraite, & revint nager dans ce vuide, rempli autrefois de tant de plaisirs pour lui.

Par-tout il crut voir des preuves de la sagesse de son mépris pour un sexe reproduit en tous lieux par l'activité de

la médiſance : Comédies, Romans, livres de morale, entretiens familiers, tout lui peignit les femmes comme il vouloit les voir : pas une ſeule réflexion qui pût le déſabuſer. De mille Auteurs qui ſe ſont plu à lancer d'injuſtes traits contre cette moitié charmante de l'eſpece humaine, aucun ne fut ſoupçonné par lui d'en avoir parlé, en ignorant, ou en forcené.

Il rencontra Euphémie : ſon cœur treſſaillit ; malgré lui il la regarda tendrement. L'objet d'une véritable paſſion eſt immortel dans notre ame. — Eh ! bon jour, lui dit Euphémie ; comment vous portez-vous ? c'eſt un miracle de vous voir ; qu'êtes-vous donc devenu ?... — Il fut piqué de ce ton léger. — Je ne vous ai jamais quittée, répondit-il ; mais je me cachois derriere les gens avec qui vous m'oubliiez, pour apprendre à vous oublier à mon tour... — Mais j'ai toujours penſé à vous, dit-elle ; c'eſt une folie que cela..... Que faites-vous aujourd'hui ?.... — Ce que je ferai tous les jours de ma vie, me rappeller ce que vous fûtes, & réfléchir à ce que vous êtes devenue... — Je vous demande

où vous comptez souper ? reprit Euphémie. — Chez moi, Madame ; car après m'être ennuyé dans le monde toute la journée, il m'est nécessaire de réfléchir aux causes de cet ennui, pour pouvoir dormir un peu tranquillement. — Ah ! dormir ! est-ce qu'on doit avoir ce ridicule-là ? Allons, vous viendrez avec moi, je vous mene... — Eh, où me menez-vous ? — N'en êtes-vous pas inquiet ? La singuliere question : que vous importe ? pourvu que vous soyez bien. — Non, je serois fort mal ; vous avez pris des habitudes qui ont encore le droit de m'attrister : vos maisons, vos sociétés renferment des fous qui ne me font point rire : permettez-moi de ne vous pas suivre. — Mais c'est chez moi que je veux vous mener. — Chez vous ? qu'y ferions-nous ? Prévoyez vous l'ennui que je vous causerois ? — Cette crainte ne m'arrêteroit pas, répondit-elle ; je vous aime toujours, & cette mélancolie dont vous craignez pour moi le contre-coup, seroit justement ce qui me feroit insister ; mais vous ne m'ennuyerez point, je vous en réponds, venez en toute assurance.

Il se laissa conduire : en chemin, il

soupira malgré lui. Cette femme qui le revoyoit avec plaisir, qui lui parloit avec sentiment, étoit infidele & coquette. Il y avoit du danger à l'entendre : s'il se trouvoit seul avec elle à souper, il pourroit s'enivrer dans un tête-à-tête, & le lendemain il faudroit l'oublier encore ; car une coquette a des fantaisies, des souvenirs, des regrets même, mais ne peut plus avoir des sentimens. Il en étoit si persuadé, qu'il avoit honte de ne pouvoir pas se répondre de lui dans cette circonstance.

Ces réflexions l'occupoient, lorsque Euphémie lui dit : Savez vous que nous serons seuls ? — Seuls ! Madame ? vous aviez peut-être des engagemens, & vous les rompez pour moi ? — Cela est vrai ; on se doit à ses anciens amis ; je suis charmée de pouvoir vous parler ; je vois que vous souffrez... mais banniſſez cet air triste ; nous voici dans un de ces momens qui firent autrefois notre bonheur ; ne vous occupez que de cela, puisque vous me voyez encore si touchée du plaisir d'y penser moi même... Je me corrigerai, répondit Mélidor ironiquement, je m'accoutumerai à croire que le dernier plaisir

doit être le seul qui occupe ; assurément j'en ai beaucoup de vous retrouver avec des sentimens aussi tendres.

Cette réponse, où Euphémie vit bien que toutes les pensées de Mélidor n'étoient pas renfermées, alloit la faire rêver, lorsqu'ils arriverent.

Mélidor lui donna la main, & en entrant dans l'appartement, commença à remarquer mille traces de coquetterie, qui, malgré lui, le firent frissonner. Il passa insensiblement dans un cabinet... L'amour autrefois y avoit uni sa touchante simplicité aux graces d'une voluptueuse élégance. L'art y régnoit maintenant ; l'art y avoit détruit jusqu'aux vestiges de la nature.

Euphémie l'y laissa un moment : il soupira ; ses rapides réflexions lui dirent tous les outrages que l'amour y avoit reçus. O Euphémie ! vous n'avez plus ce cœur ni cet esprit qui vous rendoient heureuse dans la simplicité. Il faut que la magnificence, l'imposture des arts, la recherche dans les plaisirs, distraient vos Amans & vous-même du malheur de n'avoir que des jours longs au milieu de vos fastueuses chimeres, & dans le prin-

tems de la vie : quand vous étiez sensible, quand vous étiez véritablement adorée, la volupté aimoit à embellir vos instans, & non pas vos cabinets; elle se plaisoit à régner avec vous dans des retraites délicieuses, & non dans des palais magiques. Vous avez perdu vos mœurs & vos plaisirs; il vous reste des Amans frivoles & trompeurs comme vous, la nécessité d'en changer, d'en reprendre, l'ennui d'une situation qui vous trompe sans vous satisfaire, ô Euphémie ! . . . .

Elle rentra en ce moment. Un déshabillé, qui n'étoit pas celui de l'amour, mais qui bientôt en approcha par l'addition des graces, l'offrit aux regards de Mélidor avec le droit de le charmer; mais le sentiment n'étoit plus dans les yeux de l'infidelle. Il dit : hélas ! ces charmes ne sont plus pour moi; d'autres yeux que les miens les ont contemplés insolemment; ils s'offrent, & il n'entre là aucune préférence; c'est l'occasion qui les décide : Euphémie ne connoît plus d'autre plaisir que de séduire : non, qu'elle garde ses attraits & ses piéges pour des Amans qui n'ont point à regretter le cœur que je lui connus; que l'amour me sauve

de l'aviliſſement où me plongeroit une foibleſſe.

Cependant il auroit ſuccombé : l'occaſion eſt une loi quand on a une ame & une imagination : quelle loi ! nos cœurs trop tendres en ſont la victime, nos regrets en ſont la ſuite, & ſon empire eſt toujours le même juſqu'à la fin de notre vie. O femmes ! quel mal n'allez-vous pas nous faire, ſi vous liſez ceci comme je l'écris.

Une converſation, fort vive d'un côté, fort tendre de l'autre, ſuivit ce premier regard de Mélidor : elle alloit peut-être entraîner une concluſion, lorſqu'on annonça le Marquis de ***. Quel être ! ô plat animal fait pour ramper, que viens-tu faire où l'on ne t'attend point ? Sors, cours animer des femmes condamnées juſtement à t'entendre ; laiſſe Euphémie t'oublier dans un doux délire ; ce moment va peut-être changer ſon cœur, mille vertus l'attendent après qu'elle aura appris à rougir...., Mais tu ne m'écoutes point ; tu t'avances, tu parles, ah ! tu parles ! Euphémie te lorgne & bâille ; le plaiſir s'envole, tu viens de l'épouvanter.

Un ſot qui répete les ſottiſes des au-

tres, & dont l'esprit n'est que du bruit, déplaît à un homme amoureux qui retrouve ce qu'il aime, mais du moins, le soupçon ne se mêle point à l'ennui, & l'Amour n'est point tenté d'aller chercher un rival dans cet automate importun : c'est ce qui n'arriva point à Mélidor : il fut persuadé que le Marquis n'étoit pas automate pour Euphémie, pendant les vingt-quatre heures du jour. Quel moment ! voir ce qu'il avoit adoré avili par un choix... Eh ! qui n'a-t-elle pas dû aimer avant que d'en venir à cette extrémité choquante ? Est-elle digne d'être encore aimée ? Non, le mépris doit remplacer la foiblesse qui alloit lui rendre ses droits; elle n'a plus que le droit de varier son déshonneur, sans que Mélidor s'en offense.

Il sort, il marche seul dans les rues : la nuit augmente l'horreur de ses réflexions ; il voit l'Amour exilé de la terre : il entre chez lui ; ses pensées, ses souvenirs, tout le tourmente & devient fureur ; il ne dort point : peut-on dormir quand on hait ? Oui, il déteste une femme couverte d'opprobre à ses yeux ; il pouvoit pardonner une infidélité : Euphémie confuse & sincere avec lui, auroit vu couler

couler ses larmes ; en lui avouant un Amant digne d'elle ; mais un sot, un fat, le rebut sans doute des femmes honnêtes. . . . Voilà où conduit la coquetterie ; elle adopte tout, elle embrasse tout, ne réfléchit point, ne trouve de plaisirs que dans le mouvement, & de gloire que dans l'éclat. Une femme qui ne choisit point l'Amant qu'elle ose aimer, ne peut finir que par l'indécence ou la folie. Ce jugement paroîtra outré ; mais je raisonne autrement que le monde, dont j'écris la scandaleuse histoire : mœurs & maximes, tout y tend à la corruption ; la morale y paroît radotage, & il n'y a plus moyen de se faire lire en frondant des vices & des excès qu'on adore sous le nom d'usage ; mais il faut savoir radoter au milieu des fous ; & pour sa satisfaction, du moins, leur dire : *écoutez-moi, & rougissez.*

Mélidor se prépara à retourner dans la retraite : il alloit partir, lorsqu'il reçut une lettre d'Euphémie. Toutes les petites phrases de la coquetterie piquée étoient répandues dans cette lettre : on y voyoit un cœur tout à fait vuide, & un esprit tout-à-fait égaré. La singularité d'une

fuite choquante y étoit reprochée avec une dignité emphatique; on disoit ne pas concevoir ce manque d'égards pour une femme; (comme si une femme qui ne se respecte pas, pouvoit prétendre à autre chose qu'à des égards très-extérieurs, de la part d'un homme qui a acquis le droit de la punir). Elle avouoit pourtant que le Marquis étoit venu là mal-à-propos, & qu'elle avoit fait une faute en oubliant de défendre sa porte; (défendre sa porte! elle étoit donc accoutumée à la défendre? quelle pensée pour un homme jaloux!) On confessoit encore que ce Marquis étoit laid, impertinent; mais on inféroit delà qu'on ne devoit pas le lui donner pour Amant; que ce seroit lui faire outrage, que de croire qu'elle eût pu s'abaisser.... (S'abaisser! terme usité encore, quoiqu'usé, & qui a acquis la valeur d'un aveu à force d'être contrarié par le fait).

Melidor répondit à cette lettre avec autant d'esprit que s'il n'avoit plus senti d'amour; il est vrai que cet amour expiroit, & qu'alors l'esprit gagne autant que le cœur perd. On sera peut-être bien-aise de voir cette réponse; la voici.

« Ma fuite fut naturelle, & ne devoit » produire que la honte de votre égare- » ment, mais vous ne savez plus rougir. » Ce mot est dur; votre sexe sollicite » pour vous des égards, quand j'ai tant » de raison de condamner votre cœur; » mais c'est par le sexe sur-tout que je » vous mépriſe; vous l'avez laiſſé dé- » grader, vous vous êtes livrée à un » homme sans sentiment, sans esprit & » sans graces, & je ne puis plus penser » à vos charmes, sans songer à l'horri- » ble tache qu'ils ont soufferte par l'avi- » liſſement qui les déshonore. Vous fai- » tes le portrait de votre Amant; vous » n'êtes plus en droit d'en faire la criti- » que; vous l'avez justifié en le cou- » ronnant; c'est sur vous à présent que » doit retomber tout le blâme de ses » défauts: comment pouvoit-il s'en cor- » riger? ils étoient des titres pour vous » plaire: vous l'avez mis à l'abri de votre » mépris, mais vous avez pris sa place; » & c'est dans cette place que je vous » vois. Je crois qu'après ce mot tout est » dit; je sens du moins que je n'ai plus » rien à vous dire, & je vous conseille » de m'oublier, comme je vous ai déjà » oubliée ».

Quand on a écrit une pareille lettre à une femme, on est bien près du plus profond mépris pour toutes les autres ; mais ce mépris peut se dissiper par l'agrément des plaisirs, & souvent même on n'en aime que plus tendrement, après avoir cru qu'on renonçoit à l'amour pour jamais ; mais ce que le plaisir peut détruire, la solitude ne sert qu'à le fortifier. (Je parle des sentimens, quels qu'ils soient). Mélidor, seul, livré à ses réflexions, entouré de livres choisis par la haine, vit augmenter bientôt sa fatale fermentation : sa tête bouillante ne put contenir toutes ses pensées ; il écrivit, & s'enivra de son encre.

Ses délires heureusement ne sont pas parvenus jusqu'à nous : la société en eut trop souffert ; nous n'avons que trop de libelles contre les femmes : à force d'en lire, on devient capable d'en faire ; c'est le genre d'esprit le plus facile, & on ne voit pas beaucoup de critiques contre ces sortes d'ouvrages ; ainsi, tous les jours attaquées, & très-rarement défendues, les femmes n'ont plus rien à perdre ; & il seroit très-dangereux qu'un homme de bonne foi, ayant du génie, de l'ex-

périence, & sur-tout un style mâle & séducteur, s'avisât de vouloir leur nuire essentiellement dans notre esprit ; il y réussiroit, & les détruiroit même dans notre cœur.

Mélidor peut-être auroit été aussi loin, si ses manuscrits étoient parvenus jusqu'à nous : par bonheur, il n'eut pas la fureur de se faire imprimer ; &, à sa mort, une main amie de l'humanité, détourna généreusement les fiers enfans de sa vengeance. Une seule de ses productions se déroba au joug du mystere, & parut dans le monde sous un titre allégorique. Les femmes pâlirent en le lisant : il parut sans nom d'Auteur, mais l'Auteur fut bientôt soupçonné ; cela produisit un événement qui tient à cette Histoire, & que je ne puis passer sous silence ; mais il n'intéresseroit pas, si je n'exposois auparavant l'endroit de l'ouvrage qui y donna lieu. Je crois d'ailleurs que cet Ouvrage est encore nouveau pour bien des gens, car les exemplaires en furent tirés à petit nombre, & depuis, par respect pour les femmes, sans doute, aucun Libraire François, Helvétique, Germanique, ni de quelque contrée que ce soit, n'a osé

le réimprimer. Voici comme on s'explique dans cette relation singuliere.

Avide de connoissances, je commençai bientôt mes voyages ; mais il étoit question de choisir un monde dans lequel je ne revisse pas précisément les mêmes choses. Je me déterminai pour une jeune coquette, n'espérant pas de trouver jamais une tête moins semblable à celle d'un Philosophe.

Mais je voulus commencer par visiter le cœur que je croyois beaucoup plus cultivé & plus vivant que la tête. Pour cet effet, voyant un petit-maître qui se disposoit à lui débiter des fleurettes, je me tins prêt, & j'entrai avec, le souffle de ses paroles, dans l'oreille de la Dame. Mon étonnement fut grand, quand je me vis parvenu à son cerveau. Je m'étois flatté que des paroles si douces me conduiroient droit au cœur ; mais j'appris que ce cœur est, pour l'ordinaire, d'un difficile accès ; un monstre qu'on appelle orgueil en défend l'entrée : d'ailleurs, il est presque toujours environné de glaces & de neiges, qui en rendent les avenues impraticables, si ce n'est dans un certain tems où.... alors les glaces se fondent ; mais....

Cependant, je me trouvois dans la tête, & je résolus de la visiter. La place publique étoit infiniment plus tumultueuse que celle de la tête philosophe. Je me crus au milieu de la foire Saint-Germain. Des torrens de sensations de toute espece rempliſſoient les cinq rues des sens, & dégorgoient dans la place. Celles de ces sensations qui étoient les plus vives & les plus légeres entroient par la fenêtre, dans le magasin de mémoire, qui ne se mettoit point en peine de les arranger. Je m'apperçus seulement qu'elle mettoit à part celle que lui indiquoient certains messagers de la Reine. Je demandai à l'un de ces gens si je pourrois voir la Maîtresse d'un pays si remarquable : sans difficulté, me répondit-il, on la rencontre par-tout. Ah, m'écriai-je, je verrai donc enfin une ame ! Que parlez-vous d'ame ? reprit-il ; nous n'en connoissons point ici. Une figure aimable & vivante est notre Souveraine, le seul objet de nos attentions & de nos hommages : allez promptement vous jetter à ses pieds ; elle a naturellement du goût pour les nouveaux venus.

Je montai aux appartemens, & je vis ;

sur un Trône, une petite figure très-jolie, parfaitement semblable au corps dans lequel j'étois entré; c'étoit la Souveraine, le principe de tout ce qui se passoit dans ce petit monde. Amour-propre étoit son favori; imagination faisoit les fonctions de premier Ministre; & caprice avoit sous elle le commandement général: vanité, folie, frivolité, avec deux ou trois passions, achevoient de former le conseil. Surpris de cet arrangement, je demandai à un Courtisan, si la Reine n'avoit pas un Ministre nommé Raison. Ah! me dit-il, il n'a paru qu'un seul jour à la Cour: il ne fut pas écouté; ses conseils étoient du vieux tems: ils ennuyerent la Reine avant qu'elle les eût entendus. Les plaisirs sont les occupations de notre aimable Souveraine; & la conquête des cœurs est le grand objet de ses travaux. Ce vieux radoteur troubloit nos plaisirs, &, sous ses ordres, nous n'eussions pas conquis deux cœurs dans une année: nous nous liguâmes tous contre lui; la Reine le bannit à perpétuité: gardez-vous de parler de lui, & de témoigner que vous le connoissez; vous ne seriez pas bien reçu: entrez dans la salle du Conseil, vous

entendrez les délibérations. Comment, dis-je, un étranger ose-t-il y pénétrer ? Oh ! reprit le Courtisan, on ne vous remarquera pas ; j'entrai : Vanité ouvroit la bouche en ce moment, pour avertir qu'on avoit vu paroître un petit-maître fier & brillant, dont le cœur seroit une conquête d'importance, & fort propre à donner de la réputation aux armes de la Princesse. Il fut résolu, tout d'une voix, & par acclamations, qu'on la tenteroit : on commença à délibérer sur les moyens ; mais Caprice prenant la parole, dit d'un ton brusque : Il fait beau, allons nous promener. La Reine se leva, & une partie de sa Cour la suivit dans les jardins ; elle m'apperçut en passant, &, m'ayant accueilli d'un sourire gracieux, elle ordonna qu'on me fît voir les raretés du Palais, en attendant son retour. Celui qui fut chargé de me conduire, me fit parcourir une multitude de salles, de galeries, de cabinets, où tout respiroit le luxe & la mollesse ; mais l'uniformité de l'ameublement me frappa : par-tout, les murs étoient revêtus de glaces au lieu de tapisseries. Il faut, me dit mon guide, que notre Souveraine se voie par-tout.

De quelque côté qu'elle jette les yeux, elle rencontre son image; on ne peut lui offrir rien de plus agréable; tout au plus, elle souffre les portraits que vous voyez dans les intervalles: les plus éloignés représentent ses conquêtes passées; ceux-ci, beaucoup plus en vue, annoncent celles qu'elle se propose de faire. Il y a des gens de tout état, Courtisans, Guerriers, Abbés, Gens-de-Robe; mais tous petits-maîtres; les gens sages sont trop unis & trop modestes; ils ne méritent pas notre attention.

Je me souvenois du monde philosophe, & voulant savoir s'il y avoit quelque chose de semblable dans celui-ci: Menez-moi, dis-je à mon guide, dans l'appartement des réflexions: je suis curieux de savoir comment on fait ici les extraits des choses. De quoi me parlez-vous? dit-il, je ne connois point votre réflexion. C'est, lui dis-je, cet Officier qui fait mettre les idées à l'alambic, pour en tirer la quintessence. Ah! ah! reprit le guide, il me semble en avoir oui parler; ce sont des opérations à la vieille mode, & qui ne sont plus bonnes que pour les Pédans: nous ne les connoissons

pas ici. Réflexion a délogé en même-tems que Raison ; imagination suffit à tout. La Reine n'a besoin que de connoître la superficie des choses : son grand Ministre lui en fait des tableaux en miniature, sur lesquels elle se détermine, & prend toutes ses résolutions : convenez que tous ces extraits de vos Chymistes sont avantageusement remplacés ? entrons dans le cabinet du Ministre, vous le verrez travailler. Je vis, en effet, des rouleaux de parchemin, sur lesquels un pinceau délicat avoit tracé des figures de toute espece : je crus voir les Livres hiéroglyphiques des anciens Prêtres d'Egypte. Voilà, me dit-on, de quoi se déterminer avec connoissance de cause, & prendre de justes mesures ; considérez la figure de ce cavalier : n'y voit-on pas, d'un coup-d'œil, s'il a l'air noble, la taille proportionnée, la jambe bien faite, qu'importe l'intérieur ? d'ailleurs, on en juge aisément à la physionomie. Voyez cette foule de captifs attachés à un char de triomphe ; toutes vos idées alambiquées exprimeront-elles avec la même force cette gloire qui suit les conquêtes de deux beaux yeux ?

J'avois peine à m'empêcher de rire.

dans cet auguſte ſanctuaire de l'Etat : heureuſement mon guide me tira de peine. Venez, dit-il, je vous réſerve des choſes encore plus importantes. Allons à l'Arſenal. Comment, m'écriai-je, il y a ici un Arſenal ! Et pourquoi non ? reprit-il ; tout Conquérant n'a-t-il pas le ſien ? il me conduiſit dans une vaſte cour environnée de bâtimens d'ordre compoſite, & qui me parurent conſtruits de porcelaine & de vernis de la Chine.

Les équipages de guerre ſe trouvoient dans la cour : c'étoient des calèches, des cabriolets & des déſobligeantes en cul-de-ſinge, vernis par Martin, extrêmement leſtes & galants ; peu de caroſſes, & preſque entiérement de glaces. Plus loin ſe voyoient des trophées, bonnets de Préſident, petits-colets, plumets, coffres-forts de Financiers, entaſſés pêle-mêle, ſurmontés de cœurs ſanglants & de cerveaux renverſés. D'un autre côté, on voyoit des ateliers, où des milliers d'ouvriers de toute eſpèce étoient continuellement occupés : on y voyoit le vermillon & des fards, dont le ſecret n'étoit connu que d'un ſeul homme de confiance : on y diſtilloit des parfums & des eaux merveilleuſes.

La premiere Dame d'atour commandoit dans tout l'Arſenal.

Nous entrâmes dans le principal pavillon ; là, je vis une ſalle immenſe & tout-au-tour, des armoires de cryſtal contenant des ajuſtemens de toutes ſortes ; robes, coëffures, dentelles, rubans ; & un cabinet joignant la ſalle contenoit tout ce qui ſert plus particuliérement à la toilette : j'obſervai des armoires noblement tranſparentes, comme celles de la ſalle, & fermées exactement. Mon guide me dit qu'elles contenoient des remedes admirables contre les défectuoſités, & les injures du tems.

Une eſpece d'autel, que l'on nommoit la toilette, attira ſur-tout mes regards : il étoit conſacré à la beauté ; & la Dame d'atour y faiſoit les fonctions de Grand-Prêtre ; le rouge, le fard, les mouches, les pommades, les eſſences, les parfums rangés en bel ordre dans une multitude de boîtes, de pots & de fioles, paroiſſoient autant d'offrandes deſtinées à la Divinité du lieu : des cheveux mal plantés, des ſourcils irrégulierement placés étoient autant de victimes qu'on lui ſacrifioit. Tout cela ſe traitoit avec une

attention extrême : la Grande-Prêtresse paroissoit méditer profondément ; & afin que tout ce sérieux ne nuisît point aux charmes de la Reine, un jeune Abbé avoit la charge de l'entretenir des nouvelles du jour, ou de lui faire quelque lecture.

La Bibliotheque étoit auprès de ce cabinet ; tous les livres se trouvoient distribués en deux classes, l'Histoire & les Beaux-Arts. Dans la premiere, je vis tous les Romans modernes & toutes les Historiettes galantes ; dans la seconde, divers ouvrages singuliers, dont le Lecteur sera curieux sans doute de voir le catalogue : voici les titres des principaux.

Ajustemens du beau sexe, par ordre alphabétique, 50 volumes *in-folio*.

Traité des Champs de bataille ; 1°. *de la Promenade* ; 2°. *des Spectacles* ; 3°. *du Bal* ; 4°. *des petits Soupers*. 4 volumes *in*-4.

L'Art de placer une mouche. 2 volumes *in*-8. avec figures.

L'art de mettre en œuvre les dons de la nature, où l'on traite de la conduite des yeux, du ménagement de la voix, & surtout du grasseyement, &c. 4 vol. *in*-12.

Correctifs de la nature. 12 volumes *in*-12.

Satyres de la modestie, du sentiment, de la constance, de la fidélité, de la discrétion, &c. in-8.

Récréations de toilette, ou du petit lever. (C'étoit un recueil de contes, épigrammes, chansons, &c. en plus de 30 volumes).

Connoissances nécessaires aux femmes du beau-monde, en Philosophie, Histoire, Géographie, &c. Brochure de six pages *in*-24. par un Savant à la mode.

Après avoir parcouru rapidement cette curieuse Bibliotheque, je revins à la toilette. Les agaceries, les œillades, les minauderies y faisoient les exercices sur une glace de miroir. Je restai quelque tems à les admirer. L'Infanterie Prussienne n'exécute pas mieux le maniement des armes & toutes ses évolutions. Deux violons avec un flageolet donnerent le signal; toutes ces troupes se rangerent en bataille. Coquetterie commandoit en chef, & Manege étoit son Major-général. Il s'agissoit de conquérir le cœur du petit-maître dont j'ai parlé. Les Ris &

les Jeux formoient l'avant-garde. En un moment ils enveloppèrent l'ennemi ; le corps de bataille s'avança, & les Œillades ayant percé de coups le petit-maître, la Reine accourut pour jouir de son triomphe ; mais à l'instant celui qu'elle croyoit vaincu se releva, fredonna un petit air, fit une cabriole, & disparut dans les airs comme une vapeur légere ; soit que les coups qu'il avoit reçus n'eussent point pénétré, soit, comme le prétendit le Chirurgien-major de l'armée, que cette espece n'ait point de cœur, & ne puisse être blessée mortellement.

La Reine, mortifiée de l'aventure, forma le dessein de s'attacher à des conquêtes plus solides & plus glorieuses. Imagination lui avoit parlé quelquefois d'un Seigneur très-bien fait, nourri dans les belles connoissances, & parfaitement formé à l'usage du monde. Voilà, dit la Princesse, une conquête propre à relever ma gloire. Les ordres furent donnés pour cette grande entreprise. Ce Seigneur s'étoit enfermé dans une place que Raison & Expérience avoient fortifiée : il y fut assiégé. La Reine déploya toutes ses forces & son habileté ; mais le terrein étoit

difficile, les assiégés vigilans & pleins de valeur; les travaux n'avançoient point. Mécontente de ses Généraux, la Reine confia le commandement & la direction de l'armée à l'Amour. Ce Dieu malin résolut de profiter de l'occasion pour se venger d'une Princesse qui ne lui avoit jamais rendu que des hommages trompeurs: il séduisit Caprice; & ce traître lui ayant ouvert une porte secrete du cœur de sa maîtresse, l'Amour s'en empara.

La Reine consternée fit offrir au Seigneur de la place assiégée un traité d'alliance, portant que les deux Empires seroient réunis sous leur commune autorité; mais ce fier ennemi lui fit répondre que leurs sujets n'étoient pas faits pour vivre ensemble; il lui conseilla de décamper secrétement pendant la nuit, & promit généreusement de ne la point troubler dans sa retraite.

Ici, Lecteur, vous me dispenserez de vous peindre ce qui se passa dans la tête où j'étois logé; ma plume n'y pourroit suffire: tout fut en un moment dans la plus grande confusion. Imagination se troubla, le favori Amour-propre tomba dangereusement malade. Vanité fut saisie

d'une fievre ardente : la Reine cassa, de dépit, une partie de ses glaces, & dans son premier transport, elle ordonna de mettre le feu à l'arsenal. Je ne veux plus, disoit-elle, de ces indignes armes qui m'ont si mal servie ; mais Vanité, malgré sa fievre, eut assez de présence d'esprit pour remontrer qu'on devoit moins s'en prendre à l'arsenal même, qu'à celle qui y commandoit, laquelle avoit sans doute très-mal fait son devoir. La Reine l'embrassa tendrement pour cet avis salutaire : on chassa honteusement la Dame d'atour, & l'on se promit par la suite des succès plus heureux. Je profitai de la bonace, & m'échappai par une fente qui s'étoit faite pendant le tumulte, au dôme du Palais, &c.

Cette satyre fit du bruit, comme je l'ai dit ; les hommes en abuserent contre les femmes, & l'enrichirent, suivant leur louable coutume, de ces plaisanteries indécentes qu'ils ont toujours toutes prêtes dans les occasions où ce sexe est attaqué.

Les femmes en furent irritées, & occupées pendant quelques jours. Mélidor fut condamné à une haine éternelle ; mais

savent-elles haïr ? La vengeance qui peut les flatter du triomphe de leurs attraits, leur paroît plus douce qu'un sentiment qui laisseroit subsister l'humiliation qui les tourmente.

Quelques-unes firent une ligue : le projet étoit plaisant ; une d'entre elles l'exécuta. Jamais confédération plus sincere, ni confiance mieux établie. Belamire étoit le chef d'œuvre de l'amour & des graces : elle avoit des yeux charmans, un son de voix fait pour passer au cœur, un teint plus vrai, plus éblouissant que l'éclat des roses, une gorge où résidoit la fraîcheur de la jeunesse : la vérité plus touchante que les graces, plus persuasive que l'esprit, se peignoit dans ses regards, dans ses mouvemens, & dans son silence.

Elle se fait prêter une maison dans le voisinage de Mélidor : un petit bois les sépare ; que ne peut-il bientôt les réunir ! Mélidor s'y promene souvent ; elle cherche à se trouver sur son passage ; elle y parvient. Mélidor est couché sous quelques arbres élevés en berceau ; le sommeil l'enchaîne sous les hêtres pour donner à Belamire le tems de le rencontrer. Elle marche avec agitation ; ses desirs

ſont fixes, ſes pas ſont incertains. Où eſt-il ? où ſe cache-t-il ? quel aſyle le dérobe aux traits vainqueurs qui doivent partir de ſes yeux, lorſqu'elle l'appercevra !... Ce ſont ſes idées ; la vanité les met dans ſon cœur, (car la vanité eſt une paſſion). Mais l'Amour, peut-être, la voit & l'entend ſans eſpérer ſon triomphe : Mélidor a fait des réflexions bien ſérieuſes, & ſa ſéduction paroît bien difficile.

Belamire l'apperçoit ; elle s'approche ; il dort profondément : l'impudent, dit-elle, ne ſait pas tout prévoir ; il n'a pas penſé que je pourrois venir le relancer ici. Elle fait du bruit ; Mélidor s'éveille ; ſa ſurpriſe paroît extrême ; mais ce n'eſt pas cette ſurpriſe des ſens qui doit flatter la beauté : il la regarde ſérieuſement, la ſalue, & ſe retire. Belamire un peu piquée, dit : Il eſt fort poli ! Ce reproche eſt entendu, & excite en lui ce ſourire malin, qui eſt un ſi grand outrage : il ſe retourne, & répond (toujours en s'éloignant) il eſt poli, mais il eſt ſage. — Il l'eſt trop, s'il me fuit, reprend-elle ; je ne ſuis point dangereuſe. — Mélidor voit qu'elle a mal interprété ſa réponſe ; il revient, & lui dit : Ce n'eſt pas vous que je fuis,

Madame ; vos charmes ne me font point trembler : je fuis ſeulement pour n'avoir pas l'air de tomber dans un piége.

Ce compliment n'étoit point fade ; il n'eut pas ſuffi cependant pour faire renoncer Belamire à ſon objet : mais elle vit de la férocité dans ſes yeux ; elle jugea qu'il faudroit trop de démarches pour le réduire, & que même elle ne le réduiroit pas. Les femmes ont le coup-d'œil ſûr, & quand leur vanité renonce naturellement à une entrepriſe, elles ſont bien convaincues qu'aucun moyen n'en peut rendre le ſuccès poſſible.

Elle fit pourtant encore quelques tentatives avant de ſe dégoûter tout-à-fait ; mais elle n'y gagna que d'avoir un-peu plus d'expérience. Elle revint à la Ville, & ſes aſſociées ſe moquerent d'elle. Ce ſujet de plaiſanterie détourna les eſprits de l'objet principal qui les occupoit : les hommes exhalterent la fermeté de Mélidor, les femmes perſifflerent Belamire.

L'avantage reſta aux hommes pendant pluſieurs jours : il y en eut peu qui, enorgueillis de l'exemple d'un chef, ne cruſſent mépriſer de bonne-foi les femmes, comme ils le diſoient ; mais enſuite ils

changerent de ton, & furent obligés de venir reconnoître leur erreur aux pieds de celles qu'ils outrageoient.

Les gens sensés & un peu instruits ne furent point surpris de ce changement de scene : ceux de la même classe qui liront ceci ne le feront pas non plus ; ils savent bien, comme je l'ai dit plus haut, qu'il en est du mépris pour les femmes comme de l'amitié.

Rien n'est si commun que le nom,
Rien n'est si rare que la chose.

Défendues par notre cœur, si leur art n'y suffisoit pas, il ne seroit jamais possible que nous les méprisassions absolument, quand même elles auroient les défauts que notre malignité leur reproche ; mais de plus, elles n'ont ces défauts ni aussi abondamment, ni aussi généralement qu'on se plaît à le dire : c'est encore une chose que la nature, selon moi, n'a pas dû permettre. Pour juger de ce qui est, dans tous les cas, je consulterai toujours ce qu'elle a dû faire pour le bonheur commun.

Mais éclairons ceux qui ne veulent

pas raisonner sur ce principe : il ne s'agit pour cela que de leur montrer une femme respectable ; ils croiront qu'il en existe d'autres, dès que l'exemple d'une seule les aura touchés. Je suis à portée d'en faire l'épreuve ; & l'histoire d'une de ces femmes, que je viens de lire, m'en fournit le moyen.

Sérene, image vivante de l'innocence, étoit la beauté la plus touchante : son ame éclatoit dans ses yeux, & chacun de ses regards exprimoit une vertu : la fraîcheur de la rose animoit son teint fleuri ; une taille plus fiere que les marbres ciselés par des mains immortelles, un concours harmonieux des proportions que la nature assemble dans le chef-d'œuvre de ses ouvrages, ce n'étoit rien au prix de la candeur qui, s'exprimant sur tous les traits de son visage, versoit dans tous les cœurs un amour sincere & délicat, tel que vous savez l'inspirer, ô charmante Doris, aux mortels heureux qui vous voient. Sérene étoit l'ornement de sa contrée ; l'espoir de son amitié attiroit autour d'elle une société choisie de beautés de son âge : tels que le lis argenté parmi les violettes, les charmes de Sérene, plus

belle que le plus beau jour de Mai, la faisoient distinguer au milieu de ses compagnes charmantes : cependant, son cœur étoit modeste, & ne goûtoit que les plaisirs de la vertu dans les bras de la plus tendre des meres, ou d'une fidele amie, à qui se prodiguoient ces baisers purs & chastes que la nature destinoit à l'amour. Elle jouissoit à loisir de la plus riante jeunesse, sans prévoir que ce jour de printems alloit être obscurci par les ténebres & l'orage : sa retraite la plus chere étoit un vallon couvert d'un bois, où l'ombre & les ruisseaux invitoient aux langueurs d'une mélancolie mille fois plus douce que les joies de la Cour. C'est-là que dans les entretiens solitaires des Poëtes, elle goûtoit les tems heureux de la liberté : tantôt sous un berceau qui recueilloit ses rêveries, tantôt sur un lit de serpolet & de fleurs, elle voyoit, dans des songes ravissans, les champs de l'Empirée, & les Génies voltiger sur ces plaines éclairées par les rayons divins.

Seize ans s'étoient écoulés dans une paisible volupté, lorsqu'une funeste catastrophe vint interrompre la plus belle scene de sa vie. Sérene avoit un pere à qui

qui l'avarice & l'ambition (ces vertus du grand monde) avoient ôté les sentimens paternels. Ramir étoit le jeune homme le plus dissolu dans un siecle de corruption : des filles séduites, des femmes déshonorées, des familles désolées pleuroient les trophées de cet infame conquérant ; mais aux yeux d'Harpax les richesses effaçoient toute l'horreur du vice & tout l'éclat de la vertu. Les oppositions d'une mere aussi fidele que tendre, n'eurent pas plus d'empire sur un cœur endurci par l'intérêt, que les prieres, les larmes & le désespoir de sa fille. En vain elle embrassa les genoux de son pere, & demanda la mort comme un bienfait ; sa beauté, sa douceur, son innocence, tout fut sacrifié. Sérene, pleurée de tous les cœurs vertueux & sensibles, devint la proie du crime qui s'applaudit de son triomphe.

Ramir eut à peine flétri de ses mains profanes la fleur d'une beauté si pure, qu'il sentit des dégoûts qu'une ame licentieuse & sans frein doit éprouver partout. Brisant les nœuds du devoir & de la décence, il retomba bientôt dans les bras des Phrynés, qui lui vendirent plus

chérement le poison de la débauche. Sa jeune épouse essaya de le ramener par des attentions, des exemples & des caresses : des charmes qui, dans une étrangere, l'auroient enchanté jusqu'à la fureur, n'avoient plus d'empire sur son cœur insensible à tout ce qu'il possédoit.

Sérene couloit la saison de la joie & des plaisirs dans des torrens de larmes ; les jours de son été se passoient dans un orage continuel : la solitude & l'image de la mort faisoient toute sa consolation.

Tandis qu'elle s'abandonnoit aux rigueurs du plus fatal hymen, Ariste, qui possédoit une terre dans le voisinage de Ramir, revint de ses voyages. C'étoit un jeune homme à qui la nature avoit donné ce qu'elle assortit rarement, un esprit agréable, & le plus sensible de tous les cœurs. La franchise étoit peinte sur son front : la fleur de la jeunesse & les graces de l'éducation le faisoient chérir des vieillards & des belles : il n'avoit jamais aimé, parce qu'il attachoit une très-grande importance à l'amour, & qu'il ne trouvoit d'attraits que dans cette simplicité que les femmes de son siecle reléguoient

aux bergers d'un âge fabuleux. Ramir avoit connu Ariſte dans l'enfance ; il rechercha ſa ſociété, parce qu'elle étoit vantée ; & pour attirer la bonne compagnie à ſa table, il l'engagea d'y venir. C'eſt-là qu'Ariſte vit, pour la premiere fois, Sérene dans l'appareil touchant de la vertu qui ſouffre : la langueur de ſes yeux ternis par des larmes ameres, n'en étoit que plus capable d'enflammer une ame ſenſible. La beauté qui perçoit à travers ces nuages de mélancolie & de triſteſſe, lançoit des traits plus sûrs que ceux de la paſſion.

Ariſte, que le bruit des malheurs de Sérene, & de ſa fermeté, ſembloit avoir prévenu contre toute ſurpriſe, ne put tenir devant ces appas, qui ne cherchoient point à plaire. Son cœur, déchiré de tendreſſe & de pitié, laiſſa voir ſon émotion. Sérene découvrit dans ſes yeux, qui ſe déroboient modeſtement, un aveu qui n'alarma point ſa vertu ſublime, parce qu'il ne renfermoit pas de coupables deſirs. Elle fut ſenſible à la compaſſion qu'elle faiſoit naître, mais cet intérêt ne fut pas apperçu.

Ariſte la quitta bientôt pour affranchir

sa douleur de la contrainte. Malheureux que je suis ! dit-il ; pourquoi le destin a-t-il séparé deux cœurs nés sous l'ascendant des mêmes vertus ? Oui, la sagesse & l'amour nous avoient formés pour vivre ensemble, & Ramir possede un trésor dont il n'est pas digne. Pourquoi le plus tendre amour, cet amour qui eût été la plus sublime de mes vertus, est-il un crime aujourd'hui ? Il faut donc que j'étouffe la passion la plus pure. Divine Sérene, mon cœur ne te doit point aimer, ce cœur dont ton image embrasse toute l'étendue, & fixe invinciblement tous les vœux ! Non, mon amour ne combat point le devoir : comment tes yeux allumeroient-ils des feux indignes de toi ? Dis-moi, Sérene, pourquoi je crains plus de te déplaire, que je ne desire de te charmer ? Je te perdrois peut-être si je te possédois ; mais je puis jouir du bonheur de te voir, du plaisir de t'aimer, & de l'espérance de te devenir cher un jour, quand l'âge de la passion aura fait place au sentiment délicat d'une amitié que la raison augmente, & que la vertu justifie. Je ne veux adorer en toi que l'image de la vertu : je retrouve tous mes goûts près

de toi ; le don de réfléchir joint à l'art d'exprimer ; l'amour de la poésie & de la philosophie, quand elles viennent du cœur, & qu'elles retournent au cœur ; la sensibilité à toutes les actions qu'inspirent la pitié, la générosité, la passion du bien universel. Ne crains point mon amour tandis qu'il s'enveloppera dans toutes ces considérations ; s'il me trompoit jusqu'à porter atteinte à la moindre des vertus que je respecte en toi, j'aurois trop de remords. Je te pleurerai donc éternellement, je t'aimerai, je remplirai les déserts de mes plaintes & de ton nom..... Mais où s'égare mon cœur désespéré ? mon amour peut-il soulager la malheureuse Sérene ? Hélas ! toutes mes larmes & mes tourmens ne feroient peut-être qu'aigrir l'amertume de sa destinée. Ah ! Sérene ! si tu versois une seule larme pour moi, pour ce malheureux qui t'aimeroit (si le Ciel l'eût permis) d'un amour si pur & si sacré, banni de ton aspect, privé de tes regards, je supporterois mes malheurs.

C'est ainsi qu'il soulagea les violentes agitations de son ame : il ne put se con-

damner à ne plus voir l'objet dont il étoit sans cesse environné ; mais il le vit toujours avec plus de réserve & d'embarras. Sérene étoit aussi tendre & plus malheureuse que lui ; elle ne savoit pas aussi bien contraindre ses sentimens : son ingénuité la rendoit incapable de dissimulation ; ses regards souvent détournés, ses soupirs souvent arrêtés, auroient trahi son silence même : mais la tendresse d'Ariste étoit trop pure pour lui permettre de chercher les traces du retour dans les yeux de Sérene.

Cependant elle perdoit chaque jour l'éclat de son teint : les lâchetés d'un époux, l'intérêt d'un ami, ses peines passées, la crainte de l'avenir, qui pouvoit amener un mouvement fatal à sa vertu : tout accabloit son ame, & précipitoit le dernier instant de sa beauté.

Ariste voyoit flétrir sensiblement les fleurs de son visage ; & plus ses charmes disparoissoient, plus il sentoit redoubler l'ardeur de sa compassion. Souvent il résolut de la consoler, de dévorer ses propres maux, dût-il en être plus tourmenté : il appella la sagesse & la raison à son secours ; & se croyant désormais assez fer-

me, il voulut parler ; mais un frisson glaça sa langue dès qu'il leva les yeux sur Sérene. Le sentiment de son amour effaça toutes les idées célestes qui devoient faire succéder le calme à des troubles affreux. Il se dérobe encore aux yeux de Sérene attendrie ; mais son image le suit comme une ombre attachée à ses pas.

Un soir, enveloppé dans une profonde tristesse, Ariste avoit cherché la solitude au fond d'un bois voisin de la terre de Ramir : c'eût été l'Elisée pour un cœur dégagé de soucis qui vole au-devant de la joie ; mais Ariste, dans l'accablement de son ame, n'y voit que sa tristesse peinte & reproduite par-tout. Déjà la lune brilloit sur la rosée éclatante de ses rayons ; les oiseaux avoient suspendu leur ramage, tout étoit dans le silence, & le murmure même des ruisseaux inviroit au sommeil : le repos de la nuit n'étoit interrompu que par les frissonnemens passagers d'un zéphir languissant.

Ariste, errant d'un pas inquiet, arrive près d'un bosquet voûté de jasmin & de chevrefeuille : il vit, sans être apperçu, la divine Sérene cachée à moitié par l'obscurité du feuillage. Un bras plus

blanc que l'aſtre de la nuit, ſoutenoit à peine ſa tête négligemment penchée ſur ſon ſein. Les ſoupirs de ſon cœur agité perçoient à travers les arbriſſeaux qui ſervoient d'aſyle à ſa douleur : Ariſte recule d'abord tout tremblant ; mais il s'arrête pour écouter la voix plaintive qui ſortoit de ces boſquets.

N'ai-je donc une ame que pour ſouffrir ? diſoit-elle : hélas ! quelle eſt ma vie ! la nature eſt morte pour moi ; mes jours plus ſombres que des nuits, & des nuits plus longues que des années, s'écoulent lentement dans l'inſomnie & dans les larmes. O momens trop courts d'une paiſible enfance, qu'êtes-vous devenus ? Plus rapides que les belles matinées du printems, vous voilà paſſés ſans retour ! Jamais l'infortune détruiſit-elle de plus belles eſpérances ? Ah Dieu ! vous aimez trop le bonheur des humains ; mes maux ſont uniques ſans doute. O Providence éternelle ! pardonne à ma douleur ; mais pourquoi me formas-tu ce cœur ſi tendre & ſi ſenſible ? Pourquoi le remplis-tu de ſentimens ſi élevés d'amour & de vertu ? Etoit-ce pour être en proie aux rebuts d'un époux ſans tendreſſe

& sans fidélité ? Etoit-ce pour être à jamais séparée de celui que tu semblois avoir créé pour moi ? Ne devois-je être sensible que pour les tourmens ? Jours de félicité, projets de délices, hélas ! tout est perdu : mon ame retrouve à peine dans sa mémoire les traces obscurcies du bonheur de ma jeunesse. Misérable Sérene ! combien de fois ai-je senti la plus douce émotion, lorsqu'enivrée d'un enthousiasme enchanteur, je peignois à mes yeux l'aimable époux que je me croyois réservé par le Ciel ? Remplie alors d'une noble & tendre émulation, je voulois me rendre digne d'un cœur que tout l'univers devoit me disputer. Avec quel empressement je préparois mon ame aux délices de l'amour par les douceurs de l'amitié ! comme je m'exerçois, par des attentions envers mes compagnes, à faire un jour le bonheur de celui qui devoit me posséder seul & pour jamais ! Que je trouvois heureux ces momens d'une vie innocente qui m'approchoit du Ciel ! Que j'étois enchantée de voir de loin nos jours tissus de plaisirs, couler sans crime & sans trouble pour se perdre dans une éternité de bonheur ! Mais, hélas ! j'ai perdu tous ces

biens sans en avoir joui ; un songe a tout emporté. Tel un malheureux élevé jusqu'au Trône sur les aîles du sommeil, se retrouve dans sa cabane, ou dans les fers de sa prison En vain la vertu veilla sur tous les mouvemens de mon cœur pour en faire un digne présent au mortel qui le mériteroit.

Généreux ami, qui ressemblez si fort à celui que mon imagination me destinoit, appaisez mes tourmens ; le Ciel m'est témoin combien votre pitié me touche, combien, pour vous rendre heureux, je desirerois de souffrir, s'il étoit possible, encore plus que je ne souffre. Devoirs sacrés qui me liez, vous n'êtes pas contraires à des vœux si épurés ; ne méritoit-il pas un sort moins affreux ? Jamais sa bouche a-t-elle dévoilé le tourment de son cœur ? jamais ses yeux ont-ils laissé échapper un regard qui démentît la pureté de son ame ? Ah ! qu'il m'auroit aimée !... Mais le destin me ravit toute consolation, jusqu'à ces regrets si naturels. Oui, fuyez-moi, songes de ma jeunesse, fuyez, images d'une félicité vainement espérée, vous ne pourriez qu'augmenter mes malheurs : un

espoir plus certain commence à calmer mon trouble ; mon ame épuisée par l'excès de ses maux, entrevoit sa délivrance avec une agréable horreur : elle erre déjà dans les régions fortunées du repos : je vois la mort approcher ; viens, recours des malheureux, derniere espérance de ceux qui n'en ont plus, viens fermer ces yeux éteints par les larmes, conduis-moi dans le séjour éternel de l'innocence.... Quelle douce rosée inonde mon ame ! quoi ! le souvenir de mes maux se perd dans une volupté toute céleste. Adieu, bosquets, adieu, ruisseaux, témoins de ma premiere joie & de mes longs ennuis : & toi, digne ami, reçois la derniere de mes larmes, reçois avec mon ame ce calme qui m'environne ; mes soucis ont disparu, je vois un avenir serein, & nous serons heureux.

Sérene se leve à ces mots, remplie d'une sombre consolation, & laisse en se retirant le malheureux Ariste en proie à mille mouvemens qui partagent & déchirent son cœur.

Elle ne survécut pas long-tems à ces derniers adieux : son ame ravie comme dans un doux évanouissement, s'envola

dans les bras de la mort, au séjour de cette vie dont la nôtre n'est qu'une ombre. Quelle fut la situation d'Ariste en voyant, quelques jours après, les restes inanimés de Sérene! Accablé de toutes les horreurs de la mort, il tombe sans voix & sans couleur, & ne revient à lui que pour pleurer Sérene jusqu'au dernier soupir.

Ariste fuit le monde où Sérene n'habite plus; il va dans un désert conforme à sa douleur nourrir sans cesse le souvenir de celle qu'il ne lui est permis d'aimer que depuis qu'il ne peut en jouir: c'est-là que ses jours coulent plus tranquilles dans l'étude & la pratique de la sagesse. Sérene est toujours présente à ses yeux; l'habitude d'y penser lui en fait le témoin le plus respectable de ses actions; son cœur veille avec une tendre inquiétude sur lui-même, comme pour mériter encore l'amour de Sérene. Son image est toujours devant ses yeux, tantôt pour appaiser les troubles de son cœur, tantôt pour y semer l'espérance de la plus pure joie. Errant dans les sombres labyrinthes de la forêt, au retour de la nuit il croit la voir descendre du Ciel, lui

ſourire, & mêler ſa voix au ſon d'un luth harmonieux. Quels pleurs de joie & de triſteſſe coulent alors des yeux d'Ariſte ! quels battemens de cœur, & quelle douce mélancolie ! Non, il n'appartient à l'ame de la ſentir, que lorſque, ſe rappellant la divinité de ſon Etre, elle oſe s'élever au-deſſus du ſort & du tems pour enviſager un avenir éternel.

CHARMUS, ELISE ET THERSANDRE.

TRIPTOLEME eut à peine enseigné aux humains le secret de faire sortir du sein de la terre les moissons dorées, que Cérès eut un culte. Le nectar délicieux que donne la vendange, & la joie qu'il répand dans l'ame des mortels, dont il ranime le courage & les espérances, attirerent à Bacchus des adorateurs ; & la foudre, qui roule en grondant sur les voûtes retentissantes de l'Olympe, fit révérer le grand Jupiter. Le Dieu dont la course brillante régle les saisons, la Déesse qui préside à la nuit, & dont le flambeau inégal dissipe l'horreur des ténébres, Mars qui, descendant sur la terre, vient enlever les fils à leurs meres, & les époux à leurs tendres moitiés, ne tarderent pas à être adorés. L'Amour seul, quoique le plus ancien, peut-être, de tous les Dieux, si l'on en excepte le Destin, vit un tems bien long s'écouler avant que sa divinité fût reconnue.

Il échauffoit cependant de ſes feux les cœurs de la jeuneſſe ; il entrelaſſoit les branches amoureuſes des jeunes arbriſſeaux, & faiſoit ſentir ſa puiſſance aux troupeaux qui, de deſir & de joie, bondiſſent dans les plaines ; mais l'extaſe délicieuſe dans laquelle il plonge l'ame, & ces plaiſirs vifs qui l'enlevent à elle-même, étoient trop oppoſés avec la ſombre triſteſſe & les ſoucis dévorans qu'il y fait entrer quelquefois, pour que les mortels ſuppoſaſſent qu'un même Dieu lançât des traits ſi différens. Il fut donc long-tems ſans autel.

Charmus lui en éleva le premier dans la Grèce, d'où ſon culte ſe répandit bientôt par tout l'Univers. Ce Berger n'avoit point ceſſé de voir la jeune Eliſe depuis ſon enfance, & n'avoit encore rien reſſenti pour elle, quoiqu'il fût déjà dans l'âge où le pouvoir de la beauté exerce ſur nous ſon empire. Il vint à l'aimer ; & ſurpris du changement qui ſe faiſoit en lui, il ſe demanda d'où lui venoient les mouvemens qu'il éprouvoit dans ſon cœur, & pourquoi Eliſe, qui étoit toujours la même, ne lui avoit point encore paru ce qu'elle lui paroiſſoit. Sans doute,

un pouvoir inviſible agiſſoit ſur lui. Tout le portoit à le croire ; mais quel Dieu devoit-il regarder comme l'Auteur d'une peine qu'il n'eût point changée contre tous les plaiſirs qu'il avoit pu goûter juſqu'alors ?

Etoit-ce Bacchus ? dès qu'il avoit fait des dons du fils de Semele un uſage modéré, ſes levres ne s'approchoient qu'avec répugnance de la coupe qui les renferme ; plus au contraire il voyoit Eliſe, & plus il prenoit plaiſir à la voir. Etoit-ce le Pere du jour, dont les rayons bienfaiſants ſemblent donner la vie à toute la nature ? ſon trouble le ſuivoit bien au-delà de l'inſtant où le char de ce Dieu ſe plonge dans l'onde, & les ſombres voiles dont la nuit couvre la terre, ne pouvoient lui dérober Eliſe toujours préſente à ſes yeux.

Qui que tu ſois, s'écria-t-il un jour, qui troubles mon repos, ſans que j'aye la force de m'en plaindre, je veux que ma main t'éleve un autel : chaque jour, au matin, je le chargerai de fleurs, je prononcerai le nom d'Eliſe, & j'implorerai pour elle & pour moi ton ſecours. Je ne ſais ſi tu es le plus grand des Dieux ; mais je ſens que tu es le plus cher à mon

cœur..... L'autel fut dressé, & Charmus écrivit au bas : *Au Dieu qui me fait me plaire auprès d'Elise, & m'attrister lorsque je m'en sépare.*

Le Dieu qui assure la tranquillité des mers, lorsque, déployant ses aîles de pourpre sur les flots, il commande aux tempêtes de respecter le nid flottant des Alcyons, vit d'un œil satisfait l'hommage que lui rendoit Charmus. Il daigna quitter l'Olympe pour lui, se montrer à ses regards, & lui dicter ses loix. » Faites que je sois » aimé d'Elise, lui dit Charmus «. Je te donne le pouvoir d'embellir pour toujours celle qui te sera chere, répondit l'Amour; & il regagna les Cieux. Ce Dieu ne pouvoit lui accorder sa demande. Il n'est point volage, comme le pensent la plupart des mortels; & deux traits partis au même instant de la main divine avoient déjà blessé, l'un pour l'autre, Elise & Tersandre. Il auroit bien pu instruire Charmus du sort heureux qu'il lui préparoit, mais il avoit besoin de l'exemple d'une Amante fidele & d'un Amant généreux, pour apprendre à l'Univers qu'il n'est point de vertus dont ses vrais favoris ne soient capables.

Instruits par Charmus, les Bergers

firent bientôt retentir les bocages du nom de l'Amour. Ils virent par-tout celui que jusqu'alors ils n'avoient vu nulle part. Si les Bergers se reposoient dans la prairie, ce n'étoit plus au poids voluptueux de leurs corps que cédoit la molesse des gazons : c'étoit sa main qui, pour préparer un lit au plaisir, courboit sous elle les herbages. Ils le virent entr'ouvrir les fleurs que le vent caressoit ; ils le virent, dans l'obscurité mystérieuse des forêts, épaissir l'ombrage ; &, en les assurant du silence, inviter les Nymphes à se prêter à ses larcins.

Une joie nouvelle se répandit par-tout ; mais Charmus ne la partagea point : il étoit épris d'Elise, & ne pouvoit s'en faire écouter. Le bonheur dont Thersandre jouissoit à ses yeux, venoit encore ajouter à son tourment. Que lui servoit le don que lui avoit fait l'Amour ? Il n'avoit garde d'user d'un pouvoir qui ne l'eût rendu que plus malheureux ; Elise ne lui paroissoit déjà que trop belle : augmenter ses appas, c'eût été augmenter le bonheur de son rival ; il ne lui paroissoit déjà que trop heureux La maniere dont cette jeune beauté résistoit à ses inf-

rances, lui causoit encore le chagrin le plus vif, en augmentant à ses yeux le prix d'un bien qu'il ne pouvoit posséder. Cruelle, lui disoit-il, pouvez-vous bien haïr un Berger qui vous adore ?..... Je ne vous hais point, lui répondit-elle, bien-loin même d'avoir de l'aversion pour vous, je ne vous cacherai pas que si je n'eusse aimé Thersandre, Charmus auroit seul régné sur mon cœur. Voyez si c'est-là vous haïr..... Si je vous inspire quelque pitié, lui dit un jour Charmus, épargnez-moi une consolation qui me déchire ; croyez-vous me soulager en m'offrant l'image d'un bonheur dont j'aurois pu jouir ? Ah ! chere Elise, dites-moi plutôt que jamais vous ne m'auriez aimé ; mais m'assurer que jamais vous ne m'aimerez, uniquement parce que vous brûlez pour Therfandre, quel moyen, grands Dieux, de me faire vaincre ma passion ! en refusant ainsi de répondre à mon ardeur, vous ne faites qu'en accroître la violence. N'est-ce donc pas assez de vos yeux pour m'enflammer ? Pourquoi, cruelle, pourquoi me laisser voir une fidélité qui m'enchante & qui me désespére ? Cruelle, vous feignez de

me plaindre, & vous cherchez à me rendre plus amoureux !

Son ardeur ne faisoit en effet que s'accroître de jour en jour ; & sa tristesse l'auroit conduit au tombeau, si l'Amour n'eût veillé sur lui. Son secret lui échappa enfin vis-à-vis d'Arcas, qui de tous ses freres étoit celui qu'il aimoit le plus. Cruel Amour, dit-il devant lui dans une de ses plaintes ordinaires, tu m'as accordé de pouvoir embellir ce que j'aime, que ne m'accordois-tu plutôt de pouvoir me faire aimer !

Que dites-vous, mon frere ? interrompit vivement Arcas ; vous pouvez embellir Elise, & je vous entends vous plaindre de ses rigueurs : si vous eussiez daigné me confier plutôt votre secret, il y auroit déjà long-tems que vous en seriez écouté. Le discours d'Arcas attrista Charmus, & sa délicatesse ne put souffrir qu'on imaginât Elise assez vaine pour sacrifier son Amant à l'envie d'être un peu plus belle. Vous connoissez peu celle que j'aime, dit-il à Arcas, si vous la croyez capable de mettre Thersandre en oubli pour un intérêt aussi léger. Non, la chose est impossible, & j'en juge par moi-mê-

me : je refuserois l'immortalité, si, pour en jouir, il me falloit renoncer un seul instant à l'amour que j'ai pour elle.

Malheureux frere, reprit Arcas, que je vous plains, & que votre sort me paroît digne de larmes ! Un Dieu favorable vous soumet tous les cœurs, & vous refusez d'user de ses bienfaits. Charmus, Charmus, craignez d'irriter l'Amour en formant contre lui d'injustes plaintes, lorsqu'il remet entre vos mains son pouvoir. Je l'irriterois bien plus, reprit le tendre Amant d'Elise, si, confondant les sentimens qu'il fait naître avec une complaisance que je ne devrois qu'à l'artifice, je me croyois heureux d'être aimé pour l'avantage que je pourrois procurer. C'est peu connoître l'Amour, que de croire que ses faveurs s'achetent. Peut-être, hélas ! ne l'ai-je que trop offensé ce Dieu, en cherchant à séparer deux cœurs qu'il a pris plaisir d'unir ! & n'en unirez-vous pas deux autres ? reprit Arcas, qui courut graver sur un hêtre au pied duquel Elise venoit souvent s'asseoir : *Charmus a le pouvoir d'embellir ce qu'il aime.*

Elise achevoit un jour de lire ces mots, lorsque Charmus arriva près d'elle. Les

discours d'Arcas, & encore plus l'intérêt de son amour, l'avoient enfin déterminé à mettre tout en usage pour détacher Elise de Thersandre. Il aimoit cependant ce Berger ; vingt fois il avoit exposé ses jours pour défendre ses troupeaux ; mais il aimoit encore plus la Bergere, & il ne pouvoit cesser de chercher à lui plaire, sans cesser de vivre. Elle voulut se retirer lorsqu'elle le vit approcher. Me fuirez-vous toujours ? lui dit-il : s'il faut que je meure de l'ardeur qui me consume pour vous, pourquoi m'envier le bonheur d'expirer à vos pieds ?

Elise fut émue en voyant couler les larmes dont Charmus accompagnoit ses paroles ; & elle ne put elle-même s'empêcher de répandre quelques pleurs que la compassion ne lui arracha pas seule. Thersandre, naturellement violent, avoit besoin de toute la passion qu'elle lui inspiroit, pour modérer la fougue de son caractere, & il lui faisoit encore quelquefois essuyer des caprices. Il est vrai que l'amour cachoit à Elise les défauts de son Amant ; mais il ne l'aveugloit pas au point de l'empêcher de sentir qu'elle eût joui d'un sort plus tranquille avec Charmus.

Il s'étoit saisi d'une de ses mains qu'il pressoit, en tremblant, entre les siennes. Laissez-moi, lui dit-elle avec émotion, laissez-moi ; votre douleur peut bien me toucher, mais elle ne sauroit ni ne doit m'attendrir ; que la sensibilité que je vous marque ne vous fasse donc concevoir aucun espoir ; je me reprocherois la douleur que vous sentiriez à le voir trompé. Je vous l'ai dit, Charmus, j'aime Thersandre, je ne puis changer ; & quel cas feriez-vous d'une femme infidelle ? Je le rendrois malheureux, sans vous rendre plus fortuné.

Sans me rendre plus fortuné ! reprit Charmus : ah ! Elise, quelle erreur est la vôtre ! aimez-moi, & j'en jure par les Dieux, il ne manquera rien à mon bonheur. Sur-tout, banniſſez toute crainte de vous voir accusée d'inconstance. Jamais l'Amour ne défendit de faire un meilleur choix. Aucun sentiment de haine ne m'anime contre Thersandre ; mais, vous le savez, il est aussi prompt à s'emporter que les vagues de l'Océan courroucé. Qui vous fait une loi de vous ressentir des noirs accès qui viennent le saisir ? C'est à Thersandre aimable que

vous avez engagé votre foi, Therſandre vous la rend dès qu'il ceſſe de l'être.

Si ce diſcours ne produiſit pas ce que Charmus en atttendoit, il plongea du moins Eliſe dans une rêverie aſſez profonde. L'humeur trop vive de Therſandre n'étoit pas ce qui l'occupoit : c'étoit de la crainte de le voir changer lui-même qu'elle étoit agitée. Arcas qui vouloit ſervir ſon frere, avoit fait adroitement parvenir juſqu'à elle que Therſandre rendoit des ſoins à Aglaure ; &, dans l'inſtant où Charmus lui parloit, elle ſe regardoit comme déjà abandonnée par ſon volage Amant, & cherchoit des raiſons de l'aimer encore, malgré ſon changement. Charmus n'étoit point inſtruit de l'artifice d'Arcas, auquel ſa délicateſſe ne lui eût jamais permis de conſentir ; on eût dit qu'il devinoit ce qui ſe paſſoit dans l'ame d'Eliſe : le langage qu'il lui tint redoubla, pour un inſtant, ſes inquiétudes.

Vous croyez aimer éternellement Therſandre ? lui dit-il ; peut-être un jour le quitterez-vous pour un nouvel objet moins digne de votre attachement, & ſans autre raiſon de changement que la néceſſité

néceſſité de changer. Le rival preféré ne ſera pas plus heureux, parce qu'il ne méritera pas de l'être, vous voletez ainſi d'objets en objets ſans que votre cœur puiſſe jamais trouver pour qui brûler d'une flamme durable. Charmus ne ſera plus; & puiſſent les Dieux détourner mon préſage! ce Charmus que vous mépriſez tant, excitera inutilement vos regrets..... Il n'avoit point encore fini de parler, qu'Eliſe avoit déjà répondu à ſes diſcours. Je t'aime, je veux t'aimer, Thersandre, cher Thersandre, je t'aimerai toujours. Voilà quelle avoit été ſa réponſe.

Déſeſpéré de voir Eliſe, au lieu de lui répondre, s'adreſſer en ſa préſence à ſon rival, Charmus reprit la parole: Vous l'aimerez donc toujours? lui dit-il: eh bien, brûlez pour lui d'une flamme que rien ne puiſſe éteindre. Je veux le croire; mais qui vous a dit que vous lui ſerez toujours chere? qui vous a dit que vos attraits ne changeront point, & que vous aurez autant de droits que vous en avez pour lui plaire? Le chagrin que cauſe l'abſence ſuffit pour diminuer vos char-

mes, & pour vous enlever votre Amant. Il ne verra point dans la perte de vos agrémens une nouvelle preuve de votre tendreſſe; & ce qui devroit vous l'attacher plus étroitement, ne fera que l'éloigner de vous. C'eſt une diſgrace que vous n'auriez pas à redouter avec moi. Vous apprendre que je puis embellir pour toujours ce que j'aime, n'eſt-ce pas vous aſſurer de ma conſtance? Vous voyez, chere Eliſe, que Charmus vous invite moins à être infidelle, qu'à former un nœud qui dure autant que la vie. L'acceptez-vous pour Amant? Parlez, répondez, chere Eliſe; dites-lui que vous agréez ſon amour, & il va déployer à l'inſtant ſur vous le pouvoir qu'il tient du Dieu qui répand les fleurs dans nos campagnes.

La rêverie d'Eliſe étoit augmentée; & ſans qu'elle s'en fût apperçue, elle avoit abandonné à Charmus une de ſes mains qu'il couvroit de baiſers. Trompé par l'apparence, il crut qu'elle commençoit à balancer entre Therſandre & lui; ſes yeux ſe chargerent de ces larmes délicieuſes, qui ſont l'expreſſion de la plus grande volupté, & que le plaiſir qui les

rassemble tient comme suspendues, & n'a pas la force de faire couler.

Elise, bien éloignée d'un état aussi heureux, occupée toute entiere de l'idée que son Amant pourroit un jour briser le nœud qui les unissoit; qu'il étoit même peut-être déjà épris d'Aglaure, n'en sentoit que davantage combien elle lui étoit attachée. Elle gémissoit d'avance d'une infortune qu'elle voyoit prête à lui arriver, & n'en étoit pas plus disposée à écouter Charmus.

Telle étoit sa rêverie. Lorsqu'elle fut revenue à elle, & qu'elle vit Charmus à ses genoux, une rougeur subite se répandit sur son visage. Que vois-je! s'écria-t-elle; vous aurois-je laissé croire que je pourrois oublier Thersandre? Ah! si cela pouvoit être, pardonnez-moi une erreur où je vous ai engagé sans le vouloir; je vais réparer ma faute en faisant cesser votre illusion: elle se leve à ces mots, & s'éloigne de lui. Charmus resta quelque tems étonné, comme un homme qui, sortant d'un profond sommeil, est surpris de ne plus trouver les objets dont il étoit occupé. Il ne put s'empêcher d'admirer la fidélité d'Elise; & dé-

ſeſpérant du ſuccès de ſes feux, il ſoupira de n'avoir point touché le cœur de cette jeune beauté.

Cependant, Therſandre ne jouiſſoit pas d'un état plus tranquille; il avoit lu les mots gravés par Arcas; & lorſqu'il vit Charmus aux genoux d'Eliſe, il ne douta point qu'elle ne l'eût ſacrifié à la vanité de ſe voir embellie. La jalouſie s'empare de ſon ame; & il brûle de l'accabler de reproches. Eliſe de ſon côté en proie à l'inquiétude qui la déchire, marche ſans tenir aucune route, & ne voit pas Therſandre qui eſt auprès d'elle. Il la croit livrée toute entiere à l'idée de ſon rival; & cette penſée redoublant ſa fureur, Ingrate, lui dit-il en l'arrêtant, eſt-ce ainſi que vous payez ma flamme? J'ai mépriſé pour vous nos bergeres, & votre légéreté eſt la récompenſe dont vous reconnoiſſez des ſoins que je n'aurois jamais dû vous rendre? Inſenſé que je ſuis, qu'aviez-vous pour que je vous préféraſſe? J'euſſe été heureux avec une autre, & mon amour pour vous ne me donne que des peines. Que n'ai-je écouté la jeune Aglaure! ou que n'a-t-elle votre beauté!

Des reproches qu'elle méritoit aussi peu, interdirent Elise, & lui ôterent la liberté de répondre. Thersandre prend son silence pour un aveu du changement dont il la croit coupable, & se retire, sans daigner retourner sur ses pas lorsqu'elle l'appelle.

Oui, s'écria Elise restée seule, il aime Aglaure, je n'en puis plus douter; l'ingrat ne m'accable de reproches que pour éviter les miens : il l'aime, il l'adore, il ne peut s'empêcher de prononcer son nom; & si quelque chose combat encore pour moi dans son cœur, c'est l'attrait d'un peu de beauté que la douleur va bientôt détruire. C'est alors qu'il ne m'aimera plus, & qu'il ne prendra pas même la peine de me tromper; car ses reproches, tout injustes qu'ils sont, me sont chers; ils me prouvent du moins qu'il sent quelque regret à me trahir, & il ne m'accuse que parce qu'il s'accuse lui-même.

La vue attachée sur l'endroit où Thersandre s'étoit dérobé à ses regards, Elise ressembloit à une fleur qui languit séparée de sa tige; elle ne voit rien, elle n'entend rien, toutes ses facultés sont

ſuſpendues ; & ſon ame anéantie par la douleur ſemble garder un morne ſilence.

L'Amour fut touché de ſes peines, il eut auſſi pitié de Charmus, dont les plaintes étoient montées juſqu'à lui, au milieu de l'encens qui fumoit ſur ſes autels. Sans détruire ſa paſſion pour Eliſe, il verſa dans ſon ame la tranquillité. Le bruit répandu par Arcas que Therſandre rendoit des ſoins à Aglaure, lui fit concevoir quelque eſpérance de toucher Eliſe ; mais il réſolut en même tems d'employer ſon pouvoir pour ramener ſon Amant, ſi, par un excès de fidélité qu'il ne pouvoit ſuppoſer, elle continuoit à brûler pour Therſandre.

L'Amour inſpira au même inſtant à Eliſe d'avoir recours à Charmus. Si quelque choſe pouvoit encore arrêter Therſandre, c'étoit ſa beauté ; & le chagrin alloit la lui enlever. Allons, dit-elle, avec un empreſſement dont elle fut elle-même ſurpriſe, allons trouver Charmus, & le prier de me ſervir en faveur de ſon rival ; Charmus eſt généreux, il ne rejettera point ma priere.

Soyez ſans crainte, Eliſe, lui dit le jeune berger, qui ſe trouva ſur ſon paſ-

ſage ; je ne vous importunerai plus d'un amour dont les plaintes ne vous ont que trop fatiguée. Les Dieux ont enfin adouci mon tourment ; j'aime & je ſuis aimé. Vous connoiſſez Aglaure .... O Ciel ! qu'apprends-je ? Sans doute ..... Eliſe n'acheve point, & tombe ſaiſie d'un froid mortel. Qu'avez-vous, Eliſe ? lui dit Charmus, dès qu'elle eut repris l'uſage de ſes ſens. — Ce que j'ai ? lui dit-elle, l'ingrat Therſandre m'abandonne ; il aime Aglaure, & vous allez l'embellir ! — Il eſt encore en votre pouvoir de l'empêcher, reprit Charmus, & vous n'êtes pas tellement ſortie de mon cœur, que vous ne puiſſiez reprendre ſur lui tous vos droits. Parlez, préférez-vous un infidele qui vous outrage, à un Amant tendre & empreſſé qui s'offre à répandre ſur vous tous les dons de l'amour ? — Mes foibles appas l'arrêtent encore, dit Eliſe, & il ne m'eſt point permis de me dégager tant que je ne ſerai point aſſurée de mon malheur ; je n'en ſuis cependant que trop sûre, puiſque vous allez embellir Aglaure.

Elle ſe taît à ces mots ; Charmus la preſſe, mais en vain, de s'expliquer en

sa faveur : elle ne vit que pour Thersandre ; & quand il seroit infidele, elle sent qu'elle ne pourroit l'oublier. Touché d'un attachement si véritable ; mais voulant mettre tout en usage avant de lui faire le sacrifice de sa passion, Charmus feint de la quitter & de voler près de sa rivale. Elise le rappelle, & ne pouvant rien lui dire, fait parler ses larmes. Cruel ; lui dit-elle enfin, lorsqu'elle voit qu'il s'éloigne de nouveau, allez briser le nœud qui m'attache à ce que j'aime ; mais détrompez-vous, si vous croyez vous venger pleinement de mes rigueurs : qu'Aglaure réunisse tous les attraits que les beautés partagent entre elles ; que Thersandre touché de ses appas, & enivré d'amour pour elle, me perce le cœur à chaque instant, en lui marquant à mes yeux sa tendresse : croyez qu'il m'en coûtera moins pour le voir infidele, qu'il ne m'en coûteroit pour lui manquer de fidélité.

Charmus se jette à ses pieds en soupirant. C'est pour la derniere fois, lui dit-il, que vous me voyez à vos genoux, & je n'y suis que pour rendre le calme à votre ame. Consolez-vous, Elise, je

n'aime point Aglaure, & c'eſt vous que je veux embellir : tout ce que je vous demande, c'eſt de me plaindre quelquefois. Puiſſe celui que vous me préférez ſentir tout le prix d'un cœur comme le vôtre ! A peine a-t-il parlé, que tous les traits d'Eliſe prennent une grace nouvelle.

Que vois-je, & qu'entends-je ? s'écrie Therſandre, qui, caché à quelques pas delà, vient d'entendre leur entretien : Eliſe n'eſt point infidelle, & j'ai pu la ſoupçonner ! Il ſe précipite aux pieds de la bergere, & ne veut point ſe relever, qu'elle ne lui ait accordé un pardon qu'il ne croit pas mériter : il obtient plus qu'il ne demande, & elle lui donne un baiſer. La joie éclate dans leurs yeux ; & l'ame généreuſe de Charmus la partage, lorſqu'une jeune perſonne inconnue dans le canton, s'offre à leurs regards. Elle a tous les traits d'Eliſe ; mais on voit répandu ſur ſon viſage plus de douceur & plus de majeſté. Vais-je brûler de nouveaux feux ? s'écrie Charmus, dès qu'il l'apperçoit ; & va-t-on encore rejetter mon hommage ? Après avoir joui quelque tems de ſon embarras, la jeune bergere le raſſure, &

lui avoue ingénûment qu'elle eſt flattée de ſon ardeur.

Sa reſſemblance avec Eliſe avoit fait naître la paſſion de Charmus ; elle mit le comble à ſon bonheur qui ne lui coûta point de regrets : il crut brûler encore pour ſa premiere Amante ; & la beauté de l'inconnue qui l'emportoit ſur celle d'Eliſe, lui fit oublier que c'étoit en faveur d'un autre qu'il venoit d'embellir celle qu'il aimoit. Depuis ce jour, le bocage ne ceſſa de retentir des louanges de l'Amour ; & prenant pour modeles Eliſe & Charmus, les Amans furent chaque jour plus tendres & plus heureux.

LE PHÉNOMENE.

1758.

On se rappelle, sans doute, le risible *Vivien de la Chaponardiere* dans les *Vendanges de Surene ?* J'avois toujours cru ce rôle chargé ; je me trompois : l'existence d'un homme-très original avec qui je viens de faire connoissance, va prouver mon erreur. Ma qualité d'homme de Lettres m'attire quelquefois la visite de Poëtes provinciaux que l'amour-propre ne rassure pas assez sur le mérite de leurs productions ; & je me trouve ainsi érigé en Poëte *consultant*. C'étoit cette malheureuse qualité qui attiroit chez moi le Phénomene Normand que je viens d'annoncer. On le laissa entrer pendant que je dînois seul avec ma femme, contre mon ordinaire. Je fus d'abord frappé de la figure qui s'offroit à moi. Certainement un descendant de Vivien de la

Chaponardiere n'auroit pu imiter avec plus d'exactitude l'accoutrement de son illustre pere. La coëffure, l'habillement, les mouvemens des bras, la contenance, l'air & les regards ne laissoient rien à souhaiter pour la ressemblance. Il y manquoit le propos ; mais je jugeois bien qu'il correspondroit, au moins autant que le reste, à la perfection de la copie. En effet, il eut à peine prononcé quelques paroles, que nous ne pûmes nous empêcher d'éclater de rire, ma femme & moi. Cette impertinence, de notre part, ne le déconcerta pas ; il nous regardoit beaucoup, & rioit avec nous. A la fin, pourtant, il me demanda de quoi je riois, & ma femme lui dit ingénûment que c'étoit de lui. Je le sais bien, répondit-il, on m'a trouvé singulier dans ce pays ; mais moi je trouve ce pays bien plus drôle, & je vois déjà que l'un ne réformera pas l'autre..... Le pays y perdra,

lui dis-je en éclatant encore, car un homme capable de ne pas prendre garde, comme vous faites, à la petite étourderie de ma femme, doit avoir plus de raison & de philosophie que personne.

J'épargne au Lecteur ce qu'il répondit, & tout ce qui lui échappa pendant une heure, toujours en sautillant, gesticulant, & riant. Il n'y a point de plume capable de rendre ces choses-là. Mais voici un furieux changement de scène. Je lui demandai ce qu'il faisoit dans son pays, quels étoient ses parens, son état, ses occupations; & tout cela, moins pour être instruit, que par envie de rire encore; mais il eut bientôt sa revanche. Ses parens sont des sots, & il me le dit sans façon. A l'égard de l'état, il n'en a point, & n'en voulut jamais avoir. Il dit que la nature fit les hommes libres, & qu'un état est un esclavage. Cependant il s'occupe. Il fait actuellement une Tra-

gédie sous le titre de *Caton* ; & vraisemblablement ce drame, dont vous avez envie de rire d'avance, sera une des plus étonnantes productions qui soient jamais sorties de la main des hommes. Il m'en a dit cinquante vers, qui sont les plus beaux que j'aie entendus depuis vingt ans, & peut-être de ma vie. Je ne répondrai pas précisément du plan de la piece, car il n'en a point fait. Il ne travaille, pour ainsi dire, que par inspiration ; cependant il connoît très-bien les regles du Théâtre ; & lorsque je lui demandai s'il avoit lu le *Caton* des Anglois, il me fit voir qu'il en connoissoit parfaitement les défauts, & jusqu'aux moindres imperfections. J'avoue que tout cela est bien étonnant ; je suis peut-être encore dans l'enthousiasme, mais certainement il n'y a rien de si beau & de si sublime que les vers qu'il m'a récités ; & l'on ne se douteroit jamais qu'il y eût

de beaux vers sous cette enveloppe-là. Le génie de Corneille & la figure de Vivien de la Chaponardiere sont deux choses qu'il n'appartenoit qu'à la nature de rassembler dans le même objet. Ma surprise & notre conversation ne finirent point là ; il m'apprit encore qu'il avoit fait, depuis son séjour à Paris, la conquête d'une fille de condition, jeune & charmante, & qu'il étoit à la veille de l'épouser. Sa flamme & son bonheur m'étonnerent autant que sa Tragédie ; & j'avoue que mon premier mouvement fut de calomnier les femmes, & de les accuser de caprice. Mais je ne restai pas long-tems dans mon injurieuse prévention ; & mes réflexions se tournerent à l'avantage de celle que j'offensois. Cette Demoiselle, me dis-je, s'est d'abord moquée des soupirs de son étrange Céladon ; mais elle aura bientôt apperçu les étincelles de génie qui viennent de

me frapper moi-même, & elle aura rendu au génie cet hommage, auquel les femmes sont si naturellement portées, lorsqu'elles ont une ame & de l'esprit.

Gauchefort, ou *l'Homme gauche.*

Un grand Dessinateur (1) a dit : *Une grande maniere qui ne tient pas à la nature, ne vaut guères mieux qu'une plus petite qui s'en écarte également.* Cela est vrai en peinture, & seroit faux en traitant de l'usage du monde. Il faudroit dire alors : *Une trop grande maniere est beaucoup plus ridicule qu'une trop petite.* On aimera toujours mieux, par exemple, un jeune homme un peu trop libre, qu'un autre trop cérémonieux, trop respectueux; & je suis en état de le prouver.

(*) M. Cochin.

J'étois l'autre jour chez l'aimable Marquise de *** , la femme de Paris qui saisit le mieux un ridicule , en riroit plus volontiers , & le pardonne plus aisément. Nous tracions librement des portraits , & elle me fournissoit d'excellens sujets à traiter , lorsqu'on lui annonça M. *Gauchefort*. M. Gauchefort ! s'écria-t-elle , le plaisant nom ! Je ne connois point cela. C'est un Monsieur qui a une longue épée , un long col , de longues jambes , & l'air fort sot , lui dit plaisamment la femme-de-chambre qui annonçoit..... Faites entrer, dit la Marquise ; je ne conçois pas comment on ose se faire annoncer avec certains noms ; & se présenter avec certains visages , lui dis-je , car je vois déjà la tournure de celui-ci.

Nous allions éclater ; il fallut nous contraindre. Gauchefort entroit ; & , à son abord embarrassé , nous comprîmes que nous étions obligés , en conscience ,

de l'épargner. Il tenoit une lettre qu'il présenta à la Marquise avec toute la mauvaise grace de l'automate le plus marqué. La Marquise la prit, &, trop heureuse d'avoir à lire, & de pouvoir, par-là, cacher son visage, elle lui déroba la grimace qu'elle faisoit pour se contraindre; mais moi qui étois absolument à découvert, je fus obligé de me mordre les levres jusqu'au sang, & de souffrir, pendant un quart-d'heure, le plus cruel martyre. Mon *Hottentot* se tenoit debout comme une ligne, perché sur les plus longues jambes, & aussi inanimé qu'une statue. Je l'examinois attentivement, & je faisois, tout bas, de très-comiques réflexions sur la peine que la nature semble avoir prise pour rassembler dans quelques hommes tout ce qui peut annoncer la disgrace la plus complette.

Lorsque la Marquise eut lu, il me parut qu'elle vouloit lui montrer de la

bonté. Il lui étoit adreſſé par un ami. Elle lui parla très-obligeamment. Il répondit ; & nous vîmes qu'il étoit encore plus ſot qu'il n'en avoit la mine. Il arrivoit de Province pour ſe façonner. La Marquiſe lui demanda des nouvelles de ſon ami, & lui fit d'autres queſtions. Toutes ſes réponſes avoient un ſi grand air de parenté avec les premieres, qu'elle ſe vit obligée de s'arrêter. Il ſe tenoit debout, & très-éloigné d'elle. Elle lui dit de s'approcher du feu, & le lui répéta : mais mon noble Gentilhomme ne connoiſſoit que deux ſituations, celle de ſe tenir ferme ſur ſes pieds, ou de reculer. La Marquiſe, qui commençoit à ſouffrir, inſiſta fort ; & comme elle vit qu'il n'étoit pas diſpoſé à ſe rendre, elle fit un pas pour l'obliger à céder ; mais lui, dont toute la réſiſtance étoit notée, fit un ſi terrible écart, que d'un coup de talon il renverſa une

chiffonniere, quatre taſſes de la plus belle porcelaine, une chocolatiere & toute la liqueur qu'elle renfermoit. On a vu quelquefois des ſinges cauſer de ſemblables ravages par leurs eſpiégleries, mais on les a vu fort fots après l'action, & courir ſe cacher. Gauchefort, qui n'étoit pas de race de ſinge, n'avoit pas la vertu du repentir. Pour la premiere fois, pourtant, il ceſſa de reculer. Nous le vîmes, au contraire, ſe précipiter & s'étendre ſur le parquet, &, d'une main que la ſécurité rendoit adroite & prompte, ramaſſer en deux minutes la moitié de la liqueur répandue, par le ſecours des débris qu'elle faiſoit nager. La Marquiſe qui a l'ame grande, & qui d'ailleurs avoit plus ſouffert de ſa contrainte qu'elle ne ſouffroit de la perte de ſes taſſes, fit un éclat de rire, en lui criant de s'arrêter. Mais ce fut inutilement. Des domeſtiques entrerent enfin; &, en un moment,

les veſtiges de la cataſtrophe eurent diſparu. Mais il eſt queſtion de le déterminer à s'approcher du feu, & le malheur ne l'a pas rendu plus docile. La Marquiſe prie, preſſe, ſupplie; l'entêté ſemble frémir au danger de ſe rendre; au moindre mouvement qu'elle fait, *le flot qui l'apporta recule épouvanté.* Enfin, elle avance un ſiege, & lui préſente la main. Il faut céder, il faut finir. Il va s'aſſeoir dans un fauteuil qui eſt contre la porte, & ne prenant pas garde qu'il y a déjà une guitarre, d'un coup de derriere, il briſe & met en pieces l'inſtrument chéri d'Apollon & des Grâces. Le bruit l'épouvante; les cris de la victime lui impriment la terreur: il ſe croit pourſuivi par des mânes terribles, il ſe ſauve; & en ſortant heurte la porte, la renvoie avec violence contre le mur, & va tomber ſur le parquet.

Tout cet étalage de respect est de la grande maniere : il vaudroit mieux un peu de familiarité.

FIN.

TABLE

DU IIe. VOLUME DE JANVIER.

LE Siége de Saint-Quentin, Roman Patriotique, page 3
Ziska, *ou* le grand Aveugle de Bohême, 61
La Passion & la Fermeté, 86
Charmus, Elise & Thersandre, 158
Le Phénomene, 179
Gauchefort *ou* l'Homme gauche, 184

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le second Vol. du mois de Janvier de la *Bibliothéque des Romans*. Cet Ouvrage me paroit toujours fait pour plaire à l'imagination, & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 12 Janvier 1782.

DE SANCY.

De l'Impr. de P. Fr. GUEFFIER, rue de la Harpe.

LF.C.
B582u
209719
Author
Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.105-106.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU